

ALAN MAC CLYDE

LES ASSERVIES
DE
SLAVE ISLAND



Illustrations
et Hors-texte de
SAO CHANG

COLLECTION PIQUANTE
BIBLIO CURIOSA

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Mac Clyde, Alan

Les asservies de Slave Island

Édition revue et corrigée / par Nathalie Quirion.

(Collection Piquante ; 33)
Monographie électronique.

ISBN 978-2-924839-16-4 (EPUB)
ISBN 978-2-924839-17-1 (PDF)

I. Chang, Sao. II. Quirion, Nathalie, 1973- . III. Titre.

PQ2625.A15A87 2018

843'.912

C2018-941580-8

Texte source : Alan Mac Clyde, *Les Asservies de Slave Island*, Paris, Les Collections A.M.C., 1935. Édition ornée d'une couverture illustrée, de quinze illustrations en noir, et cinq illustrations en couleurs, à laquelle nous ajoutons huit illustrations de René Giffey. Présentation, notes et texte établi par Nathalie Quirion pour les Éditions Biblio Curiosa.

© 2018, Éditions Biblio Curiosa. Tous droits réservés.
www.editionsbibliocuriosa.com

ISBN 978-2-924839-16-4 (ePub)
ISBN 978-2-924839-17-1 (PDF)

Dépôt légal — Bibliothèques et Archives nationales du Québec, 2018
Dépôt légal — Bibliothèques et Archives nationales du Canada, 2018

CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS BIBLIO CURIOSA

Ce document est protégé par la Loi sur le droit d'auteur et reste la propriété des Éditions Biblio Curiosa. Le document est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.

Vous êtes autorisé :

— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

— vendre ou diffuser des copies de tout ou d'une partie du livre numérique, exploiter le tout ou une partie du livre numérique dans un but commercial ou promotionnel ;
— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

Alan Mac Clyde

Les Asservies de Slave Island

Édition revue et corrigée par Nathalie Quirion



Collection Piquante
Éditions Biblio Curiosa

Présentation

Nous vous présentons, pour cette publication dans notre Collection Piquante, *Les Asservies de Slave Island* d'Alan Mac Clyde, roman publié à Paris par Les Collections A.M.C.¹, en 1935. En fin de volume, on annonce une suite à paraître sous le titre *La Reine de Slave Island*, mais cet ouvrage n'a jamais été publié. Nous avons ajouté, à notre édition revue et corrigée, des notes en bas de pages identifiées NDNQ.

Nous reproduisons la couverture illustrée et les quinze illustrations en noir ainsi que les cinq illustrations en couleurs de Sao Chang. Pour illustrer les *Asservies*, il semble que Sao Chang se soit largement inspiré d'une série d'illustrations réalisées par René Giffey, que nous ajoutons dans le texte (voyez l'exemple ci-dessous, l'illustration de Giffey est à gauche et celle de Chang, à droite).



Giffey avait illustré précédemment *La Cité de l'horreur* (1933) pour la Librairie Générale, et son nom était clairement indiqué en couverture. Or, en 1934, le même éditeur a reproduit des illustrations de Giffey pour *L'Idole sanglante*, sous le pseudonyme de Walter Blues. Dans son « Avis aux lecteurs », Alan Mac Clyde écrit au

¹ Des initiales de l'auteur Alan Mac Clyde. Cette collection semble être une nouvelle appellation, utilisée à partir de 1934, des éditions de la Librairie Générale où ont été publiés les précédents ouvrages de Mac Clyde.

sujet de l'illustrateur qu'il est : « un élève du maître bien connu René Giffey, qu'il s'amuse à imiter du reste ». Les images sont d'ailleurs signées par les initiales W. B. René Giffey préférerait-il ne plus signer de son nom véritable ses illustrations sadomasochistes ? Car le style des images est parfaitement reconnaissable et, malgré l'*Avis* de Mac Clyde, on peut ne peut douter qu'il s'agit bel et bien de Giffey et non d'un simple « imitateur ». Y aurait-il eu une mésentente entre l'éditeur et l'illustrateur ? On ne peut le savoir, mais ce qui est certain, c'est que pour *Les Asservies de Slave Island*, l'éditeur n'a pas voulu ou n'a pas pu utiliser les illustrations de Giffey qu'il avait sous la main, mais qu'il a demandé à un autre illustrateur de s'en inspirer.

Le prince indien Abdul Chukri Ganem a fait venir à Slave Island l'architecte française Germaine de Lenthénac afin qu'elle réalise des travaux d'envergure sur son île. Mais une fois les travaux terminés, le prince désire garder la belle blonde auprès de lui... et en faire son esclave. En plus de la belle Française, le radja va réunir tout un harem de jolies jeunes femmes qu'il va se partager avec ses collaborateurs. Ces hommes sont friands de chairs fraîches et aiment à dominer, chacun à leur façon : certains se révèlent plus cruels que d'autres.

Alors que Chukri Ganem est sévère mais juste avec les beautés de son harem, qu'il aime voir vêtues de costumes de cuir verni et moulant, l'Allemand Freudorf et l'Anglais Hopkins se montrent particulièrement sadiques et impitoyables. Violées, torturées et flagellées jusqu'au sang, certaines esclaves regrettent de ne pas être sous le joug d'un maître aux goûts plus raffinés mais sensuels comme le Français Jean d'Antemur.

Découvrez les supplices troublants et pervers auxquels sont soumises *Les Asservies de Slave Island* !

Nathalie Quirion

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs un nouvel illustrateur, auquel nous pensons qu'ils réserveront le meilleur accueil. En effet Sao Chang a vécu plus ou moins lui-même des scènes semblables à celles qu'il illustra pour nous lorsqu'il fut mêlé de 1926 à 1932 aux mouvements révolutionnaires qui secouèrent à cette époque certaines provinces de l'Empire du Milieu, comme le Sé-Tchouan² et le Kan-Sou³.

On sent, dans l'illustration de ses dessins, l'influence très nette des maîtres enlumineurs chinois et japonais, influence rectifiée, mais non éliminée par les cours des Ecoles des Beaux-Arts occidentales et il semble que ce soit un charme de plus.

Il y a un sens du détail précis, une naïveté perverse et même parfois une raideur voulue de telle ou telle attitude qui n'est pas un des moindres côtés plaisants de son talent.

« Les Collections A. M. C. » lui souhaitent la bienvenue parmi nous, font le vœu que les dessins de Sao Chang aident tout particulièrement au succès de ce nouveau roman et remercient sincèrement les Lecteurs et Amis qui savent ne ménager ni louanges, ni critiques.

LES COLLECTIONS A. M. C.

² Sichuan. NDNQ.

³ Gansu. NDNQ.

À MES AMIS INCONNUS

Mes chers Lecteurs,

Une fois encore, je viens encore vous présenter une nouveauté et peut-être allez-vous trouver que j'exagère et ne laisse pas assez de place à mes confrères. Pourtant cette fois-ci je pense avoir droit à mon pardon, car nombre d'entre vous allez pouvoir retrouver ici des idées qui vous sont chères, l'Auteur de Mirka en particulier, bien d'autres avec lui qui n'ont point signé leurs lettres. A ce sujet, je vais vous demander quelque chose. Quand vous m'écrirez, et j'ose espérer que ce sera toujours autant, afin que je puisse si besoin est, m'adresser à vous dans une préface, et si vous voulez garder l'anonymat, prenez un nom d'emprunt quelconque et je pourrai ainsi vous causer plus facilement, car par exemple, dans le présent volume il m'est difficile de faire savoir à un ami que tel chapitre découle de sa lettre de... « Mai 1933 » ! Avouez que c'est un peu vague ! Merci toujours à ceux qui m'écrivent souvent ! je pense aujourd'hui que quelques passages plairont à Miss Vernis Lover et à son amie. En revanche, plus je vais et plus je suis convaincu que Mlle D., qui signa miss Enigma est la même personne que Mlle Liliane de S., la grande admiratrice de Camille Flammarion et qu'elle semble nous oublier ! D'autre part, une très ancienne correspondante et qui signait Hélène et qui était Belge, voudra bien, je pense, retrouver quelques souvenirs de sa longue lettre dans le chapitre VIII.

Egalement, j'aurais voulu demander diverses choses à Miss Vernis Lover et à Miss Maud Vernis, mais comment faire ?

Enfin, tous, je vous remercie encore une fois pour vos encourageantes lettres et aussi pour certaines critiques un peu sévères quelquefois, mais je ne puis m'en fâcher, puisqu'en somme : qui aime bien, châtie bien !

Ecrivez-moi souvent et encore : Merci ! Merci !

ALAN MAC CLYDE.

CHAPITRE PREMIER

QUI NE PEUT ÊTRE ET QUI N'EST QU'UN PROLOGUE. — SLAVE ISLAND, L'ILE ENCHANTERESSE ET CE QU'EN VEUT FAIRE LE PRINCE ABDUL CHUKRI GANEM. — UN CONTRAT DE DIX MILLIONS DE FRANCS.

Germaine de Lenthénac leva la tête quand la femme de chambre fut entrée dans son cabinet de travail après avoir frappé.

La soubrette lui tendit une carte de visite posée sur un plateau.

Mlle de Lenthénac prit le bristol et ses sourcils se froncèrent légèrement ; le nom étrange du visiteur ne lui disait rien.

— Priez cette personne d'attendre un instant ! vous l'introduirez quand je sonnerai !

La femme de chambre s'inclina et sortit.

A nouveau Germaine de Lenthénac reprit la carte qu'elle avait posée devant elle, trois mots seulement :

Abdul Chukri Ganem

Puis, d'un geste machinal, elle la reposa et acheva de classer le dossier qu'elle avait devant elle. Cela lui prit cinq ou six minutes. Ayant refermé la chemise cartonnée, elle la rangea dans un tiroir et sonna. Quelques instants après, la porte s'ouvrit et le visiteur parut.

C'était un homme grand, mince, incontestablement aristocratique d'allure, impeccablement vêtu d'une jaquette sortant du bon faiseur, pantalon rayé au pli impeccable, souliers vernis et guêtres grises — mais une chose attirait l'attention : sa coiffure, un turban hindou de soie blanche et sous ce turban un beau visage bronzé, aux traits mâles et réguliers, visage entièrement rasé où brillaient d'extraordinaires yeux noirs qui révélaient un regard d'une étrange puissance.

Mlle de Lenthénac formait avec lui un vivant contraste, grande, bien découpée, aux formes physiques bien nettes, accentuées sans exagération, blonde aux cheveux courts frisant naturellement et deux yeux bleus au regard câlin.

— Monsieur... dit-elle en désignant une chaise.

L'hindou s'inclina et s'assit.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton presque sans accent, je ne vous retiendrai pas longtemps. Un de vos anciens camarades de la Faculté de Paris m'a signalé votre existence et vos éminentes qualités professionnelles et c'est à celles-ci que je viens faire appel.

A son tour, la jeune fille inclina la tête et demanda :

— Et ce camarade, c'est... ?

— Adrien Monbart, mademoiselle...

— Ah, oui ! je me souviens ! mais il a quitté la France ses études terminées, ce me semble !

— Exact ! et il est du reste à mon service comme architecte et c'est lui qui m'envoie vers vous ! j'ai du reste un mot de lui à vous remettre !

Il tendit en effet une lettre cachetée à son interlocutrice.

— Vous permettez ? dit-elle.

— Je vous en prie !

Elle fit sauter le cachet et lut :

« Ma chère camarade,

« Vous ne devez pas avoir oublié les « bons copains » que nous fûmes jadis au Quartier Latin, quand je vous offrais vos cigarettes et que vous me choisissiez mes cravates ! Je suis actuellement engagé par S. A. Royale Abdul Chukri Ganem en qualité d'architecte... Le prince est puissamment riche et aussi original que riche. Il me fait construire un Palais extraordinaire dans une île qu'il possède par droit héréditaire, non loin de Bornéo. Mais dans cette île pas d'électricité naturellement et la modeste station que j'ai pu y installer s'avère absolument insuffisante. Il fallait un technicien, j'ai pensé à vous pour cela. Je serais heureux de travailler à vos côtés. Vous pouvez accepter en toute confiance et ne discutez pas vos appointements... ils seront royaux !

« En espérant vous revoir bientôt, croyez, ma bonne et chère camarade, à la bonne et vive amitié de votre vieux,

« Adrien MONBART. »

Ayant terminé sa lecture, elle replia la lettre.

— J'écoute votre Altesse ! dit-elle.

Le prince lui sourit :

— Monbart a dû vous dire dans sa lettre ce que nous attendons de vous ?

— Il me parle d'une installation électrique.

— Exact ! mais ce n'est pas une simple organisation quelconque genre maison de campagne de petit commerçant enrichi dans les nouilles et retiré des affaires. Il me faut un éclairage somptueux, divers, inattendu, dans le parc comme au château, avec en plus jeux d'eaux lumineuses, ponts d'eau colorés, piscines à éclairage sous-marin ; je veux une féerie de lumières et de couleurs. Pouvez-vous réaliser toutes ces choses ?

— Il me faudrait connaître exactement le palais et le parc. Des plans détaillés me seraient nécessaires !

— Il vaudrait mieux, à mon avis, que vous vissiez directement les choses !

— Certes, Altesse ! dit la jeune fille en riant, mais il est difficile d'aller passer un week-end à Bornéo, du moins de Paris comme point de départ !

— Un voyage d'investigation vous effraierait-il ?

— Un voyage ?

— A mes frais, naturellement. Avion-Malle des Indes jusqu'à Saïgon, mon avion personnel ensuite. Douze jours aller, quinze jours de séjour, douze pour rentrer... si aucune affaire urgente ne vous retient en France, vous pourriez partir dans trois jours... Non ! attendez ! je n'ai pas fini ! voyage à mes frais, ainsi que je vous l'ai dit... comme

appointements, dès à présent si vous acceptez : dix livres par jour et là-bas, naturellement, nourriture et logement à ma charge !...

— Mais...

Germaine de Lenthénac était éblouie : dix livres ! plus de huit cents francs par jour !

— Pas assez ? demanda le prince.

— Trop, Altesse !

— Alors, nous sommes d'accord ?

— Il faudrait...

— Non, mademoiselle, je dois moi-même repartir dans trois jours... ce temps vous est nécessaire pour acheter une tenue coloniale... ah, n'oubliez pas un revolver ! Si vous aimez la chasse, j'ai là-bas d'excellents fusils... vous acceptez ?

— Eh bien, oui, Altesse ! j'accepte !

— Alors voici un chèque pour vos frais... vos appointements courent dès à présent et voici un second chèque d'avance sur eux, dix jours : cent livres !

Sûr d'enlever l'affaire, il avait préparé ses chèques à l'avance et les tendait à la jeune fille. Ils étaient rédigés au porteur, l'un de cent livres, l'autre de cent cinquante.

Il se leva.

— Mademoiselle, je vous laisse à vos préparatifs. Nous ne nous reverrons probablement pas avant l'heure du départ. L'avion quitte le Bourget vendredi à neuf heures du matin. J'y serai ! Voici en plus un mot pour l'Ambassade d'Angleterre pour simplifier vos démarches pour l'obtention de votre passeport. Je vous remercie d'avoir accepté !

Puis il se leva et se retira, accompagné jusqu'à la porte par Germaine de Lenthénac, ingénieur-électricien, absolument médusée.

Et quand elle fut seule, elle fut près de battre des mains.

Orpheline, avec de très maigres rentes, concurrencée durement par des rivaux masculins, la vie lui était dure et voilà que grâce à une simple et confiante amitié d'autrefois, elle allait peut-être être lancée par un travail splendide... la vie allait changer pour elle... demain ? au lieu de l'incertain, c'était maintenant la réussite et la richesse qui devenaient probables.

Le prince lui parut le prince charmant des contes de fées et il lui semblait qu'elle allait se réveiller pour retomber dans la quotidienne médiocrité.

Pourtant, en revenant à son bureau, elle retrouva la lettre d'Adrien Monbart ! non, elle ne rêvait point... et les deux chèques étaient sur son bureau.

Elle regarda l'heure à son bracelet-montre :

— Trois heures ! fit-elle, j'ai le temps d'aller les toucher et de commencer mes achats... Ah ! et de passer aussi à l'Ambassade !

Dix minutes plus tard, elle était dans la rue, ivre de joie et d'espérance.

En deux jours elle fut prête et le troisième au matin, un taxi la déposait au Bourget à l'aérogare, où le Prince l'attendait.

Ils échangèrent une poignée de mains et après les rituelles banalités de politesse, suivis d'un porteur qui avait leurs valises, ils gagnèrent le magnifique appareil d'Air-France qui allait, en quelques coups d'ailes, les emporter vers le mystérieux Orient.

Un quart d'heure après, l'avion prenait son vol, laissant derrière lui, dorées dans les buées de la grande ville, les tours lointaines de Notre-Dame.

Nous ne décrivons point ce voyage aérien, semblable à tous les autres, presque banal aujourd'hui, grâce à l'héroïsme et à l'endurance du magnifique personnel de pilotage que la France possède et qui, avec des avions, souvent inférieurs à ceux des lignes étrangères, a fait de l'Aviation Française la première aviation du monde. Nous estimons que nous devons cet hommage aux pilotes français de ligne, qui ont donné des héros tels que Costes, Codos, Arrachart, Rignot⁴ et tant d'autres, moins connus peut-être, mais aussi dignes de gloire.

Onze jours plus tard, en avance sur l'horaire du Prince, l'avion d'Air-France se posait sur l'aérodrome de Saïgon.

Sans retard, dans une luxueuse automobile qui les attendait, le prince Abdul et Mlle de Lenthénac gagnèrent le port où les attendait un magnifique hydravion appartenant à l'Altesse hindoue.

— Nous allons prendre mon appareil, car nous avons encore près de trois mille kilomètres à franchir !

— Je croyais que la côte Est de Bornéo était à une distance moindre ! dit la jeune fille.

— Exact une fois de plus, mais si nous passons par Bornéo, mon île est plus lointaine. D'un coup d'aile, nous irons à Brunei, sur la côte britannique de Bornéo, dans le nord du Sarawak. Le deuxième vol nous portera à Macassar, au sud de la principale île des Célèbes. De là nous reprendrons notre route aérienne droit à l'est en suivant sensiblement le 5^e parallèle nord et un peu au-delà du groupe des îles Buton, nous serons arrivés, car les flots qui baignent mon île enchantée sont ceux de la mer de Banda, vers 122°40' de longitude est.

— Voilà une grande précision de détails, Altesse... Et puis-je savoir comment se nomme l'île ?

— Elle a deux noms, l'un indigène, assez difficile à retenir, l'autre anglais, c'est Slave Island.

— Nom bizarre !

— Oui, j'en ignore l'origine !

Si Mlle de Lenthénac l'avait regardé à ce moment-là, elle l'eût vu sourire étrangement. Mais comme ils arrivaient au port, la conversation changea et une demi-heure plus tard, confortablement installés à bord de l'hydravion princier, ils reprenaient leur route au vrombissement de trois puissants moteurs. Le temps demeurant beau, cette partie du voyage s'accomplit sans aucun incident à la formidable moyenne de 280 km heure. Ils avaient décollé du port de Saïgon à cinq heures de l'après-midi et en comptant les deux arrêts prévus, ils mirent à peine quinze heures pour gagner Slave

⁴ Dieudonné Costes, Paul Codos, Ludovic Arrachart et Paul Arrachart, Jean Rignot. NDNQ.

Island où ils amerrissaient le lendemain de leur passage à Saigon, vers huit heures du matin, dans une petite crique, près d'un yacht magnifique, après avoir survolé l'île et en avoir fait rapidement le tour à une altitude de cent mètres à peine.

Un canot se détacha du wharf de bois et vint prendre les voyageurs et leurs bagages.

Ce fut avec un plaisir réel que Mlle de Lenthénac retrouva Adrien Monbart et les deux jeunes gens d'échanger sans délais les nombreuses et charmantes questions qui se pressent sur les lèvres d'amis sincères longtemps séparés et croyant ne plus jamais se revoir.

Germaine de Lenthénac fut conduite en automobile au château, où elle put se doucher, se changer et descendre fraîche et dispose à l'heure du déjeuner qu'elle prit avec le prince Abdul et Adrien, repas servi à la française par de silencieux serviteurs hindous.

Comme tous les trois prenaient le café, Adrien Monbart proposa :

— Voulez-vous, chère amie, que nous commençons la visite de l'île ? Je vous propose cela en plein jour, car malgré la proximité de l'Equateur, l'air du large, qui en cette saison souffle du nord de façon presque constante, permet de ne pas faire la sieste et d'aller en paix à ses affaires, à la condition toutefois en certains endroits découverts de porter le casque de liège !

— Mais je ne demande pas mieux ! Je n'ai que quelques jours et je n'ai pas de temps à perdre !

— Oh ! mademoiselle, je vous en prie, dit le prince, ne parlez pas déjà de départ ! Ne nous privez pas trop vite du charme et de l'agrément de votre présence ! Vous êtes mon invitée !

— Invitée payée, Altesse ! et je dois être professionnellement consciencieuse, par suite ne pas abuser !

— Ne parlez pas ainsi ! Que sont les quelques annas de vos honoraires ? bagatelles ! La grâce de votre présence ne peut être évaluée en argent et c'est heureux, car ma fortune n'y suffirait point !

Tout en causant, le prince avait fait un signe à un serviteur et celui-ci, ayant quitté la salle, poussa un appel guttural. Quelques secondes plus tard un nouveau serviteur apparaissait :

— Ma voiture à la disposition de Monsieur Monbart ! commanda le prince, puis en se retournant vers les jeunes gens, il reprit en souriant :

— Mademoiselle, je vous confie à votre ami, ma voiture est à votre disposition ; pour moi, je vous demande la permission de me retirer !

Peu après les jeunes gens roulaient doucement sur une route macadamisée, soigneusement entretenue, sous de grands arbres entre lesquels par instants on apercevait la mer étincelante.

— Voici donc le terrain de vos futurs exploits ! dit Monbart à sa compagne. En réalité, il y a sur l'île cinq châteaux exactement semblables. L'île est un pentagone à peu près régulier et chaque construction en occupe un angle. Une route circulaire, celle sur

laquelle nous roulons, conduit de l'un à l'autre. Devant chaque castel une route que nous suivrons conduit à une rotonde spéciale aménagée sur le piton le plus élevé de l'île.

— Il me semble, en effet, avoir aperçu tout cela depuis l'avion !

— Deux torrents coupent l'île, l'un coulant vers l'est, l'autre vers le sud. Ce dernier prend sa source dans un lac voisin de la rotonde. C'est le plus pittoresque, grâce à ses cascades. En ce moment je fais établir un chemin cyclable le long des deux torrents. Ce seront pour vous les cascades lumineuses à établir. Toutes les routes devront être éclairées. Je vous signale enfin une troisième chute d'eau à l'est du lac... l'eau se perd dans un gouffre souterrain... j'ai pensé que la Centrale Electrique y pourrait être installée !

— Tiens ! un mur ?

— Oui, chaque château a ses terres délimitées par une muraille et la route peut être coupée par des grilles. Elles ne sont pas encore posées. Ainsi il restera entre les châteaux une sorte de no man's land que le prince a l'intention de peupler de gibier. Au centre de ces terrains de chasse se trouvera la ménagerie... installée dans la Rotonde. Celle-ci se compose d'un bâtiment rond, sans ouverture extérieure autre qu'une porte où veillera plus tard un groupe de gardiens armés. A l'intérieur, une vaste cour entourée de cages grillagées, au centre de la cour un terre-plein haut de un mètre, rond aussi, auquel on parvient par quatre marches. Il a été aménagé, ainsi que les sous-sols de la rotonde, par un homme de confiance du prince.

« Sauf la demeure que nous habitons et dont vous avez vu le somptueux ameublement, les châteaux sont vides. Tout est prêt pour l'installation électrique... vous verrez, vous étudierez ! quel que soit le prix, le prince n'hésitera pas ! Il lui faut du féérique ! il a déjà englouti ici des millions... il est prêt à en mettre d'autres... voyez grand ! voyez beau ! il sera satisfait !

— Sommes-nous loin de la prochaine demeure seigneuriale ?

— Trois ou quatre kilomètres encore ! il y en a environ sept entre chaque construction et environ autant de chaque construction à la Rotonde. Les parcs englobés par les murs forment des carrés de deux kilomètres de côté. Vous voyez que l'île est grande et qu'il y aura du travail pour vous ! N'oubliez pas aussi : le téléphone partout ! des postes aussi le long des routes... La T. S. F.⁵ également.

Et tout en parlant, ils parvinrent au premier château.

L'après-midi se passa à visiter rapidement l'île et déjà, sur un bloc-notes, Mlle de Lenthénac prenait des notes.

Le soir, le prince l'interrogea et parut satisfait de ses réponses.

Pendant huit jours, la jeune fille étudia les constructions, les routes, les chutes d'eau, puis quatre jours ensuite elle s'isola dans un cabinet de travail, mis à sa disposition, à côté de celui d'Adrien Monbart. Enfin, le douzième jour, elle demanda au prince de lui accorder un entretien auquel Monbart assisterait en qualité d'architecte. L'entrevue fut

⁵ Transmission ou Télégraphie sans fil pouvant servir aux systèmes de téléphone et de télégraphe sans fil ainsi qu'à la diffusion d'ondes radio. NDNQ.

accordée et Germaine de Lenthénac exposa ses idées. Le prince l'écouta sans l'interrompre, puis il demanda quand elle eut terminé :

— Il vous faut combien de temps ?

— Au minimum dix-huit mois, vingt au maximum, avec trente ouvriers habiles, trois bons techniciens, laissant les constructions de maçonnerie : centrale ou poteaux en ciment armé, à mon collègue, Adrien Monbart.

— Comme prix de revient ?

— Environ huit millions de francs, salaires et déplacements compris, avec une marge à prévoir de cinq pour cent en plus ou en moins.

— Vous comptez vos honoraires à combien ?

— Selon l'usage, cinq pour cent jusqu'au million et un pour cent ensuite, ils sont compris dans la somme !

— Parfait ! Si dans dix-huit mois en comptant d'aujourd'hui, les travaux sont terminés, vous toucherez une prime supplémentaire de mille livres et cent livres par jour de gagné au-dessous de ce laps de temps. Au total, je vous alloue dix millions de francs, mais que tout aille vite.

— Il faut alors que je rentre immédiatement en France, où je trouverai le personnel nécessaire !

— Bon ! alors un premier chèque sur Paris vous est nécessaire ?

— Oui, Altesse !

— Mon secrétaire vous le remettra demain matin à huit heures. A ce moment mon hydravion se tiendra à votre disposition... jusqu'à Paris s'il le faut !

Et le lendemain, seule à bord avec le pilote, Germaine de Lenthénac s'envolait vers Paris.

CHAPITRE II

LES TRAVAUX DE MADEMOISELLE DE LENTHÉNAC SONT TERMINÉS. — SPECTACLE FÉÉRIQUE. — GERMAINE DE LENTHÉNAC SEULE FEMME DE L'ILE. — LES AVEUX DU PRINCE. — MENACES. — GERMAINE AU CACHOT. — LA CEINTURE DE CHASTETÉ. — CAPITULATION ET LIBÉRATION DE GERMAINE. — L'ILE ATTEND SES PRISONNIÈRES.

Dix-sept mois et onze jours s'étaient écoulés depuis que Mlle de Lenthénac avait soumis au prince Abdul Chukri Ganem un projet d'organisation lumineuse de l'île. Ce jour-là, son Altesse, avec quatre amis, était l'hôte du sultan de Brunei, à Bornéo, quand on lui remit un radio provenant de Slave Island et ainsi conçu :

« Travaux d'électrification terminés ce jour à dix heures. Attendons Votre Altesse, et la prions respectueusement d'arriver de nuit et d'indiquer heure d'arrivée, afin illuminer entièrement en son honneur. — Germaine de Lenthénac. — Adrien Monbart. »

Le prince communiqua la dépêche à ses amis et tous les cinq décidèrent d'arriver le lendemain soir, vers onze heures. Un radio fut lancé dans ce sens et le poste de Slave Island en accusa réception.

Et le lendemain soir, l'hydravion lança son appel dès qu'il fut en vue de l'île. Brusquement, aux yeux des occupants, des projecteurs s'allumèrent, lançant du haut de chaque château vers le ciel obscur une triple flèche lumineuse... puis à son tour, la Rotonde se couronna de lueurs changeantes, irisant un long panache de fumée artificielle et la féerie lumineuse se poursuivit.

Toute l'île parut s'embraser... le lac s'illumina soudain... les deux torrents semblèrent rouler tour à tour des flots d'or, d'argent, de sang... Ce fut un entre-croisement mouvant de lumières aux tons variant toutes les trente secondes, donnant toutes les teintes du prisme, issues d'une quantité surprenante de projecteurs qui, pivotant sur eux-mêmes, mêlaient toutes les gammes des couleurs.

Et finalement, autour de l'île, sur une largeur d'un demi-mille, les fonds sous-marins eux-mêmes participèrent à la fête de lumière.

Les occupants de l'hydravion étaient muets d'admiration à ce spectacle qui dépassait en réalisation tout ce que leurs esprits, cependant prévenus, avaient pu imaginer.

Pendant un quart d'heure, l'appareil évolua à basse altitude au-dessus de Slave Island passant à travers le réseau aérien et mouvant de lumière colorée.

Comme il regagnait le large, y décrivant un large cercle, le faisceau d'un projecteur le suivit, éclairant la mer devant lui et comme il se posait, le port minuscule et le yacht ancré s'illuminaient à leur tour ainsi que le wharf.

— Oh ! cette femme ! cette femme ! murmura le prince, après avoir conçu et réalisé une telle splendeur, il ne faut pas qu'elle m'échappe... il ne faut pas !

.

Deux jours plus tard, Adrien Monbart quittait l'île le premier, avec les équipes de travailleurs européens, à bord du yacht, afin de les accompagner à Saïgon et d'assurer leur rapatriement. Quant à Germaine de Lenthénac, le prince l'avait priée d'attendre quelques jours pour mettre son propre personnel au courant, et l'hydravion la raccompagnerait ensuite à Saïgon, où elle arriverait à temps pour regagner la France avec Monbart qui devait l'attendre dans le grand port cochinchinois.

Or, deux ou trois jours après le départ des travailleurs, un soir, le prince Abdul Chukri Ganem offrit à Mlle de Lenthénac de faire une promenade dans l'île, alors que les quatre amis du grand seigneur s'étaient déjà retirés dans leurs chambres. Car jusqu'à ce jour un seul palais était meublé et les hôtes du prince y étaient tous logés.

La jeune fille accepta. Tout en causant de choses banales, les deux promeneurs gagnèrent un promontoire d'où l'on dominait splendidement la mer. Ils s'assirent sur un roc et soudain un mystérieux silence s'appesantit sur eux sans que ni l'un ni l'autre tentât de briser le charme exquis de cette nuit orientale.

Pourtant, au bout d'un long moment, le prince dit à mi-voix :

— D'abord regagner la France, ensuite continuer à travailler !

— Mais c'est la vie !

— Et cela ne vous trouble pas un peu de partir ?

— Me troubler, Altesse ?

— Oui ! l'idée d'abandonner cette merveille créée par vous...

— C'est une jolie page de ma vie qui s'achève... J'ai d'autres pages blanches à remplir !

— Pourquoi ne resteriez-vous pas ?

— Je n'ai aucune raison, Altesse ! Sans doute, puisque Votre Grandeur est musulmane, va-t-elle faire venir son harem... Que ferais-je, seule blanche, parmi vous tous ?

— Pourtant, vous, la fée charmante et créatrice, n'êtes-vous pas indispensable au bon fonctionnement de tout ce qui a été réalisé ici ? Il faut rester !

— Non, Altesse ! ma présence n'est point indispensable ! Vos ingénieurs me valent... Ils en savent aussi long que moi !

— Et si je vous demandais de rester pour une autre raison ?

— Pour une autre raison ? dit-elle étonnée.

— Oui !... une raison personnelle...

— Oh ! je ne pense pas que Votre Altesse...

— Ecoutez, Germaine... vous suis-je donc indifférent à ce point ? J'avais cru pouvoir espérer !

— Altesse !

— Je vous en prie, laissez-moi parler ! moi... moi... Germaine, je vous...

— Non ! Votre Altesse se trompe ! Et puis que diraient les femmes du harem ?

— Elles obéiraient à leur maître... elles n'ont qu'à obéir... mais vous, vous ! vous auriez une place à part, avant toutes, commandant à toutes !

— Somme toute, la favorite ?

— Oui ! dit le prince machinalement.

Le mot choqua profondément la jeune fille. Certes, en elle-même, souvent elle avait songé que l'Altesse eût fait un adorable époux. Mais entre eux se dressait soudain l'infranchissable barrière des sentiments des races si différentes. Et ce fut avec une amère ironie qu'elle tenta de le rabrouer :

— La favorite ! à la disposition du maître, avec en plus la ceinture de chasteté ! Votre Altesse a sans doute, jadis, visité le musée de Cluny ?

— Il n'est pas dit que vous ne la porterez pas ! répliqua-t-il, blessé à son tour dans son amour sincère.

— Rentrons, voulez-vous, Altesse !

— Pardonnez-moi, Germaine, mais je vous aime tant !

Elle eut un retour troublé sur elle-même, elle voulut se faire pardonner et le radoucir :

— Sous d'autres cieus, dit-elle, peut-être vous aurais-je aimé !

— Alors, faites un effort ! demeurez encore quelque temps près de nous.

— Non ! Entrer au harem ? Jamais ! Etre la première parmi vos esclaves...

— Mes femmes ne sont point mes esclaves !

— C'est tout comme !

Ils rentrèrent au château en gardant le silence.

Au moment de se quitter le prince supplia :

— Vous resterez encore ? Je ne veux pas vous perdre à tout jamais ! Laissez-moi tenter ma chance !

— Je dois partir dans cinq jours. Votre Altesse s'y est engagée, je partirai donc !

Sans répondre, il frappa sur un gong.

Deux serviteurs parurent, porteurs de cordes.

Germaine de Lenthénac sentit que le coup était préparé de longue date, elle eut peur :

— J'ai la parole de Votre Altesse !

— Emmenez-la au cachot et faites ce que j'ai dit !

Les deux hommes s'emparèrent de Mlle de Lenthénac, qui, sous le coup de l'émotion violente, ne pensa à résister que trop tard, ses poignets et ses chevilles étaient solidement liés.

Les hommes l'empoignèrent alors à bras-le-corps et malgré ses cris l'emportèrent. Abdul Chukri Ganem suivit le petit groupe qui gagna un cachot... un cachot qui avait autrefois été désigné à la Française sous le nom de cave et où, depuis la veille, des caisses débarquées du yacht avaient été déposées. Que contenaient ces caisses ? Quel travail avait-on fait dans ces caves depuis quarante-huit heures ? Germaine de Lenthénac l'ignorait. Le prince alluma la couronne de lampes multicolores qui entouraient le pilier central de la salle, puis tandis qu'on approchait la jeune fille de ce pilier, elle y aperçut scellée une chaîne longue de deux mètres et terminée par une ceinture d'acier large de cinq centimètres et se fermant au cadenas.

Quoiqu'elle se débattît avec violence, le prince lui mit lui-même la ceinture, la boucla, ferma la serrure et retirant la clef, mit celle-ci dans sa poche.

De se voir traitée ainsi d'humiliante façon, Germaine conçut un profond désespoir et éclata en sanglots. On lui délia les chevilles, mais ses mains demeurèrent liées. Alors tous se retirèrent sans qu'un seul mot fût prononcée et la lumière s'éteignit, laissant la pauvre jeune fille dans une totale obscurité.

La nuit fut un long cauchemar. A chaque bruit lointain qu'elle percevait, elle s'imaginait que le prince allait revenir pour la violenter ou pour la livrer à quelque supplice atroce.

Pourtant, vers le matin, étendue sur le sol dur, elle parvint à s'endormir d'un sommeil agité et nerveux.

Vers midi un homme l'éveilla et déposa devant elle un pot d'eau, du pain et quelques pommes de terre bouillies. Puis toujours silencieux, il se retira après lui avoir délié les mains.

Le soir, même cérémonie.

N'y tenant plus, elle s'adressa à l'homme :

— Comprenez-vous l'anglais ?

L'autre fit signe que oui.

— Dites à votre maître que je veux le voir !

L'homme ricana :

— Le sahib dîne ! répliqua-t-il, quand il aura fini je lui dirai !

Une heure après, Abdul Chukri Ganem paraissait. Il était seul.

— Ayez pitié de moi, Altesse, faites-moi délivrer !

— A une condition ! vous serez libre... dans l'île, comme par le passé, quand vous aurez mis ceci !

Et d'une caisse il tira une ceinture de chasteté à peu près semblable à celle que les habitués du Quartier Latin ont longtemps vue à Cluny.

— Vous me ferez prévenir quand vous serez décidée... du reste vous pourrez la mettre seule, la fermeture en est automatique, mais je suis seul à posséder la clef qui pourra la rouvrir !

Puis laissant la jeune fille médusée, il repartit.

Mais cette fois, la lumière du cachot ne s'éteignit pas. Il fallait que Mlle de Lenthénac pût à loisir admirer et étudier le mécanisme du sous-vêtement qu'on lui offrait.

Désespérée de son emprisonnement, endolorie de ses liens, elle éclata en sanglots désespérés. A travers ses larmes, elle pouvait cependant apercevoir le brillant acier de l'instrument de torture moyenâgeux... La ceinture de chasteté était posée devant elle à deux pas. Du métal étincelant semblait jaillir un appel troublant, un appel fascinant plein de voluptueuse souffrance. Germaine ferma les yeux pour fuir cette obsession. Il lui semblait sentir l'abominable instrument de servitude infamante sur sa chair nue.

— Non ! gémit-elle, non ! pas ça ! C'est trop abject !

Et toute la nuit, sous la lumière allumée, la ceinture demeurait là, tentatrice et révoltante à la fois. Brisée de fatigue, Germaine s'endormit. Un bruit violent, qu'elle ne put expliquer, la réveilla en sursaut et son regard aperçut la chose d'acier.

Longtemps, la jeune fille résista à un étrange appel de sa chair, pourtant révoltée. A la fin une sorte de vertige désespéré s'empara d'elle. Si elle mettait la ceinture, elle serait libre dans l'île ! Elle pourrait parler aux visiteurs du prince, ils prendraient sa défense... peut-être pas ce Ronald Erikson pour lequel elle avait une véritable antipathie, mais peut-être Ernst Freudorf... ou Jim Hopkins... Non, ce serait Jean d'Antemur ! oui, lui certainement la prendrait en pitié...

Une fois encore son orgueil de fille libre la raidit contre ce qu'elle estimait être une honteuse capitulation. Mais malgré elle, elle y revenait, son bras se tendit, pour la première fois sa main toucha l'objet. D'un mouvement nerveux elle s'en saisit.

— Je l'aurais crue plus lourde ! dit-elle tout haut.

Le son de sa propre voix l'encouragea...

Avec un étrange sanglot, elle commença à la passer, mais elle dut se dégager pour retirer sa culotte et se retrousser très haut, remontant de son mieux la ceinture de fer qui la tenait captive.

Alors, avec une rage désespérée, elle reprit la ceinture de chasteté et passa la jambe droite dans l'anneau qui y correspondait, puis l'autre jambe et elle se redressa. Le froid de l'acier sur la peau lui fut presque agréable. A cette minute, elle trouvait un morbide plaisir dans l'humiliation qu'elle s'infligeait. D'un geste brusque, elle referma la ceinture... qui étroite s'incrusta dans la chair, puis elle passa la plaque triangulaire dans le bec crochu arrière, il y eut un claquement sec... elle était prise... à la merci du prince qui seul la pourrait délivrer.

Affolée, elle tenta de se libérer et se retourna les ongles sans obtenir aucun résultat. Un désespoir l'envahit. Elle se vit perdue, esclave à jamais ! Dans une crise nerveuse, elle se roula à terre, déchirant à moitié ses vêtements...

Comme elle se calmait, le prince parut. Il vint à elle souriant :

— Tu l'as mise enfin ?

— Comment le savez-vous ?

— De mon bureau, je t'examinais... un jeu de glaces me permet de voir de là-haut ce qui se passe ici !

Elle se souvint qu'en effet Adrien Monbart lui avait parlé d'indiscrets périscopes. Une honte abominable l'étreignit. Pour mettre l'infamante ceinture, elle s'était haut troussée, et le prince avait pu à loisir examiner sa demi-nudité, le plus intime de son corps. Elle rougit à cette pensée, horriblement gênée devant l'Altesse.

— Je n'ai qu'une parole, reprit Abdul Chukri Ganem, je vais te rendre ta liberté ! puisque tu m'as cédé, au jour fixé pour ton départ, je te retirerai cette ceinture et tu seras libre ! mais souviens-toi ! tu reviendras ! tu reviendras un jour et tu me supplieras de te remettre cet emblème d'esclavage !

— J'en doute ! murmura Germaine de Lenthénac comme le prince ouvrait la ceinture qui l'attachait au pilier central du cachot.

Et trois jours plus tard, n'ayant parlé à personne de cette ceinture qu'elle ne pouvait quitter à aucune minute, Germaine de Lenthénac fut avisée que l'hydravion l'attendait pour la conduire à Saïgon. Le prince la pria de se rendre à son bureau avant son départ.

Elle y alla sur l'heure, ses bagages étant prêts depuis la veille.

— Ainsi vous nous quittez librement, dit l'Altesse, mais souvenez-vous que vous reviendrez et ce jour-là, mon amour lui-même ne pourra vous protéger contre votre destin qui sera marqué à Slave Island ! Il n'y aura pas de favorite, avec ou sans ceinture de chasteté, il n'y aura qu'une esclave !

Cette menace ne put effaroucher la jeune fille.

— Voici un chèque sur Paris, de plus voici mille livres en billets pour vos frais de voyage !

Machinalement, elle regarda le chèque.

C'était le salaire exact qu'elle avait fixé avec le prince dix-huit mois auparavant, salaire exact plus les primes promises.

Elle le remercia, puis elle ajouta :

— Votre Altesse veut-elle me confier la clef de...

— De la ceinture de chasteté ? la voici, mais la serrure à un secret, vous ne pourrez l'ouvrir !

— Je ne peux pourtant point la garder !

— Retroussez vos jupes, je l'ôterai moi-même !

— Mais...

— Gardez-la alors !

— Ah non ! par exemple !

— Dans ce cas, laissez-moi faire !

A nouveau elle était vaincue. Elle dut se retrousser une fois encore, le visage rouge de honte. Le prince s'agenouilla et caressa les belles cuisses frémissantes de révolte, admira



la ligne pure des jambes et soudain posa ses lèvres brûlantes sur la peau fraîche de la hanche.

— Altesse ! par pitié !

Le prince prit la clef, la tourna dans le sens voulu, fit jouer un ressort, la ceinture glissa. Abdul Chukri Ganem aida Germaine de Lenthénac à la retirer. Quand ce fut fait, la jeune fille se laissa choir dans un fauteuil en murmurant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comme j'ai honte !

Et elle avait doublement honte, d'abord d'avoir été vue encore une fois demi-nue, d'avoir été caressée et surtout... surtout d'avoir trouvé un étrange, troublant et voluptueux plaisir dans cette humiliation.

Une heure après, l'hydravion princier l'emportait vers Saïgon.

Vingt jours plus tard elle était en France, et si parfois elle songeait à sa dernière aventure de Slave Island, il lui arrivait de savourer sa honte passée comme avec regret.

Puis la vie la reprit en entier, sans toutefois lui faire oublier ses dernières heures de captivité.

Des mois glissèrent !

Pendant ce temps, le prince Abdul Chukri Ganem et ses quatre amis, nous pouvons même dire ses quatre associés, car tous avaient participé aux frais de l'installation de l'île de la mer de Banda, s'étaient occupés de l'ameublement des quatre palais et de la rotonde, afin que tout fût bientôt prêt dans Slave Island pour y créer un paradis esclavagiste dont ils seraient les maîtres incontestés, selon des lois faites par eux-mêmes, lois qu'ils s'engageaient tous les cinq de respecter fidèlement leur vie durant.

Et tandis que l'île lointaine se préparait à sa nouvelle destination, de mystérieux émissaires des associés gagnèrent les diverses parties du monde pour y recruter par l'achat ou le rapt brutal des esclaves destinées à vivre définitivement à Slave Island.

Nous ne les suivrons point tous, mais certains seulement dont les voyages nous paraissent comporter plus d'attraits.

CHAPITRE III

OÙ NOUS RETROUVONS WANG TCHAO SEK, LE MARCHAND D'ESCLAVES (CF. *CRAVACHE ET FANFRELUCHES*). — LA VENTE D'UNE ESCLAVE DRESSÉE. — MISS MEURVILLE EN FACE DE SA LAMENTABLE DESTINÉE. — LA RÉVOLTE D'UNE VIERGE. — BRUTALITÉS ODIEUSES. — RUDE DÉSHABILLAGE. — LE PRINCE SE SOUVIENT DE GERMAINE.

Au nord des îles Hawaii, dans son repaire de marchand d'esclaves, Wang Tchao Sek recevait dans son bureau la visite d'un sahib afghan Riza Khan, délégué de Son Altesse Royale le prince Abdul Chukri Ganem.

Et tout en prenant le thé, Riza Khan demanda :

— En somme, autant que faire se peut, vos captives ne se doutent de leur sort qu'à la dernière minute ?

— Oui, jusque-là, elles pensent pouvoir être libérées contre rançon ! La chose présente beaucoup plus d'intérêt pour ma clientèle d'acheteurs. Ils peuvent jouer ainsi, avant que les nouvelles esclaves soient mises complètement au fait de ce qui leur arrive, un rôle plus actif, plus sournois, et peu à peu plus cynique, dans le calvaire moral que s'ingénie le trafiquant à leur faire subir, à l'intense satisfaction de l'assistance, avant d'arriver au martyre physique du déshabillage, de la présentation et du marchandage. Les viveurs dépravés qui composent ma clientèle peuvent rivaliser de méchanceté, poussés par une sorte de cruelle émulation entre eux, dans ce jeu raffiné du chat et de la souris.

A partir du moment où les femmes ou les filles présentées aux clients ne peuvent plus avoir aucun doute sur la réalité qui les étreint, le ton ironique mais courtois affecté jusque-là par le vendeur et ses clients, fait place au mépris sanglant, au cynisme et même à une insultante grossièreté voulue : en somme, une esclave, quelle que soit la distinction de son origine, n'a aucune raison d'être traitée avec modération et pitié, et pour tout esclavagiste blanc, qui paye, il serait ridicule de se gêner ; pour nous, gens de couleur, insulter, bafouer, martyriser moralement et physiquement une « blanche », une « diablesse blanche », de la race abhorrée des envahisseurs, c'est au contraire faire œuvre pieuse et patriotique...

— Comme je vous comprends, mon cher Wang ! Et il n'y a pas, à côté de cela, quelques incidents comiques parfois ?

— Si ! tenez, dernièrement, un certain Mr. O.K. Anderson, achetant une esclave pour sa femme, se trouva en face d'une Française appartenant à la plus vieille aristocratie de France, femme à laquelle il avait été présenté un soir à Paris, au cours d'un bal à l'ambassade des U. S. A. Anderson me paye mille dollars le droit de la faire mettre nue en public, tout en maniant lui-même la cravache. Arrivée sous l'irrésistible stimulant des cinglades à l'ultime moment de son déshabillage, n'ayant plus que sa chemise à retirer, O. K. Anderson s'inclina devant elle et avec un humour vraiment comique, vu les circonstances : « Oh ! chère princesse, dit-il, faites-moi la grâce de croire que de ma part

c'est uniquement par pure obligeance, par admiration et amitié réelles, que je suis contraint de vous cravacher avec une telle vigueur ; oui, c'est pour vous aider puissamment à surmonter votre si touchante pudeur qui nous émeut tant ! » Puis il s'inclina encore, la fouailla à nouveau et avec une douceur et un sourire ineffables, il ajouta : « Et maintenant montre ton... *bottom ! yes !* » C'était fort drôle et moi-même j'ai été le premier à rire de la tête de la princesse ! Et maintenant parlons d'affaires ! Vous désirez d'abord une fille déjà dressée pour donner le bon exemple, j'ai ici une belle Anglaise, dix-neuf ans, dressée à ravir, désirez-vous la voir ?

— Oui, ensuite nous verrons des filles non prévenues ! Vous garantissez les virginités ?

— Cela va sans dire !

Il frappa sur un gong. Un serviteur parut.

— Polly est par là ?

— Oui, maître !

— Fais-la venir !

Quelques instants plus tard Polly se présentait.

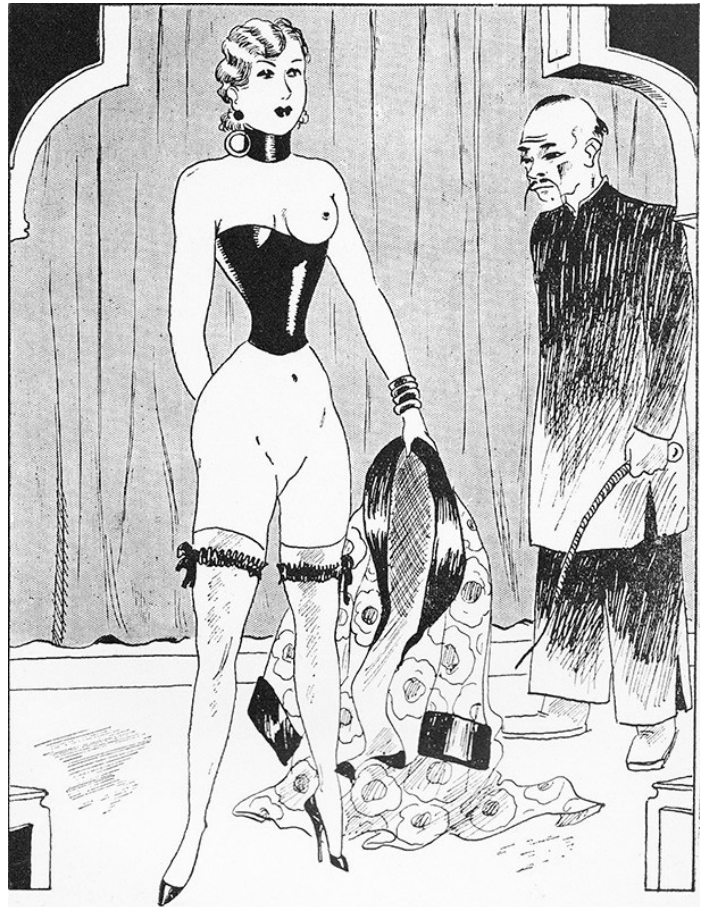
— Voici Polly Gibson, vierge et complètement asservie ! dit Wang à Riza Khan.

C'était une très belle jeune fille blonde, d'un blond un peu foncé, aux reflets chauds, entièrement drapée dans un ample kimono grenat, admirablement brodé en couleurs éclatantes. Sans attendre aucun ordre, elle dénoua sa ceinture, retira le kimono et le jeta sur une chaise.

— Oh ! oh ! dit le messenger du prince, voilà une belle présentation d'esclave !

Wang sourit, charmé.

De fait, le geste de la belle esclave l'avait fait apparaître soudain dans une tenue des plus suggestives qui laissait admirer à peu près intégralement l'éclatante beauté de son corps parfait : Polly avait pour tout costume des souliers vernis à talons d'au moins 15 centimètres, qui lui torturaient les pieds, vrai supplice dans ces prisons intentionnellement trop étroites, des pieds plutôt petits pour sa belle taille et pour une Anglaise, et bien cambrés, signe de race rare chez une Anglaise, des bas de soie tête de nègre, fins et bien tirés, pas trop montants, laissant plus de la moitié des belles cuisses blanches et charnues découvertes ; les bas étaient agrémentés de riches jarretières de



satin noir nouées en gros flots de ruban, très serrées ; pour le reste, en tout et pour tout, un corset en cuir verni noir sanglé à bloc, d'une coupe des plus originales : par le bas, il se terminait en ceinture juste à la taille, laissant découvert le joli ventre lisse et blanc, à peine bombé, de la demoiselle, les hanches et la croupe magnifiques accentués encore par le serrage exagéré de la ceinture-corset d'où la compression les faisait positivement jaillir ; par en haut, l'étrange armature montait normalement du côté droit, ne laissant voir que le haut du renflement du sein qu'il emprisonnait un peu plus qu'à moitié, tandis qu'échancré du côté gauche il entourait seulement la base d'un magnifique sein qui s'épanouissait orgueilleusement dressé et pointé, libre de toute protection. Au cou, un lourd collier de cuir noir avec un anneau solide, aux poignets d'épais cercles d'acier évoquaient la honte de l'état d'esclavage de cette superbe fille faite pour l'adoration en d'autres circonstances.

— Combien ? demanda l'Afghan.

— Deux mille cinq cents dollars, parce que vous en prenez plusieurs !

— J'achète... qu'on la mette de côté !

— Va dire qu'on t'enferme dans la chambre 3 ! commandant Wang à Polly.

L'esclave reprit son kimono, se prosterna devant les deux hommes et se retira.

Wang se tourna vers son visiteur :

— Dans la liste des filles que vous avez dressées ce matin après les avoir aperçues, je lis en tête le nom de miss Meurville. Elle n'est pas dressée celle-là... désirez-vous la voir ?

— Oui ! cela ira mieux en traitant au plus tôt.

A nouveau le gong retentit :

— Priez miss Meurville de venir... Ah ! et puis, dites à Sir Sao Ling Kiang de venir également avec deux hommes et tout ce qu'il faut pour travailler !

Quelques instants passèrent, M. Sao Ling Kiang parut, suivi de deux colosses mandchous, armés de cravaches et nus comme des lutteurs.

Les présentations faites, on fit entrer miss Meurville.

Doucereux à son habitude, le Chinois lui dit que sa rançon et celles de ses compagnes n'ayant pas été payées, il se voit dans la pénible obligation de les « réaliser » et qu'en ce qui concerne cette honorable Miss Meurville, le gentleman la trouvant tout à fait à son goût, il va la lui présenter et la lui vendre probablement.

L'infortunée n'en croit pas ses oreilles, dit que ce n'est pas possible, que l'on avertisse son consulat et sa famille qui paieront ce qu'on voudra. Wang l'interrompt, lui dit qu'il n'est plus question de cela et que ce serait se moquer de son client que retirer la fille de la vente maintenant ; puis entrant dans le vif Wang lui dit qu'elle est ravissante, qu'elle a une carnation éclatante, des bras superbes et que sûrement ce gentleman est impatient de savoir si les jambes sont aussi bien faites. Ce disant, il empoigne les jupons à poignée et les retrousse assez haut pour faire apparaître des jambes gainées de soie merveilleuses. Indignation de la jeune beauté qui parvient à se dégager. Wang claque de la langue en connaisseur.

— Vous avez des jambes superbes, Miss Meurville, elles valent la peine d'être examinées en détail... Relevez vous-mêmes vos jupes au-dessus du genou et posez un pied d'aplomb sur ce tabouret... ce gentleman pourra voir et tâter à son aise, et j'entends que vous le laissiez faire !

— Jamais !... Vous êtes un ignoble bandit !... vouloir me forcer, moi, une Anglaise... la fille de... Ah !... Ah ! mon Dieu ! vous osez !... ah ! c'est affreux... Vous me faites trop mal !... Cessez... Cessez !

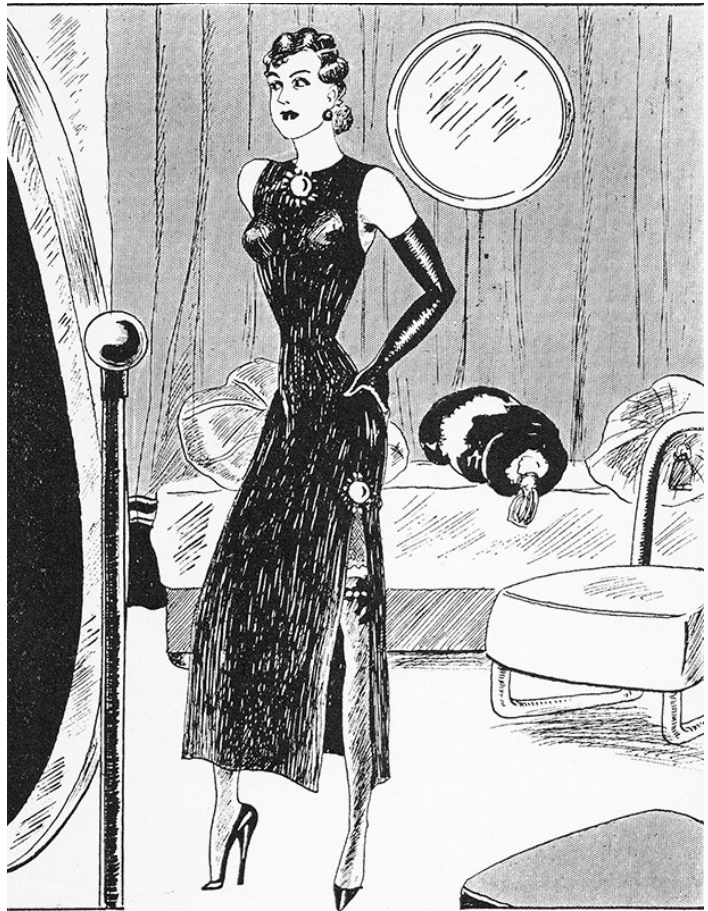
Wang avait pris une fine cravache et cinglé deux fois assez sèchement la jeune fille sur ses beaux bras nus, puis comme elle n'obéissait pas encore et cherchait instinctivement à se sauver, il la poursuivit à travers la salle, l'atteignant de deux terribles coups en travers des épaules, la faisant hurler et demander grâce.

Inconsciemment, malgré elle, elle releva ses jupes en tremblant et plaça son pied droit sur le tabouret assez haut comme on le lui avait ordonné. La pose était aussi gracieuse qu'indécente, exhibant une jambe parfaite et un mollet harmonieusement cambré, que la position du pied crispé dans un soulier à talons exagérément hauts mettait en pleine valeur et que soulignait la soie claire des bas de soie champagne.

De grosses larmes perlaient au bout des cils de la ravissante créature, qu'elle refoulait avec peine, ne voulant pas se laisser aller et s'avouer vaincue. Wang la tenait toujours sous la menace de la cravache, lui ordonnant de se retrousser encore un peu plus, jusqu'à ce qu'on pût voir une bande de peau fine délicieusement rosée de sa cuisse au-dessus du bas.

Sans mot dire, sans qu'elle vît son geste, le Chinois lui piqua assez profondément le mollet avec une épingle que nul ne lui avait vu prendre, faisant pousser à la pauvre Eva un cri de douloureuse surprise, tout en l'obligeant à garder son indécente posture en la maîtrisant par un bras.

— Quel ravissant mollet et maintenant que je m'en suis assuré, je peux vous dire honnêtement que la soie ne cache aucun rembourrage !... c'est de la belle et bonne chair de belle fille, tendre et ferme qu'il y a sous le bas, et une peau merveilleusement fine et



douce à en juger par celle de la cuisse, un velours !... Rendez-vous compte vous-mêmes, gentleman :

Miss Meurville ne peut qu'être flattée de cette marque d'intérêt !

— Oh non !... ne faites pas cela... je... je ne veux pas !

Solidement maintenue par les Mandchous, elle dut laisser l'Afghan la tripoter à loisir. Lentement, en connaisseur, il palpa le mollet de la jeune fille, la complimentant sur sa rondeur et sa fermeté, tâtant et s'attardant ensuite au contact de la cuisse ferme et charnue, s'amusant à lui pincer les fesses, la faisant crier alors plus d'indignation et de honte que de souffrance réelle ; puis se redressant, il caressa les bras nus et le charmant décolleté et d'un ton moqueur, il fit remarquer à Wang l'extrême agitation de sa poitrine, qui offrait aux regards, à l'échancrure du corsage, la naissance de deux globes exquis qui palpitaient étrangement sous l'empire d'une intense émotion.

Riza Khan fit une réflexion à mi-voix. Miss Meurville se méprit et crut à un mouvement de pitié.

— Oh Mister ! prenez ma défense... Si vous saviez comme je souffre de toutes façons !... Vous êtes un gentleman, vous ne pouvez laisser insulter une jeune fille et la traiter comme... comme on le fait !

— En effet, Miss, je vous plains beaucoup !... ce que vous devez endurer moralement et physiquement doit être bien désagréable pour une belle et honnête jeune fille bien élevée comme vous, et certes je ne voudrais pas être à votre place, car ces gentlemen en usent avec vous bien indécement... Oh ! voilà la marque d'un bien méchant coup de cravache qui a dû vous cingler bien cruellement, fit-il en passant son doigt sur la peau nue de Miss Meurville, là où la cravache avait laissé sur l'épaule blanche un sillon rouge — vraiment Wang est bien barbare avec vous... vous avez une si jolie peau, si tendre, si douce au toucher, et vous n'avez certainement aucune habitude du fouet ou de la cravache !... Mais que vous êtes donc touchante ainsi !... qu'il est donc voluptueux et passionnant de voir humilier et fouetter ainsi une belle jeune fille pudique et bien élevée ! C'est un tel régal rare qu'il ne faut décidément pas compter sur moi, *darling*, pour apitoyer sur votre compte Wang, ce serait « impropres » de ma part, et parfaitement inutile ensuite, et puis je tiens trop à vous voir réduite plus complètement encore à l'état d'esclave et j'ai une furieuse envie de vous voir fouetter encore pour vous entendre crier si drôlement !...

La pauvre jeune fille croyait être la proie d'un cauchemar et elle allait protester avec la plus violente indignation quand d'autres sujets de préoccupations plus immédiates vinrent l'assaillir.

Passant derrière elle, Wang, profitant des mouvements désespérés qu'elle faisait pour repousser les investigations corporelles que Riza Khan lui faisait subir, investigations de plus en plus audacieuses et pénibles pour elle, Wang donc avait coupé sans qu'elle s'en rendît compte les deux épauettes de sa robe et de sa vaporeuse chemise, très échancrée, et insensiblement les légers vêtements glissaient, commençant à découvrir sa poitrine,

l'exquis vallon de chair qui se creusait entre deux jolis seins bien sortis, et déjà apparaissait le cerne rose un peu plus foncé qui entourait les pointes encore cachées.

Alors, l'Afghan saisit les étoffes au creux du corsage et les tira par en bas d'un coup sec... d'un seul coup, robe et chemise franchirent le cap des deux globes de chair palpitants qui se trouvèrent instantanément dénudés, offerts, superbes, pleins et altiers, leurs fines fraises roses fièrement dardées, aux regards très allumés des spectateurs.

L'exquise Anglaise, sous cet affront nouveau se cabrait et rassemblait tout son courage pour faire face à cette nouvelle profanation et tenir tête aux hommes qui l'entouraient, les mains tendues vers les délicieux appas offerts malgré elle... elle cherchait à dégager ses bras pour pouvoir se rajuster et cacher sa poitrine.

Wang intervint, lui apportant un secours momentané bien précaire :

— *Please*, gentlemen... ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux maintenant laisser Miss Meurville monter sur l'estrade qui est là, elle a maintenant suffisamment de jolis endroits sensibles à l'air pour que je puisse la faire obéir enfin... Autrement vous allez précipiter fâcheusement les phases de son déshabillage, qui promet pourtant des aspects intéressants, et, entourés comme elle l'est, vous perdrez maints détails de ce rare spectacle que la jeune lady va bien être forcée, bon gré mal gré, de vous offrir gratuitement...

— Oui ! Oui ! Wang, vous avez pleinement raison ! approuva Riza Khan en regagnant sa place... Allez-y, Wang ! et ne la méngez plus : il est temps que vous lui fassiez sentir sur la peau qu'elle n'est plus qu'une esclave à vendre !

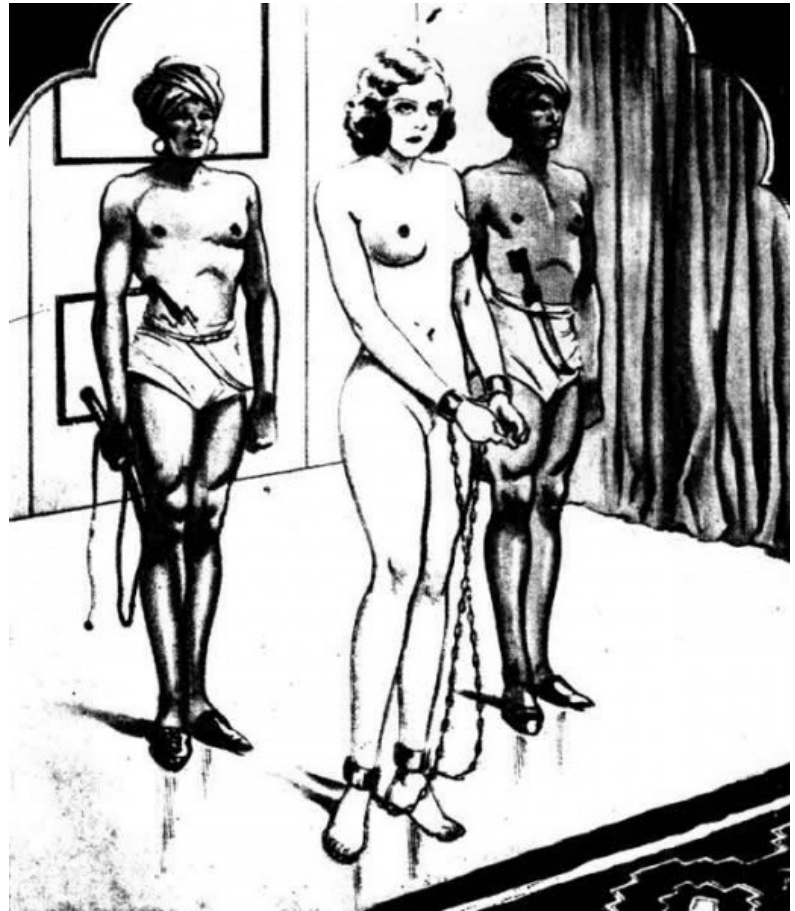
— Vous avez entendu, Miss... je crois que c'est clair ! Montez sur l'estrade, que personne ne puisse perdre un coup d'œil de vos faits et gestes !

— Oh non !... grâce... pitié... pas cela !... Ne suis-je pas assez humiliée et maltraitée... Comment pourrais-je en supporter davantage !

Mais par deux fois la cravache siffla, coupant la protestation de la pauvre fille, lui mordant les jambes et la rendant positivement folle de douleur. Presque sans s'en rendre compte, elle gravit les marches de l'estrade, cherchant à remonter au-dessus de ses seins robe et chemise qui glissaient de plus en plus à chaque mouvement. Wang la suivait en lui faisant sentir la pointe de sa cravache sur les mollets. Les deux aides chinois, impassibles, se postaient à chaque extrémité de l'estrade, prêts à intervenir, achevant de terroriser la belle jeune fille qui les regardait avec effroi. Wang s'approchait d'elle à pas feutrés :

— Eh bien ! belle miss Meurville, croyez-vous maintenant que ce qui vous arrive est réel et qu'il y a quelque chose de changé dans votre existence : réalisez-vous que vous aurez passé les 20 premières années de votre existence dans le luxe et le respect dûs à la fière fille d'un noble lord anglais, et que soudain vous allez changer de condition et finir vos jours, que je vous souhaite encore longs, comme esclave de luxe destinée aux plaisirs des hommes !... des plaisirs qu'on ne peut se permettre qu'avec une esclave à laquelle on parle toujours le fouet en main !... ah ! ah ! Miss Eva, je crois que ce n'est plus le moment de faire votre mijaurée et de vous croire dans le salon de votre digne mère ! Le

gentleman qui est ici ne s'intéresse à vous que comme esclave à vendre... trêve de simagrées ! Vous avez pu vous rendre compte que vous ne nous inspirez pas la moindre pitié !... Maintenant qu'on a vu vos jambes et un aperçu bien fugitif de vos jolis seins, nous n'avons plus qu'un désir, c'est de voir le reste, et comme vous êtes ici précisément pour nous satisfaire, je crois que vous ferez bien de vous faire à l'idée de vous montrer bientôt à nous toute nue, si honteux que cela puisse paraître à juste titre à une jeune fille comme vous... vous voyez, vos prières ne nous touchent pas. Le gentleman s'impatiente visiblement et trouve que je vous ménage par



trop... attention ! à partir de maintenant, cela va devenir sérieux : obéissez moi sans sourciller si vous voulez ménager votre tendre peau : je ne vous laisserai en paix, et encore pas pour longtemps, que lorsque vous serez sur cette estrade, nue comme un ver, et que vous vous y serez mise toute seule, au commandement !

— Ah ! pitié !... pitié !... pas cela... c'est trop honteux !

— Eh bien, soit ! j'ai pitié... vous êtes trop touchante quand vous suppliez !... puisque vous ne voulez pas vous mettre toute nue devant nous, pour calmer votre pudeur, vous pourrez conserver vos bas, vos jarretières et vos souliers... Si après cela vous n'êtes pas satisfaite !...

— Oh ! quelle indignité !... Vous ne ferez pas cela !... Monsieur, vous êtes un gentleman... Vous auriez pu me connaître... protéger une jeune fille... défendez moi !

— Quelle belle pouliche ! remarqua crûment Riza Khan, elle ne se rend pas ! elle luttera jusqu'à sa chemise soit envolée... quelle délicieuse femme elle est en se démenant ainsi... Elle est diablement grisante !

De son côté, cherchant à emballer l'acheteur, Wang Tchao Sek renchérisait de son mieux, toujours cauteusement poli :

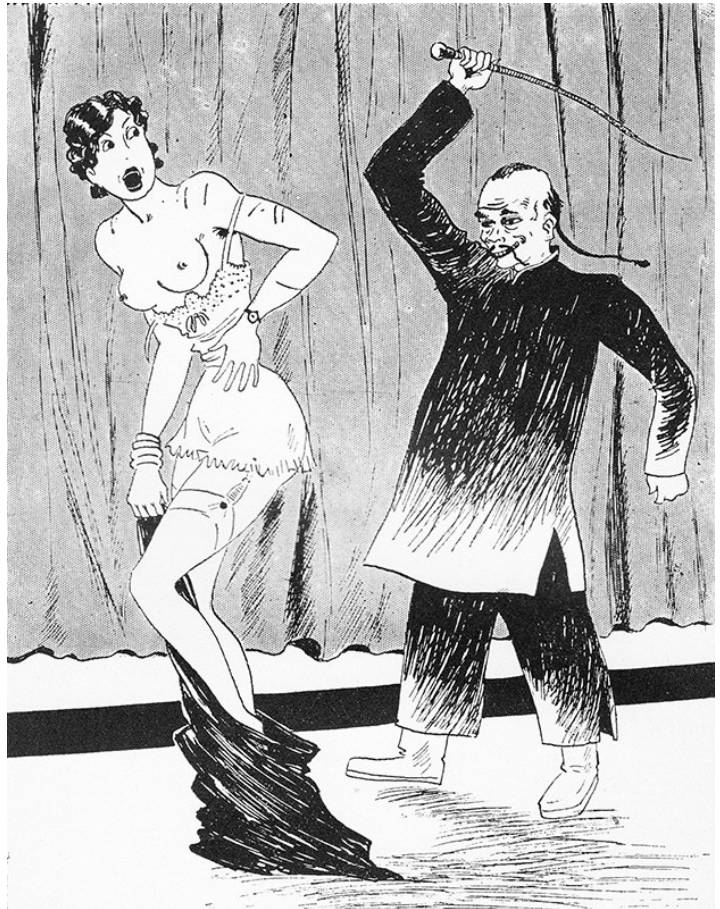
— Ma parole, Miss Meurville, c'est un véritable chagrin pour nous que de contraindre ainsi une aussi distinguée et aussi pudique jeune fille à nous montrer la beauté de son corps entier et à se déshabiller complètement devant des étrangers, mais il est tout à fait

impossible de faire autrement : il serait inconcevable qu'on ne montre pas, nue, avant de la vendre, une esclave dont toute la valeur réside dans ses charmes corporels, puisqu'elle n'est convoitée par les acheteurs possibles que comme instrument de tous les plaisirs voluptueux imaginables !

Puis l'Afghan à son tour déclara, répondant à un regard implorant de la pauvre fille :

— Inutile de me regarder avec ces yeux de merlan frit, ma fille ! Je suis enchanté de voir une de ces fières Anglaises auxquelles le monde paraît toujours appartenir, sérieusement aux prises avec Master Wang !... Vous ne me faites pas la moindre pitié, je me promets bien trop de plaisir à voir un Chinois vous cravacher comme Wang sait le faire pour vous forcer à vous mettre indécentement nue devant nous... Soyez tranquille, il ne vous épargnera aucune honte !... Il sait trop bien que votre détresse ajoutera encore à votre beauté et fera monter votre prix à son profit !

« Allons, mister Wang ! conclut-il, allons ! vous voyez bien que cette fille s'entête et se moque trop longtemps de nous... vous n'en arriverez à bout qu'à coups de fouet... ça ne lui fera pas de mal... Cinglez-la vertement sans plus tarder et vous verrez ses scrupules s'envoler en même temps que ses lingeries les plus intimes ! cette belle fille sera certainement gracieuse au possible quand elle cabriolera en criant sous votre mèche !... elle en aura assez avant nous...



En entendant ces horreurs, la pauvre Miss Meurville se tordait les mains de désespoir, mais Wang, sans s'émouvoir, reprenait la direction des opérations :

— Allons, ma belle poulette, fit-il, la faisant tressaillir sous la première insulte de son tutoiement, tu vois que la tentative d'apitoyer le gentleman n'a guère de succès... résigne-toi à te montrer toute nue !... Il serait mal poli de faire attendre plus longtemps... et puis le temps passe et il n'y a pas que toi à vendre ce soir !... Laisse tomber ta robe, et ensuite enlève ton corset... Allons ! enlève-le tout de suite qu'on revoie tes jolis seins !... et qu'on les voie tout entiers cette fois, on n'a fait qu'apercevoir

leurs pointes roses tout à l'heure... tiens ! j'ai pitié de toi : cela va t'aider puisqu'il t'en coûte tant !

En fait d'aide, Wang commençait à cravacher sérieusement les mollets et les bras nus de la belle fille, la faisant hurler de douleur, et ses cris aigus arrachés par les atroces cinglées de la cravache faisaient délicieusement vibrer les nerfs tendus du spectateur.

Voyant que tout appel à la pitié se perdait, affolée, elle se décida à obéir, et, par saccades, criant, sautant sur place à chaque nouvelle volée de la cravache, qui la harcelait sans répit, elle laissa glisser sa robe, l'enjamba, dégrafa fébrilement son corset, le retira, se disposant à poursuivre si hâtivement son déshabillage que Wang dut modérer son zèle involontaire.

— Là !... là !... doucement maintenant... ton zèle t'égare, ma fille !... souffle un peu et donne-nous le temps de jeter un coup d'œil sur tous les jolis points de vue que tu viens de mettre à l'air !...

Puis, toujours sagement dirigé par le marchand d'esclaves, le lent déshabillage de la pauvre miss Eva Meurville se poursuivit jusqu'à complet achèvement.

Riza Khan ayant examiné une dernière fois le velouté de la peau, la fermeté des fesses et des seins, déclara qu'il était preneur. Après un court débat sur le prix, la jeune fille lui fut vendue. On l'emmena à la chambre 3 rejoindre Polly. Une autre esclave fut encore achetée : Lydia Smithson, âgée de 22 ans, et pour elle se renouvela la même scène, presque identique.

Il fut convenu qu'à telle date, une jonque rencontrerait en mer, à tel point, le yacht du prince et que la livraison aurait lieu. Wang reçut un chèque payable à vue de la moitié du prix des trois pauvres filles, le solde devant lui être réglé à la livraison.

Riza Khan demeura encore deux jours chez Wang Tchao Sek, puis il fut reconduit à Honolulu et de là regagna Slave Island en passant par le Japon et la mer de Chine.

Les scènes que nous venons de décrire se renouvelèrent chez maints marchands d'esclaves que le prince Abdul et ses amis connaissaient bien. L'argent dépensé sans compter permit en quelques semaines de réunir à Slave Island une cinquantaine d'indiscutables beautés, sur lesquelles une dizaine à peine étaient déjà dressées. Mais l'Altesse hindoue n'oubliait pas la seule femme qui l'eût jamais réellement fait frissonner de désir, la belle Germaine de Lenthénac. Jamais il n'en avait eu de nouvelles.

Brusquement, un soir il se décida, fit venir Riza Khan et lui donna ses instructions. Le lendemain l'Afghan partait en avion pour une mystérieuse destination.

CHAPITRE IV

UNE OPÉRATION HABILLEMENT MENÉE. — L'ENLÈVEMENT DE GERMAINE DE LENTHÉNAC. — LE DOCTEUR WU EST UN SAVANT PRATICIEN. — AUX MAINS DE WOLFGANG HUGHES. — L'ANNEAU NASAL. — GERMAINE NUE. — ESCLAVE MAINTENANT ! — LE COMBLE DE L'HUMILIATION : INFIBULÉE !

Le Porge (Gironde), le 5 juin 19..

Mademoiselle,

Comme suite à notre correspondance, j'ai l'avantage de vous informer que votre devis et vos prix me donnent entière satisfaction. Veuillez donc venir sur les lieux afin de prendre vos dernières dispositions en vue de l'exécution des travaux prévus. Ci-joint un chèque, montant de votre aller et retour Paris-Bordeaux en première classe. Ma voiture vous attendra en gare Saint-Jean. Pour cela, vous seriez tout à fait aimable de me fixer par télégramme le jour et l'heure de votre arrivée.

Veuillez croire, mademoiselle, à l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Raoul de Venange.

Deux jours plus tard, M. de Venange, qui logeait dans une modeste auberge du Porge depuis trois semaines, recevait la dépêche suivante :

« Prendrai demain train onze heures gare d'Orsay. Salutations. G. de Lenthénac. »

Au reçu de cette dépêche, Raoul de Venange régla son hôtelier et prit le premier train qui, par Arès et Audenge, le conduisit à Fature, où il prit l'express de Bordeaux.

Le lendemain soir, à Bordeaux-Saint-Jean, le même de Venange abordait Mlle de Lenthénac à la descente du train :

— Je suis, dit-il, le secrétaire particulier du comte de Venange et je viens me mettre à votre disposition. Une chambre vous a été préparée au château, mais comme la route est mauvaise, nous n'arriverons qu'assez tard. Le comte désire que nous dînions à Bordeaux, puis la voiture nous conduira. Voulez-vous donner votre bulletin de bagages au chauffeur...

— Mais je n'ai que ma valise, cher monsieur !

— Alors, dans ce cas, allons dîner ! avez-vous un restaurant de prédilection ?

— Mon Dieu non ! je n'ai jamais fait que traverser rapidement Bordeaux sans jamais m'y arrêter, je ne connais pas la ville.

— Nous irons au Continental alors, si vous le voulez bien !

Ils dînèrent en effet dans cet excellent restaurant et Germaine de Lenthénac ne s'aperçut point qu'à un certain moment, dans son verre de Bourgogne, le faux secrétaire du comte de Venange faisait tomber une pilule, en ayant l'air d'ôter une poussière demeurée sur la manche du corsage de la jeune fille.

Puis le repas achevé, ils reprirent la voiture et quittèrent la ville par la route de Mérygnac qui mène au Temple et au Porge en traversant le camp militaire de Souge.

Bercée par le mouvement de la voiture, Germaine de Lenthénac se sentit prise d'une invincible somnolence. Elle la mit sur le compte de la chaleur, du voyage, du repas plantureux et s'y laissa aller sans résistance. Au bout de quelques minutes elle dormait. Son compagnon la secoua... elle ne s'éveilla point... la drogue, un soporifique, faisait son œuvre au bon moment.

Le faux comte de Venange (nous pouvons le dire, car nos lecteurs ont depuis longtemps compris que Mlle de Lenthénac était tombée dans un guet-apens) tapa à la vitre de la voiture. Le chauffeur ralentit et arrêta bientôt la voiture le long du fossé. On était à deux cents mètres des premières maisons de Martignas.

— Alors, chef, ça y est ? demanda le conducteur.

— Oui, elle a son compte ! Quelle heure est-il ?

— Vingt-deux heures dix !

— Diable ! Nous sommes en avance !

— Non ! en roulant doucement, dans les trente à l'heure nous arriverons juste à la Grande Lande. L'avion pourra nous prendre sans perdre de temps... mais quel dommage d'abandonner la bagnole !

— C'est le seul moyen de ne pas se faire prendre ! Allons, en route ! et doucement !

La voiture repartit, traversa Martignas, puis s'engagea à travers le Camp de Souge, immense et désert. Enfin, aux limites du camp, parut la Grande Lande. La voiture quitta la route et s'engagea lentement dans les herbes, ses projecteurs allumés en grand.

Cinq minutes plus tard, un avion de tourisme se posait à cent mètres.

La voiture vint se ranger auprès de l'appareil.

— Ça a gazé ?

— Merveilleusement !

— Embarquez !

La valise de la jeune fille fut hissée à côté du pilote, Mlle de Lenthénac, toujours endormie, fut embarquée. Les feux de l'automobile furent éteints et quand les deux hommes eurent rejoint la prisonnière dans la carlingue, l'avion décolla et prit son vol vers l'Ouest, vers l'Atlantique. Une heure plus tard il s'accrochait aux antennes spéciales d'un yacht et la captive fut transportée tout habillée dans une confortable cabine où on la déposa sur une large couchette.

La vie libre de Germaine de Lenthénac était terminée.

Elle était à peine étendue depuis un quart d'heure que la porte de sa cabine s'ouvrit et deux hommes y pénétrèrent, deux hommes dont les faces caractéristiques trahissaient une origine mongole.

L'un d'eux examina longuement la jeune fille inanimée comme l'eût fait un docteur, puis, sans doute satisfait de son examen, il demanda en anglais d'une voix zézayante :

— Tu as la trousse ?

— Oui, docteur !

— Donne !

— Voici !

Le docteur ouvrit la trousse, l'étala sur une petite table et à une seringue de Pravaz ajouta une longue et fine aiguille.

— Où faites-vous la piqûre, docteur ?

— Au sein droit, découvre-le !

Tandis que son compagnon dégrafait et préparait Mlle de Lenthénac, le docteur emplissait sa seringue d'un liquide incolore contenu jusque-là dans une petite fiole de verre bleu foncé. Alors il s'approcha de la jeune fille qui offrait à ses regards une magnifique poitrine aux seins fermes et admirablement ronds.

A l'aide d'un morceau de ouate imbibé d'éther, il nettoya soigneusement un coin de peau à la base du sein, puis tranquillement enfonça presque entièrement la longue aiguille et pressa lentement sur le piston de la seringue.

Au moment où l'injection s'achevait, la patiente parut revenir à elle, elle s'agita faiblement, ouvrit les yeux et balbutia quelques incompréhensibles paroles.

— Elle va s'éveiller ! dit l'aide.

— Aucun danger de ce côté, le soporifique agit trop encore et c'est heureux pour cette femme, car sans cela elle eût horriblement souffert ! Ah ! sans les ordres de son Altesse, je n'aurais point agi avec autant de précautions. On l'aurait simplement assaillie dans l'automobile, elle eût eu la honte d'être dénudée brutalement et comme la piqûre met une heure à s'assimiler aux tissus organiques, nous l'eussions vue se tordre de douleur pendant ce temps !

— Son Altesse n'a pas voulu !

— Non ! Et ses ordres ne se doivent jamais discuter ! Cette Française l'apprendra à son réveil.

— Quand renouvelerez-vous la piqûre, docteur ?

— Sauf imprévu, pas avant une huitaine de jours, mais auparavant, il faudra encore lui administrer un soporifique. C'est l'ordre ! Elle ne doit reprendre possession de son intelligence que chez Wolfgang Hughes (Cf : *la Cité de l'Horreur*).

— Quelle idée d'employer ce yankee au lieu de s'adresser à Wang Tchao Sek !

— Maître Liû, répliqua le docteur, un ordre est un ordre !

— Docteur Wû, j'ai pour habitude de les exécuter à la lettre, mais je ne peux m'empêcher de regretter l'emploi d'un blanc, quand un compatriote eût aussi bien fait l'affaire !

— L'essentiel, c'est que Son Altesse soit contente ! Maintenant nous pouvons nous retirer, notre malade sera apaisée... demain, à son réveil, elle sera hébétée, véritablement idiote, ne se rendra compte de rien... elle vivra comme une bête, ne cherchant qu'à boire, manger, dormir ! Tu diras à cette bonne Wong qu'elle aura dès demain matin la responsabilité de la prisonnière... elle en répond sur sa vie ! Germaine de Lenthénac doit être remise vierge et en bonne santé entre les mains de Wolfgang Hughes ! sans cela Wong sera livrée au bourreau de la mort lente ! J'ai dit !

Maître Liû réunit ses poings fermés au milieu de sa poitrine et s'inclina.

C'est ainsi qu'on marque son respect à un supérieur selon les rites antiques de l'Empire du Milieu.

Nous ne nous attarderons point à décrire le voyage qui conduisit le yacht mystérieux à l'île non moins mystérieuse du traitant Hughes, en passant par Panama.

Le Docteur Wû remit sa prisonnière, toujours inconsciente, à Wolfgang Hughes et s'en fit donner décharge en bonne et due forme et le yacht repartit vers le nord-ouest, rejoindre son port d'attache à Slave Island, car, nos lecteurs s'en sont douté sûrement, le navire était celui de S. A. R. le prince Abdul Chukri Ganem.

En quittant Hughes, Wû lui avait dit :

— Elle reprendra connaissance dans quatre jours, vers la dixième heure européenne !

Il avait précisé ainsi, car les vieux Chinois ne comptent pas les heures du jour comme les blancs.

Et quatre jours plus tard, Germaine de Lenthénac avait été conduite dans une de ces salles de punitions que nos amis fidèles connaissent déjà. Elle s'était laissée faire sans prononcer une parole, encore sous l'influence du stupéfiant qui lui avait été administré.

Vers neuf heures, elle parut s'agiter.

Sa pensée, obnubilée jusqu'alors, semblait par éclairs lui revenir et l'ambiance où elle était la troublait dans ces éclairs de raison. Elle n'arrivait pas à se retrouver.

Peu à peu, cependant, il devenait visible que la compréhension renaissait en elle.

Wolfgang Hughes, vivement intéressé, suivait lui-même son retour à la vie. Deux aides se tenaient derrière lui, prêts à intervenir en cas de besoin.

Mademoiselle de Lenthénac se mit à parler :

— Pourtant... non ! nous ne sommes pas arrivés au château... Non !... c'est le rêve qui continue !... oui, il y avait un appareil qui brillait... non !... où suis-je ?... Qu'est-ce que ce bateau blanc... et puis... voyons ? qui êtes-vous ?

— Wolfgang Hughes, marchand d'esclaves ! pour vous servir !

— Oui... toujours ce rêve cotonneux dont je ne puis sortir !

À nouveau elle se tut et parut se recueillir pour réunir ses pensées encore éparses et difficiles.

Une demi-heure passa dans un silence complet.

Alors, elle releva la tête et demanda :

— Où suis-je donc ? Ai-je été malade qu'on m'a conduite ici ?

— Vous n'avez pas été malade ! On vous a droguée et on vous a enlevée !

— On m'a enlevée ? Mais alors... alors où m'a-t-on conduite ? Qui êtes-vous ?

— Je me nomme Wolfgang Hughes...

— Ce nom ! c'est bizarre, je l'ai entendu dans mon rêve !...

— Vous êtes chez moi, dans une île perdue du Pacifique et je suis marchand d'esclaves !

— Marchand d'esclaves ? Je ne comprends pas ou je suis encore sous l'influence de la drogue dont vous parliez tout à l'heure !

– Non, vous êtes bien entre les mains d’un marchand d’esclaves ! Je vous ai fait enlever et je vais vous dresser comme une esclave, pour vous revendre ensuite !

– Mais je suis...

– Je sais ! Vous êtes mademoiselle Germaine de Lenthénac, de nationalité française, un as comme ingénieur en ce qui concerne l’électricité ! Voilà ce que vous êtes, ou du moins ce que vous étiez jusqu’à ces derniers jours ! Aujourd’hui, à partir d’à présent, vous n’êtes plus... tu n’es plus qu’une esclave dont le dressage va commencer sans délai et tu répondras au nouveau nom de Paulette, car tu dois perdre jusqu’au souvenir de ton ancienne personnalité ! Quand ce but sera atteint, je te mettrai en vente !

– Vous vous moquez de moi ! ce que vous dites est impossible !

– Si, très possible ! Maintenant comme une esclave doit être battue facilement quand elle le mérite ou que simplement son maître en a envie, et que tes vêtements nous gêneraient pour cela, tu vas les retirer toi-même, à moins que mes boys ne se chargent de cette besogne si tu le préfères !

– Vous êtes fou ! absolument fou à lier et vos paroles...

– Assez causé, la belle ! je n’ai plus de temps à perdre ! La raison t’est revenue, le dressage va commencer ! Déshabille-toi et vivement !

De toute évidence cet ordre ne devait recevoir aucun commencement d’exécution volontaire de la part de la belle Germaine de Lenthénac, ou plutôt de Paulette, puisqu’à partir de ce moment elle devra définitivement répondre à ce nouveau nom. Mais elle tenta d’éviter le pire en discutant :

– Permettez-moi un mot, dit-elle.

– Fais vite alors, car je suis pressé !

– Qu’avez-vous cherché en me capturant ? Vous l’avez dit vous-même tout à l’heure ! faire de moi une esclave pour me revendre !... je ne pense pas que vous acceptiez de moi une rançon parce que vous pourriez craindre une trahison ultérieure, encore que je sois incapable de dire où l’on m’a conduite et comment ! Enfin ! Mais je connais un prince hindou, puissamment riche, un prince qui m’aime et qui accepterait votre prix aussi élevé fût-il, pour m’avoir dans son harem ! je puis vous donner son nom !

– Quel nom ?

– Son Altesse Royale le prince Abdul Chukri Ganem...

Puis elle donna toutes les indications qu’elle avait sur Slave Island. Wolfgang Hughes l’écoutait en souriant, car il lui avait menti et la malheureuse ne savait pas qu’elle n’avait été amenée là pour dressage que par ordre de ce même prince dont elle se réclamait si haut, sûre d’être délivrée par lui. Quand elle eut terminé, le marchand d’esclaves répliqua :

– Tout cela est bel et bon, mais si ton prince t’a oubliée pour une autre je t’aurais gardée et nourrie pour rien ! Non ! Mon intérêt est de poursuivre ton éducation tout en prévenant ton ami ! Et puis, tu sais, quand tu auras été bien dressée, il t’importera bien peu d’appartenir à tel ou tel maître ! Ceci dit et posé, déshabille-toi complètement ! tu as compris ? Nue ! Je te veux entièrement nue !

Pendant cette brève discussion les deux « boys » s'étaient placés derrière la jeune fille.

— J'attends ! reprit Hughes.

— Quoi donc ?

— Que tu te déshabilles !

— Non !

— Tu ne veux pas ?

— Non ! non, vous dis-je !

— C'est bien ton dernier mot ?

— Mon dernier ! je n'obéirai pas à un ordre aussi outrageant !

— Allons, Paulette, un effort !

— Et puis, cessez de m'appeler Paulette, je me nomme Germaine de Lenthénac, votre prétention est aussi odieuse que ridicule, vous devriez le comprendre !

— Bon ! Alors, nous allons procéder autrement ! Belle Paulette, c'est donc toi qui l'auras voulu !

Brusquement, la jeune fille fut saisie par derrière par les deux hommes, ses bras ramenés en arrière du corps, une corde les lia à la hauteur des coudes, contraignant ceux-ci à se toucher, la même corde lia les poignets. Malgré ses efforts, malgré ses cris, elle fut contrainte à s'agenouiller et ses poignets furent liés à ses chevilles. Dans un frisson elle se souvint du cachot de Slave Island, de la chaîne, de la ceinture de chasteté.

Alors, un des aides saisit la tête de la jeune femme entre ses genoux et avec un double crochet lui releva les narines, lui arrachant un cri de douleur. Elle s'attendait maintenant à être horriblement torturée. Wolfgang Hughes prit sur une table un appareil électrique de très petites dimensions, terminé par une sorte de long poinçon que le courant rougissait à blanc, il approcha la pointe brûlante du visage de la pauvre Paulette et d'un geste sec lui enfonça la pointe brûlante dans le cartilage nasal. Sous la brûlure elle poussa un cri déchirant, mais déjà l'appareil était retiré.

La jeune fille se débattait avec violence et les aides durent réunir leurs forces pour l'immobiliser à nouveau et permettre à Wolfgang Hughes de terminer son opération délicate. Alors, tandis que l'ex-Germaine de Lenthénac ne bougeait plus, il lui passa dans le trou qu'il venait de faire un anneau d'or, et à l'aide d'une pince spéciale à triple pas de vis, il contraignit lentement l'anneau à rapprocher ses deux extrémités, écartées pour le passage dans la cloison nasale. Les bouts se rapprochèrent à se toucher. Maintenant il serait impossible à l'esclave de le retirer par ses propres moyens.

Une légère chaînette fut fixée à l'anneau ; Wolfgang Hughes garda en mains l'extrémité de la chaînette et ordonna à ses hommes de détacher l'esclave Paulette, incapable de résister maintenant.

Elle n'allait pas, du reste, tarder à s'en rendre compte.

Maintenant libérée, elle demeurait debout, immobile, le nez douloureux et se rendant bien compte du ridicule de son attitude, rappelant celle de l'ours tenu par son maître.

Sans tarder, Hughes donna un léger coup sec à la chaînette et Paulette poussa un cri de détresse arraché par la douleur.

— Tu vois quel moyen j'ai pour te plier à ma volonté, dit-il, sans compter que je possède bien d'autres tours dans mon sac ! Ainsi je pense que tu seras plus raisonnable ! Retire ton corsage !

Et le déshabillage rituel commença.

Chaque hésitation à obéir était pour l'esclave l'occasion d'une nouvelle souffrance, grâce à l'anneau passé dans son nez.

Un à un, les vêtements qui la couvraient furent retirés malgré ses vaines supplications et ses larmes. Le plus dur fut de lui faire retirer sa chemise, mais un des boys appuya l'ordre d'un dur coup de cravache et la chemise glissa le long du corps magnifique de Paulette.

— Peste ! dit Hughes, tu vauds de l'argent ! tes seins sont magnifiques et j'en ai rarement vu tenir rigides comme les tiens, car ils sont assez développés ! Ta taille est mince, tes fesses sont belles et dures, tes jambes fuselées à ravir, quant à tes épaules, bien des souveraines te les envieraient ! Maintenant, nous allons te changer de prison ! Tu vas revêtir le costume des esclaves, puis on te laissera en paix ! demain le dressage proprement dit commencera !

Tirée par la chaîne nasale, Paulette dut quitter la salle derrière son tourmenteur.

A sa grande honte, ils suivirent plusieurs couloirs et traversèrent plusieurs salles où des hommes les aperçurent et ne se gênèrent point pour faire à haute voix sur le compte de l'esclave des réflexions obscènes et humiliantes. Ce fut pour la fière et pure jeune fille un supplice pire que le déshabillage lui-même et l'opération de l'anneau.

On la conduisit dans une salle, qu'à son étonnement elle reconnut pour être une salle d'opérations chirurgicales. Un homme en blouse blanche, ganté de caoutchouc semblait attendre.

— Voici la fille en question ! dit Hughes.

— Bien, nous allons l'opérer immédiatement !

Terrifiée, Paulette demanda :

— Qu'allez-vous me faire ?

— Deux sûretés valent mieux qu'une ! Ta virginité ici pourrait être en péril ! nous allons t'infibuler !

— M'infibuler ?

— Oui ! si tu préfères une explication, voici celle que j'ai lue dans un dictionnaire de ton pays, le *Larousse* à ce que je crois : c'est l'opération par laquelle on réunit, au moyen d'un anneau, dit fibule, les parties dont la liberté est nécessaire à l'acte de la génération ! Ainsi, au jour de ta vente, je serai sûr de ta réelle virginité !

Puis le praticien et Hughes la couchèrent de force sur la table d'opérations et l'y attachèrent dans la position la plus propice à faciliter le travail du chirurgien ; et sans l'endormir, ni l'insensibiliser, on pratiqua sur elle l'ignominieuse opération.

Quand elle fut détachée, un désespoir atroce l'envahit... Vraiment elle se sentait maintenant bien vaincue, réellement esclave... et dans une lueur, elle regretta ardemment le cachot de Slave Island et la si douce ceinture de chasteté.

Mais Wolfgang Hughes ne la laissa pas longtemps à ses réflexions et elle fut amenée, endolorie profondément, dans une autre salle.

— Demain seulement on t'habillera ! lui dit le marchand d'esclaves.

Il fixa par un cadenas à clef la chaînette nasale à un anneau scellé dans le mur à la hauteur de la taille de la jeune fille, afin qu'elle pût soit se tenir debout, soit s'agenouiller ou se coucher.

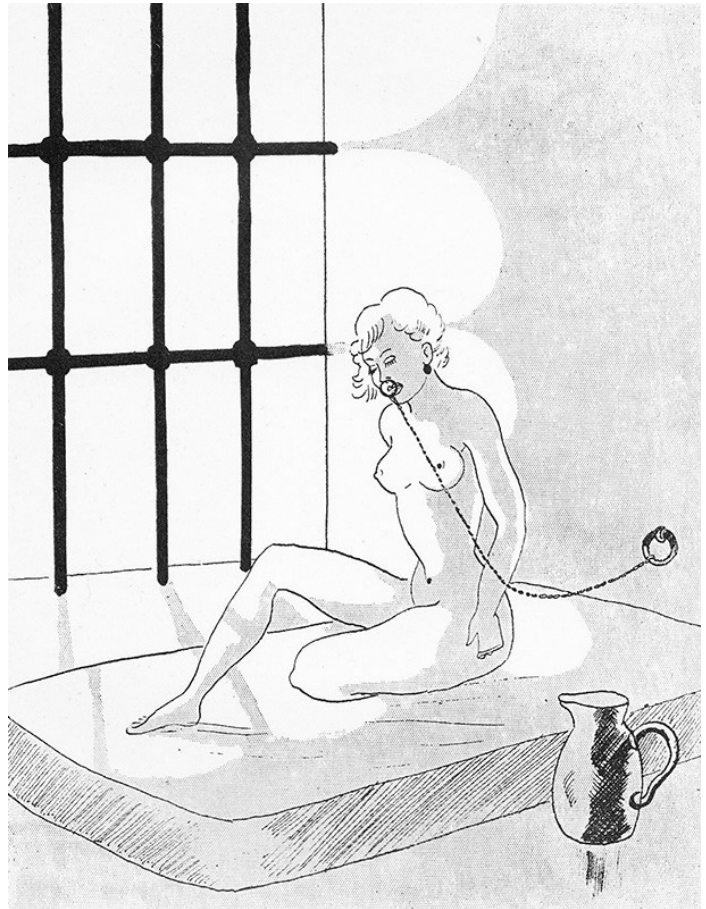
Une pailleuse lui fut apportée, ainsi qu'une tincture.

— On te donnera tes repas ici, tu as donc à portée tout ce qui t'est nécessaire, cette pièce est un passage, je te recommande d'être aimable et gentille avec les personnes qui pourraient venir et s'intéresser à toi ! Sur ce, petite Paulette, à demain !

La malheureuse se laissa choir sur sa pailleuse et laissa son désespoir s'exhaler en longs et violents sanglots.

— Ah ! si Abdul me savait ici, pensait-elle, il saurait me sauver, lui ! Il m'aimait !

Et elle regrettait ce qui jadis lui avait paru humiliant : être la reine du harem princier !



CHAPITRE V

PAULETTE PASSE SA PREMIERE JOURNÉE DE DRESSAGE. — L'HABILLAGE AU CUIR VERNI: CORSET, BOTTES ET GANTS. — GYMNASTIQUE RYTHMIQUE. — L'ENTRAÎNEMENT DOULOUREUX AU GRAND ÉCART LATÉRAL. — AU QUARTIER DES ESCLAVES. — JO, LA LESBIENNE, EST AUSSI FÉTICHISTE DU CUIR VERNI.

Paulette pensait le lendemain que Wolfgang Hughes allait à nouveau s'occuper d'elle. Elle attendait son arrivée presque ainsi qu'une délivrance, car durant la journée qu'elle avait passée à l'attache... et de quelle ridicule et humiliante façon ! elle avait enduré misère sur misère et subi avanie sur avanie.

Elle avait vu passer près d'elle plusieurs esclaves, vêtues de corsets de cuir verni, de bottes semblables à talons démesurément hauts et gantées de chevreau glacé noir. Quoique craignant de se voir imposer pareille tenue, elle n'avait pu se retenir néanmoins d'admirer l'élégance raffinée de tels costumes ; mais son attention avait été vite détournée de ce spectacle.

Des hommes, par un ou par deux, allaient et venaient, et souvent s'arrêtaient près d'elle, et en anglais, langue qu'elle entendait et parlait couramment, ne se gênaient pour émettre des appréciations sur sa nudité et sa beauté corporelle qui, pour être flatteuses, n'en étaient pas moins insultantes pour une vierge.

D'abord, elle supporta courageusement cela, mais un grand diable blond, ayant voulu se rendre compte si ses seins étaient aussi fermes qu'ils le paraissaient, porta la main sur elle et elle ne put se retenir de se défendre. L'autre s'amusa à imprimer des secousses à la chaînette et les douleurs qu'elle en ressentit la firent hurler. Deux coups de cravache bien appliqués à la chute des reins eurent alors raison de sa résistance et nombreux furent ceux qui vinrent la palper et la tripoter de plus ou moins outrageuse manière.

La journée vint prolonger son supplice. Une seule tranquillité était en elle, certes bien humiliante quant à sa cause, son infibulation la défendait contre un viol possible de la part des ignobles brutes qui l'avaient tant importunée le jour durant.

La nuit passa, coupée de réveils soudains, qui la laissaient l'angoisse au cœur et le désespoir dans l'âme. Au jour, quand elle s'éveilla, elle désira le retour de son tourmenteur de la veille qui, du moins, n'avait point permis à ses aides de la lutiner.

Ce fut le grand géant blond qui l'avait le premier tripotée la veille qui vint et détacha la chaîne.

— Je m'appelles Jones, lui dit-il, et le chef m'a chargé de m'occuper de ton éducation. J'espère que tu vas être gentille avec moi, sans cela tu pourrais retourner au cachot avec les fesses sanglantes à coups d'étrivières ! Maintenant, Paulette, viens avec moi !

À ce nom d'esclave, elle obéit et humble, suivit son nouveau tourmenteur.

Il l'amena dans un magnifique cabinet de toilette et la remit entre les mains de deux esclaves déjà dressées, qui la baignèrent, la massèrent, lui firent les ongles des pieds et

des mains, la coiffèrent ensuite et terminèrent leur travail en la fardant comme une prostituée de profession, sans oublier de lui passer au carmin la pointe des seins.

Quand tout fut terminé, on la conduisit dans une autre pièce où on lui déclara qu'on allait l'habiller. Deux nouvelles esclaves se mirent en mesure de la chausser de bottes montantes, lacées sur le côté extérieur de la jambe et qui sans un pli de leur cuir souple et noir, lui gainaient chevilles, mollets, genoux et cuisses, montant fort haut. Marcher avec les talons extraordinaires de ces bottes lui fut d'abord difficile, mais quand elle eut été encouragée par deux bonnes cinglées sur les fesses, elle trouva immédiatement la faculté de marcher, même de sauter et de courir.

Alors on passa au corset.

C'était un instrument fait d'une seule pièce de toile solide, baleinée intérieurement de fer et cachant une ceinture légèrement concave en acier. Il se fermait dans le dos par une ceinture éclair. On lui enserra le corps. Le corset emboîtait les hanches solidement, la monture concave creusait et marquait la taille et il soulevait et maintenait admirablement les seins. Mais quand on lui boucla la fermeture éclair, elle pensa défaillir d'étouffement et de souffrance, car le baleinage de fer lui creusait douloureusement les reins, la ceinture lui rentrait durement le ventre et les côtés de la taille entrant en plein corps entre les hanches et les côtes, l'amincissant ainsi de la plus incroyable façon, tout en l'obligeant à redresser le buste en bombant sa magnifique poitrine.

Alors, cela terminé, on la ganta de chevreau glacé noir, souple et miroitant, aussi brillant que le cuir verni qui recouvrait le corset et dont les fines et souples bottes étaient faites.

— Maintenant, lui dit Jones, nous allons faire un peu de sport !

— Dans cette tenue ?

— Evidemment !

— Mais je ne pourrai jamais !

— Ce sera dans ce cas grand dommage pour tes fesses, car si jamais je m'aperçois que tu y mettes de la mauvaise volonté, je te jure par les cornes du diable, que tu resteras au moins huit jours sans pouvoir t'asseoir !



Il la conduisit à l'extérieur du repaire, sur une petite plage, celle où jadis nous avons vu s'effectuer le premier dressage de la belle Jessie Barlows (voir : *la Cité de l'Horreur*) et là elle dut, sous la direction d'une esclave monitrice, sauter à la corde et exécuter des mouvements de gymnastique rythmique. Cela dura une bonne demi-heure.

Pour la reposer un peu, on lui apprit à se prosterner et à baiser les pieds des maîtres, Jones en tenant lieu. Cette fois, la cravache dut compléter l'action de la chaînette nasale.

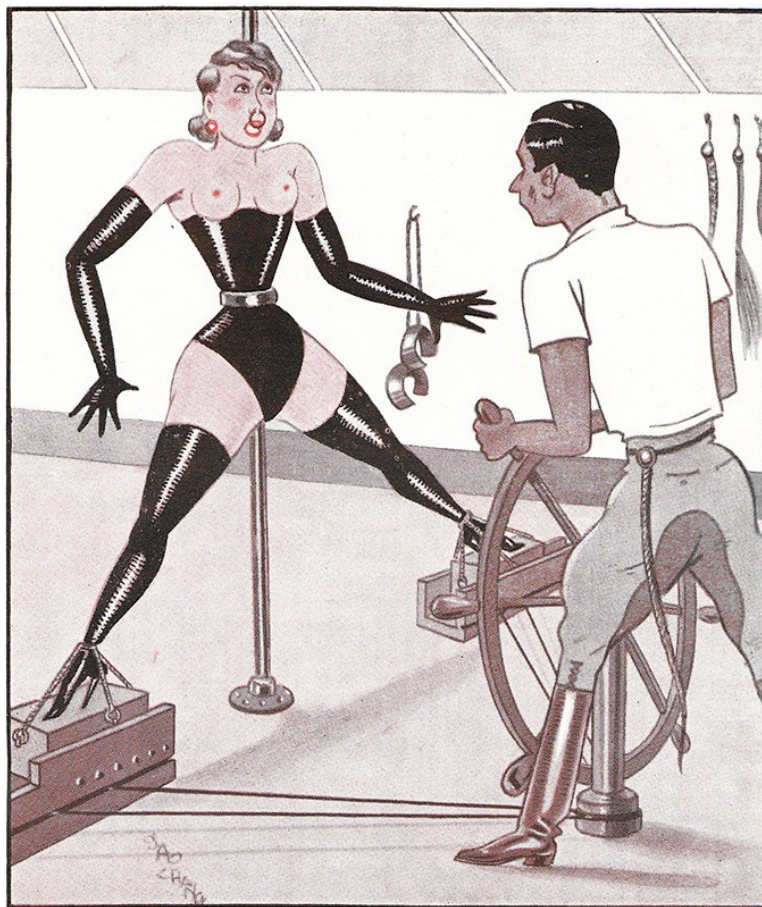
Puis on la ramena à l'intérieur, où elle put librement prendre un excellent et copieux premier repas.

Elle eut droit ensuite à une heure de repos... il était dix heures du matin.

On l'amena alors dans la salle de gymnastique.

— On va te dresser au grand écart latéral, lui dit Jones, je ne te cache pas que c'est douloureux et qu'on n'y arrive point dès les premiers jours ! mais je serai patient. Tu es très souple. Je pense qu'en une dizaine de jours tu y parviendras ! Mais si, contrairement à mes prévisions, tes progrès ne sont pas suffisamment rapides, ce sera au grand dam de la peau de tes fesses !

Paulette dut monter sur deux socles distants de soixante-quinze centimètres, mettant un pied sur chaque, sur une espèce de patin, où ses chevilles furent attachées par des lanières de cuir.



Une barre de fer verticale de deux mètres était scellée dans le sol entre les deux socles et la jeune fille y fut attachée par une ceinture possédant un anneau horizontal dans le dos, cet anneau étant lui-même passé dans la barre verticale, ainsi l'esclave ne pouvait tomber ni en avant, ni en arrière.

— Maintenant, dit alors Jones quand tout fut ainsi, le travail va commencer !

Paulette tremblait de tous ses membres, craignant de subir elle ne savait quelle horrible dislocation.

Jones fit tourner une roue placée sur le côté extérieur d'un socle et lentement les patins auxquels les pieds de la patiente étaient fixés commencèrent à s'écarter.

Tout d'abord la tension ainsi imposée aux muscles des cuisses demeurait supportable, mais peu à peu l'écartement des chevilles devint pénible, quoique les patins, pivotant sur eux-mêmes, ne tordissent point les chevilles. Une sueur froide couvrit le corps de la jolie vierge. Les dents serrées, elle retenait ses plaintes et son front se couvrait du rouge de la honte d'être ainsi exposée.

Alors Jones enclencha une cheville d'acier fixée à la roue qu'il maniait dans une ouverture fixée sur un disque de métal touchant le socle, puis il tourna un bouton et le tic-tac d'un mouvement d'horlogerie se fit entendre. Il se releva et expliqua à la patiente :

— A la main, on risque d'aller trop vite et de blesser dangereusement l'esclave ! Vois comme je suis bon, c'est un mécanisme automatique qui me remplace maintenant et tes pieds vont s'écarter à l'allure de deux centimètres à la minute. Rien ne peut les retenir. Oui ! je vois ! tu grimaces ! tu commences à souffrir ! Ne crie pas surtout ! J'ai horreur des larmes et des cris ! Si tu criais ou si tu pleurais trop fort, je te passerais l'intérieur des cuisses aux orties fraîches, ainsi que les seins. Pour te soulager, serre ta taille avec tes mains de chaque côté... ça fait mal, hein ?... Bah ! on s'y habitue !... regarde, je tends un fil d'un socle à l'autre. C'est cette horizontalité qu'il faudra atteindre en une dizaine de jours !... Mon Dieu, quel dommage que tu sois infibulée ! tu es déjà bien jolie, mais si tu savais le pathétique de ton visage quand tu souffres !... C'est dur de te voir aussi belle et de ne pouvoir te violer à ma guise ! Enfin ! le chef ne veut pas ! c'est son affaire, mais c'est bien ennuyeux pour moi, je t'assure.

— J'ai mal ! murmura l'esclave.

— Oui ! toutes disent cela quand on les met sur l'appareil ! Est-ce de ma faute si tu ne fais pas le grand écart du premier coup ? Je n'y peux rien, ma chère, et je fais de mon mieux pour t'aider.

— Mais cela va me désarticuler les hanches !

Par acquit de conscience, Jones la palpa soigneusement, en homme habitué à faire subir souvent cette opération. Il la regarda d'un air satisfait.

— Pour aujourd'hui, il faut encore gagner cinq centimètres d'un pied à l'autre ! Et puis j'arrêterai le mécanisme. Ensuite je te laisserai deux heures ainsi, et après repos une heure avant la séance de danse rythmique !

— Mais je ne pourrai jamais rester si longtemps ! C'est... oh !... c'est affreusement douloureux !

— Pas de jérémiades ou les orties ! compris, la poulette ?

— Monsieur Jones, par pitié !

— Ta g...⁶ ! ou gare ! j'ai un résultat à atteindre, je l'atteindrai ! Le chef le veut, ça doit te suffire ! Je devrais te cravacher un peu pour ton impertinence ! mais il fait si chaud aujourd'hui que cela me fatiguerait ! Ah ! tu peux dire que tu en as de la chance ! Tiens, les cinq centimètres sont gagnés !

— Arrêtez la machine, alors ! Vite ! je n'en puis plus !

⁶ Gueule. NDNQ.

— Tu pourrais encore attendre deux ou trois minutes ! Enfin ! Tiens, j'arrête ! tu vois, devant toi il y a une horloge, amuse-toi à compter les minutes, il y en a cent vingt à m'attendre ! Je vais faire un tour, parce que deux heures de conversation avec toi n'ont rien qui puisse me tenter !

Puis très digne, Jones quitta la salle de gymnastique.

Et lentement, les angoissantes et douloureuses minutes égrenaient leur interminable défilé. Paulette maintenant gémissait et se plaignait librement, car son tortionnaire parti, elle ne risquait aucune de ces punitions supplémentaires dont Jones l'avait si brutalement menacée.

Maintenue à la taille comme elle était, les pieds emprisonnés en entier dans les patins, elle n'avait point la ressource de pivoter sur elle-même pour adoucir l'écartement exagéré de ses cuisses en tentant de ployer un genou. Il fallait qu'elle restât écartelée littéralement et ses mains libres ne lui étaient d'aucun secours, faute d'un point d'appui quelconque à sa portée. Parfois, d'horribles crampes la faisaient presque hurler et dans la tension extrême de ses jambes, elle les ressentait avec d'autant plus d'acuité qu'elle ne pouvait changer de position, fût-ce de quelques centimètres.

Et le fil tendu d'un socle à l'autre était encore à plus de cinquante centimètres de la base de ses cuisses. L'idée d'arriver au grand écart latéral absolu l'épouvantait, elle mourrait de douleur bien avant d'y être parvenue. Il n'y avait pas une heure encore qu'elle était ainsi, douloureuse et gémissante, qu'elle fut prise de bourdonnements d'oreilles, dus à la mauvaise circulation du sang et d'intolérables douleurs aux hanches et aux reins.

Mais elle demeurait impitoyablement seule.

Ce fut presque évanouie que Jones la retrouva quand il revint deux heures après, en compagnie de deux autres esclaves déjà dressées. On la détacha et on l'étendit sur le sol. Alors ses compagnes d'infortune la massèrent et la circulation du sang redevenant normale, elle put se relever et suivre Jones qui la tirait toujours par sa laisse nasale.

Ainsi qu'on le lui avait promis, elle eut une heure de repos, puis toujours sanglée dans son corset



serré, toujours bottée et gantée, elle fut ramenée sur la petite plage et là dut à nouveau danser et exécuter sa gymnique sous la direction d'une esclave maîtresse de ballet, accompagnée par trois musiciennes, également asservies, qui jouaient l'une du banjo, les deux autres de l'accordéon.

Une autre fille, à quatre pattes, offrit le creux de ses reins à Jones qui s'y assit, pour suivre commodément les phases diverses de la leçon.

La maîtresse de ballet était sévère, rectifiant les attitudes, faisant reprendre les mouvements mal exécutés, ponctuant ses réprimandes de cinglées sur les jambes, car elle savait que si elle ne se montrait point dure et si elle n'arrivait point à un résultat satisfaisant, elle en serait très cruellement punie elle-même, sans éviter à la maladroite ou à la rebelle qu'elle aurait à éduquer des punitions terribles.

Quand la leçon fut terminée, Paulette était véritablement exténuée.

Pendant ces exercices, sa chaîne nasale lui était encerclée autour du cou. Jones la défit et emmena la pauvre fille aux douches. A nouveau deux esclaves lui ôtèrent ses vêtements et s'occupèrent d'elle, la baignant, la massant, la parfumant, puis elle dut reprendre gants, bottines et corset. Cela fait, une coiffeuse parut qui lui ondula soigneusement ses beaux et souples cheveux blonds et lui fit le visage, la maquillant avec art, sans oublier elle non plus de lui rougir la pointe des seins.

Jones reparut alors et l'entraîna chez Wolfgang Hughes.

Celui-ci l'interrogea sur sa journée, et ce fut agenouillée humblement devant lui qu'elle lui répondit doucement et écouta religieusement ses recommandations et ses conseils.

Puis, l'audience terminée, elle lui baisa les pieds et se retira à reculons, toujours à quatre pattes.

Au moment où elle allait quitter la salle, le marchand d'esclaves l'arrêta d'un geste :

— Jones m'a dit que somme toute tu avais eu assez de bonne volonté. Aussi, comme je tiens autant à récompenser qu'à punir, selon les cas, ce soir, pour dîner, on va retirer ta chaîne. Tu garderas cependant l'anneau dans le nez ! Il n'est du reste pas plus ridicule d'en porter un là qu'aux oreilles. D'autre part, pour la nuit, tu ne seras pas enfermée seule. Tu auras au moins une compagne.

— Je vous remercie, maître, de votre bonté !

— Va !

Et s'étant prosternée encore une fois, le front contre le sol, elle put se retirer.

A peine avait-elle quitté la pièce, que Jones détachait la chaînette d'acier, puis il dit à l'esclave :

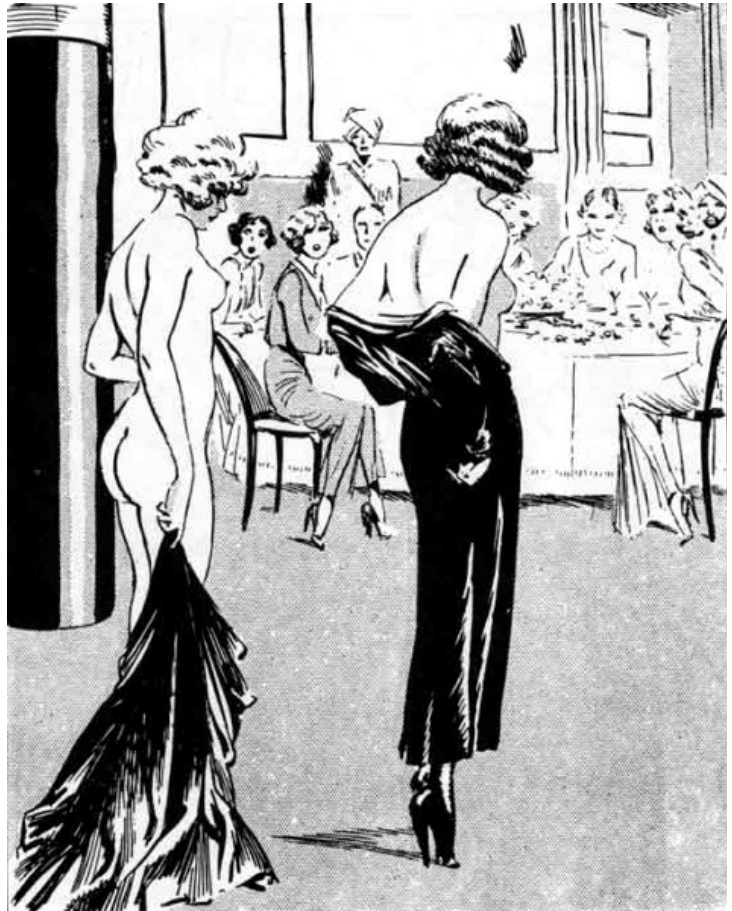
— Pour me remercier d'avoir parlé en ta faveur, je pense que tu me dois bien un baiser !

Craignant le pire, elle se laissa prendre les lèvres et rendit baiser pour baiser.

Ah ! si seulement, au lieu de souffrir par ces gens, elle avait souffert par Abdul Chukri Ganem, comme elle eût ce soir, dans son trouble, donné ce baiser avec fougue et sincérité !

Elle prit son repas du soir dans le réfectoire des esclaves.

Elles étaient là une quarantaine, ou dressées, ou en cours de dressage, silencieuses, surveillées par des hommes, armés de cravaches ; puis le repas terminé, cinq filles furent désignées pour desservir et nettoyer la salle et les autres en file, furent ramenées au quartier spécial où elles devaient rentrer chaque soir. Jones reparut alors et désigna à Paulette une petite chambre qu'elle partagerait avec une grande fille brune au type accentué d'Espagnole, au corps d'ambre doré, vêtue identiquement à Paulette, mais en cuir rouge, qui seyait admirablement à son charme sombre ; cela fait il se retira ainsi que les gardiens et les esclaves demeurèrent seules.



Les chambrettes n'avaient point de portes et donnaient sur une grande salle où se trouvaient nombre de coussins, tapis, sièges confortables, plantes vertes, un lieu véritablement agréable, afin que le repos des filles pût être un réel délasserement. Au centre, une piscine avec un jet d'eau central. La compagne de Paulette se nommait Inès... du moins tel était le nouveau nom qu'on lui avait imposé ; il y avait trois mois qu'elle avait été capturée sur la côte occidentale du Mexique. Elle conta sa malheureuse aventure à sa sœur de misère qui à son tour lui rendit confiance pour confiance. Puis, elles allèrent rejoindre d'autres esclaves et jusqu'à dix heures du soir, heure où les lumières s'éteignaient, les malheureuses filles se donnèrent l'illusion de la liberté.

Paulette fut entreprise par une audacieuse fille, grande et mince, brune, aux seins menus, aux hanches étroites, aux gestes frôleurs et troublants, qui enfin ne cacha point qu'elle était lesbienne depuis fort longtemps, elle ajouta qu'on l'appelait Jo dans l'intimité, et que si Paulette voulait, elles pourraient faire plus ample connaissance, car Jo, depuis qu'on avait vendu dernièrement sa petite femme, se trouvait bien seule.

Paulette eut un mouvement de révolte, mais l'autre lui dit :

— Ah ! ma chérie, vous avez plus de vingt ans ! vous avez habité Paris ! Comment avez-vous pu attendre si longtemps d'essayer la douceur d'amours féminines, avec des âmes sœurs qui ainsi que moi ont le culte de la Femme et de sa beauté si troublante quand elle est comme nous si superbement parée des excitantes luisances du cuir verni ?

Ah ! si vous saviez quel bonheur il y a lorsqu'on est engainée soi-même à étouffer dans ce cuir verni triomphant de soumettre à son propre caprice fétichiste ou lesbien une belle mondaine orgueilleuse, que l'on peut à son gré transformer en chienne lécheuse de cuir verni qui miroite aux lumières, ou encore d'en faire des esclaves adoratrices qui, de leurs mains douces, finement gantées de chevreau noir, souple et glacé, caressant vos formes miroitantes et pour elles adorables... faites-moi confiance, douce petite chérie, je vous ferai connaître, j'en suis certaine, l'ivresse des frôlements sur le cuir verni ! Vous verrez aussi comme il est doux, tour à tour esclave ou maîtresse, de sentir glisser sur ses hautes bottines de cuir verni les mains gantées de chevreau glacé et combien il est affolant soi-même de caresser ainsi la belle et jolie femme qui s'abandonne à vous entièrement étreinte d'un maillot de ce même cuir verni, miroitant et glacé !

Et puis encore... il y a l'adorable plaisir de meurtrir de ses hauts talons vernis les chairs pâles, immaculées de belles et orgueilleuses mondaines, dont la bouche se tend vers vos bottes sur lesquelles on peut cueillir, ainsi que des fleurs, les tendres et troublants baisers au cuir verni ! et la joie douce, profonde, prenante de corseter soi-même de cuir... de ce cuir... dont le nom seul me fait pâmer d'aise, de corseter, dis-je, de cuir verni une belle femme autoritaire, majestueuse, orgueilleuse, aux lèvres rouges et sensuelles, aux chairs nacrées et satinées, une femme qui se refuse, de la prendre de force pour lui imposer sa volonté, avant d'en faire une monture que l'on chevauchera sur les épaules pour lui faire sentir sur les seins l'impérieuse douceur des hautes tiges vernies qui gaignent vos jambes... imposer aussi le boutonnage et le déboutonnage des bottes aux boutons de jais par la bouche d'une amante esclave domptée et asservie est une étrange volupté !

Et pendant longtemps, Jo parla ainsi, risquant par moment une caresse que Paulette, troublée au plus intime de son être, avait peine à repousser.

Mais l'heure passait et Inès vint chercher Paulette.

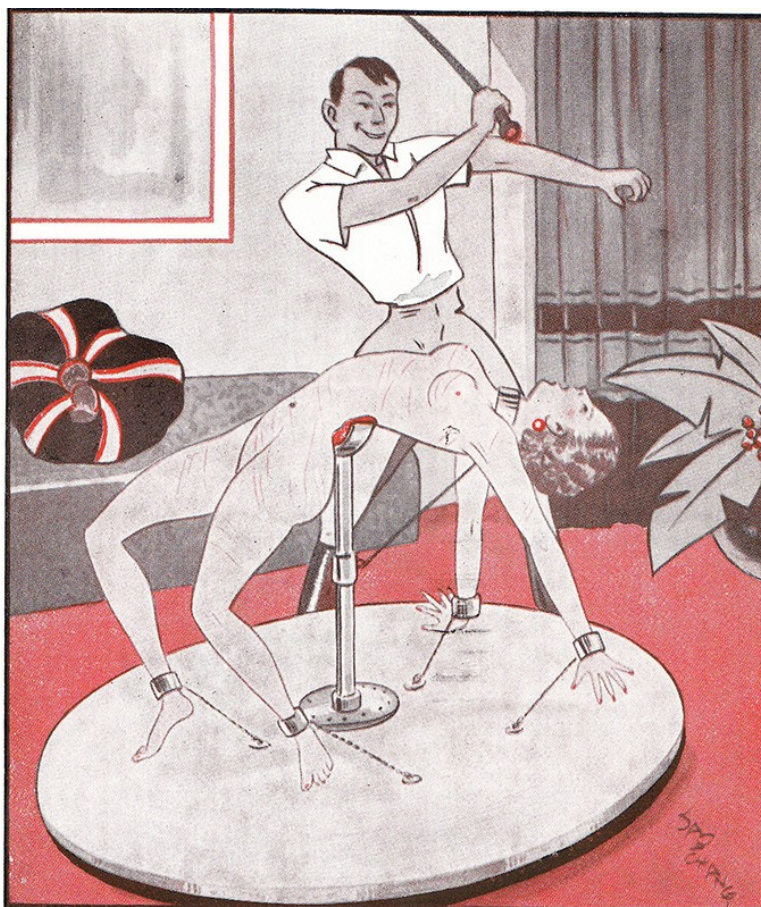
— Demain, lui dit Jo, nous reparlerons de tout ceci, n'est-ce pas, petite chérie ?

— Oui ! oui ! murmura la nouvelle esclave décontenancée et étrangement émue.

CHAPITRE VI

CRUELLES MÉTHODES DE DRESSAGE, — UNE VENTE EST ANNONCÉE. — TERREUR DES SUPPLICES CHINOIS. — LA VENTE. — LES PRISONNIÈRES CONDUITES À SLAVE ISLAND. — UNE CHASSE ORIGINALE À COUPS DE FLÈCHES. — LES ESCLAVES-GIBIER. — LE RÈGLEMENT DE LA MAISON PRINCIÈRE. — MEHMED, DIT SIX-TIN, CHEF DES EUNUQUES.

Les jours passèrent et l'entraînement de Paulette fut activement mené. Au bout d'un mois, elle dansait à ravir, nue ou vêtue de voiles, faisait le grand écart normal ou latéral à la perfection et au fouet, avait été contrainte d'apprendre tout ce qu'une prostituée doit connaître pour satisfaire le plus exigeant et le plus dépravé des clients. Mais sa virginité physique avait été respectée. Là, la pure jeune fille s'était révoltée, on l'avait matée à coup d'aphrodisiaques qui l'affolaient et à l'aide de flagellations pénibles à la cravache et aux orties fraîches. Finalement vaincue, elle avait dû céder et quand Jones l'eut déclarée à point, Wolfgang Hughes la fit venir un soir et la garda dans sa chambre toute la nuit, usant et abusant de ses nouvelles connaissances d'une toute particulière technique, que par pudeur, nous passerons sous silence. Mais par contre, à ces ignominies imposées, elle trouvait un apaisant dérivatif dans les bras de Jo ou également de la belle Inès.



Pendant un second mois, Paulette connut une vie plus calme, malgré l'obligation, commune du reste à toutes, d'un entraînement constant. Puis un jour, Wolfgang Hughes fit annoncer qu'une vente aurait lieu sous peu. Ce jour-là, la consternation régna au quartier des esclaves.

En effet, une vente pour elles signifiait la séparation définitive d'amies sincères qu'un identique malheur avait réunies, sans compter l'angoisse d'un avenir incertain. Certes, il devait bien y avoir des maîtres humains, mais aucune d'elles n'ignorait que Wolfgang

Hughes vendait souvent des esclaves pour des lupanars chinois, où le sort des prostituées blanches est épouvantable, car les plus renseignées avaient appris qu'une femme solide ne faisait guère plus de six ou huit mois, à cause des abominables souffrances que les jaunes imposaient à celles qui tombaient en leur pouvoir. On citait des faits épouvantables que certaines privilégiées avaient pu apprendre des surveillants en veine de causer.

Une grande fille, dont certains se souvenaient, avait été désossée vivante, membre par membre et elle avait mis trois semaines à mourir dans d'atroces souffrances, qui du reste, au bout de quinze jours, l'avaient rendue folle. Une autre, attachée solidement sur un banc, sauf une jambe, avait eu cette jambe liée par une cheville au rayon d'une roue, avait eu cette jambe tordue à mesure que la roue tournait. Cheville, genou, hanche avaient été déboîtés, alors la roue tournant en sens inverse, avait tordu le membre comme on fait pour corder le chanvre jusqu'à ce que les muscles et les nerfs déchirés, le membre fût arraché. Elle était morte en six heures en d'indicibles tortures. Et bien d'autres histoires cruelles se transmettaient dans le quartier des esclaves. Si du reste les dresseurs de filles donnaient ces renseignements, c'est qu'ils avaient judicieusement songé à ceci. Les acheteurs chinois étant la minorité de la clientèle et en général celle qui discutait les prix et achetait le moins cher possible, il importait, en terrifiant les malheureuses esclaves, de les inciter à se montrer prévenantes envers les clients de race blanche pour tenter de se faire acquérir par ceux-ci. Somme toute, par peur des jaunes, elles se faisaient valoir auprès des meilleurs payeurs et c'était tout à l'avantage de Wolfgang Hughes et de sa bande.

Un matin Jones réunit toutes les prisonnières et leur annonça que deux ventes auraient lieu. Une, le jour même, où il n'y aurait que des blancs et un prince hindou, la seconde quelques jours plus tard qui comprendrait des acheteurs jaunes. Chaque fille se proposa donc de se montrer le jour même de la plus avantageuse manière, afin d'être achetée et d'éviter de courir les risques de tomber aux mains de tortionnaires jaunes.

Puis au moment de congédier les malheureuses, Jones appela :

— Paulette, viens ici !

— Maître ?

— Quand on t'a amenée ici, tu as parlé au chef d'un prince hindou...

— Oui, Abdul Chukri Ganem !

— C'est cela ! on l'a donc invité à venir, il est arrivé ce matin...

— Il m'a demandée ? dit-elle avec angoisse.

— Non ! il est vrai que sur la liste il n'y a que ton nom d'esclave... on lui a, en causant, expliqué que cette Paulette s'était nommée Germaine de Lenthénac.

— Alors, maître ? oh ! dites ! dites ! je vous en supplie !

— Il a simplement dit : En effet... il me semble avoir connu il y a quelques mois une Parisienne de ce nom-là !... et c'est tout !

— Vous êtes sûr, maître, qu'il n'a pas demandé autre chose ?

— Je n’aurais aucune raison de te le cacher, car vois-tu, malgré tout, je n’ai jamais pu m’empêcher d’avoir un peu de sympathie pour toi ! Allons, va retrouver tes compagnes et tâche de te montrer la plus belle tantôt !

Et il laissa la malheureuse désespérée sur ces désespérantes paroles.

D’habitude, les présentations d’esclaves se faisaient dans une salle spéciale, avec estrade. Cette fois, il devait en être autrement. Les filles seraient amenées une à une au bar, où les acheteurs les examineraient et se décideraient.

Vint l’heure de la vente.

Les esclaves ayant été groupées furent introduites successivement dans le bar et celles qui demeuraient dans l’attente ignoraient ce qui avait été décidé pour celles qui étaient déjà passées. Paulette avait le numéro 20.

— Pourvu, mon Dieu, pensait-elle, qu’Abdul n’ait point arrêté son choix !

La dix-huitième fut appelée, c’était Jo la lesbienne.

Puis la dix-neuvième, une grosse blonde, hollandaise de Bornéo.

Enfin Jones reparut et appela Paulette. La jeune fille pensa défaillir à l’idée de se trouver en présence du prince, mais sa honte fut grande quand Jones lui mit la chaîne nasale avant de l’introduire.

Une dizaine d’acheteurs étaient réunis.



Du premier coup d’œil, Paulette aperçut le prince Abdul et autour de lui ses quatre amis qu’elle avait connus avant de quitter Slave Island.

Elle eût voulu s’élancer aux pieds du bel hindou, mais une émotion violente la cloua au sol et Jones dut tirer sur la chaîne pour la faire avancer.

Un éclat de rire général l'accueillit.

— Altesse, dit Hughes, présent naturellement, je dois à la correction de vous présenter cette fille, Parisienne d'origine, que nous nommons Paulette et qui jadis s'est recommandé de vous !

Abdul Chukri Ganem jeta sur l'esclave un regard distrait.

— Grand écart latéral ! commanda Jones à Paulette qui obéit à la satisfaction de tous, car elle était de celles qui le réussissaient le mieux.

— Debout !

Elle obéit.

— Que décide Votre Altesse ? demanda Hughes.

— J'hésite... pas mal en vérité... mais vous en avez d'aussi jolies ! Vierge ?

— Oui, Altesse ! même infibulée !

— Bonne précaution avec ces chiennes impudiques ! Elle ne connaît donc rien à l'amour !

— Réponds toi-même, Paulette ! dis à Son Altesse ce que tu sais faire !

La pauvre esclave ne s'attendait pas à une telle humiliation. Elle, vierge, pure de cœur autant que de corps, n'avait jamais cédé qu'à l'horreur des coups. Le prince semblait attiré par les donneuses de sensation. Renier sa science amoureuse, son grand savoir en caresses, c'était peut-être se faire rejeter.

La voix tremblante de sanglots contenus, elle dit tout ce qu'on lui avait appris. Quand elle eut terminé, le prince reprit avec nonchalance :

— Une vicieuse et une dévergondée !... J'hésite de plus en plus !

— Altesse, supplia Paulette, achetez-moi, vous n'aurez jamais d'esclave plus soumise, plus dévouée, plus aimante !

— Et bavarde avec ça ! non, franchement, je n'achète pas !

La phrase tomba comme un coup de poignard dans le cœur de la ci-devant Germaine de Lenthénac. On la vit chanceler et pâlir malgré ses fards.

Une voix monta :

— J'achète ! elle me plaît !

C'était Ronald Erikson qui avait parlé. Une lueur de joie illumina les yeux de Paulette. Erikson était un ami du prince, elle aurait certainement l'occasion de revoir celui-ci et d'attirer sa favorable attention sur elle. En réalité, la chose était convenue depuis longtemps entre le prince, Erikson et Hughes.

Au lieu d'être ramenée au quartier des esclaves, Paulette fut enfermée dans une pièce où elle retrouva Jo, son initiatrice aux mœurs chères à Sapho, Inès et une troisième fille : Jeannine, toutes dressées déjà comme elle-même et toutes infibulées, mais seules Jeannine et Paulette portaient l'anneau nasal. Elles l'accueillirent avec des cris de joie en disant : « Puisque l'on nous enferme ensemble, c'est que nous sommes achetées par le même maître, c'est l'usage ! »

Paulette fut fort heureuse de n'être pas séparée de Jo, à laquelle elle devait tant de douces consolations nocturnes, ni de la belle Inès qui avait toujours été très gentille avec

elle. Quant à Jeannine, elle la connaissait peu, n'ayant jamais eu l'occasion de la fréquenter énormément.

Une heure plus tard, Jones parut avec deux hindous, apparemment des serviteurs du prince. On mit au cou des esclaves des colliers de fer fermant à clef. Inès et Jo furent attachées ensemble par une chaîne allant d'un collier à l'autre. Paulette fut placée derrière Jo et sa chaîne nasale fixée au collier de cette dernière, puis la chaîne nasale de Jeannine fixée au collier de Paulette. En plus des menottes leur prirent les poignets ramenés derrière le dos, tandis qu'une longue chaîne, leur laissant toute liberté de mouvement leur unissait les chevilles droites.

Une corde fut attachée au collier d'Inès, la première du groupe et l'un des hindous prenant cette corde, intima aux esclaves d'avoir à le suivre.

C'est ainsi qu'elles quittèrent le repaire de Wolfgang Hughes, le marchand d'esclaves, pour gagner le yacht du prince Abdul Chukri Ganem, où elles furent enfermées dans une cale spéciale, secrète, où on ne leur retira que leurs menottes.

Quelques heures plus tard, le navire repartait vers Slave Island pour y conduire les nouvelles asservies, où elles arrivèrent peu après sans incidents de traversée dignes d'être notés.

.....

Sous la surveillance de gardes-chiourmes hindous, toutes les nouvelles sujettes de S.A.R. le prince Abdul Chukri Ganem à Slave Island avaient été réunies au centre de la Rotonde que nous connaissons déjà, la plateforme centrale demeurant libre.

Toutes les esclaves avaient revêtu un étrange et très spécial costume qu'il est indispensable de décrire pour la juste compréhension des scènes qui vont suivre.

Chaque esclave avait dû revêtir un étrange maillot de cuir verni, soigneusement rembourré et matelassé, se lançant sur le côté et sur une épaule. Le maillot enveloppait entièrement les femmes depuis le mollet jusqu'au cou. Derrière la tête une sorte de capuchon semblable au reste du matelassage, se rabattait et protégeait la nuque, le haut de la tête et les oreilles. Seule la face paraissait. Egalement le maillot rembourré protégeait les bras et les avant-bras jusqu'aux poignets. Des moufles protégeaient les mains. Les esclaves étaient chaussées de leurs bottines très montantes, aux talons très hauts. Par contre, les fesses n'étaient point protégées et s'offraient entièrement nues aux regards. Et les filles étaient exactement au nombre de cinquante.

Quand on les avait ainsi vêtues, aucune indication ne leur avait été donnée et il était huit heures du matin lorsque dans l'enceinte parurent le prince et ses quatre amis, dont nous rappellerons les noms : Jean d'Antemur, Ernst Freudorf, Ronald Erikson et Jim Hopkins.

Sur un ordre, toutes les esclaves se prosternèrent le front dans la poussière.

Les cinq arrivants gagnèrent la plateforme et d'une voix forte Ernst Freudorf parla :

— Chiennes, debout !... Voici les ordres que dans sa bonté votre maître daigne vous donner par ma bouche. Vous allez quitter la Rotonde dans un moment et vous égailler dans l'île... à votre volonté, soit par groupes, soit isolément. Dans la journée, Son Altesse

et nous-mêmes quitterons nos palais, accompagnés chacun de deux écuyers. Nous serons armés d'arcs et de flèches. Dès que l'une de vous sera aperçue, nous la traiterons comme un vulgaire gibier et nous la tirerons à l'arc en visant la croupe nue. Nos flèches, grâce à un dispositif spécial, ne pourront point s'enfoncer profondément dans vos chairs, afin de n'occasionner aucune blessure grave, mais leurs pointes en forme de harpon feront que toute fille touchée sera marquée d'indiscutable façon, car la flèche ne retombera pas et restera dans la plaie. Chaque fille touchée devra se coucher à terre à plat ventre et y demeurer jusqu'à ce que les écuyers la viennent délivrer. Et elle appartiendra pour une année au maître qui l'aura atteinte. Toute tentative de tricherie sera punie de cinquante coups de cravache ! trente sur les fesses nues, vingt sur les seins !... J'ai dit !

Immédiatement, sur un ordre des gardiens, les esclaves se prosternèrent à nouveau et les maîtres se retirèrent sans daigner leur prêter la moindre attention.

Un quart d'heure après leur départ, les filles furent chassées de la rotonde à grands coups de fouet et la double herse qui en fermait l'entrée se rabattit quand la dernière eut franchi la porte.

Quant aux maîtres, deux rapides voitures les ramenèrent au palais d'Abdul Chukri Ganem, où ils devaient passer la matinée et déjeuner tranquillement avant de partir pour la chasse.

Il avait été convenu entre eux que dès que l'un des chasseurs aurait dix pièces de gibier à son tableau, il se retirerait de la partie, afin que chaque maître fût le soir en possession de dix esclaves.

En quittant la rotonde, Paulette avait pris Inès et Jo par le bras.

— Je vous ai déjà raconté, leur dit-elle, dans quelles circonstances j'ai connu jadis l'île où nous sommes. Souvent, en surveillant les travaux, j'ai fait ici de délicieuses promenades et je connais mieux les lieux que le prince lui-même ! Nous allons nous cacher ensemble et tâcher de nous faire prendre par un maître de notre choix !

Toutes trois disparurent dans les broussailles ; sur la recommandation de Paulette, elles coupèrent au passage des bananes, ne sachant à quelle heure aurait lieu la chasse et dans quelles conditions elles déjeuneraient ; puis les provisions faites, elles se remirent à fuir et gagnèrent rapidement un fourré au-delà duquel étaient quelques rochers étrangement amoncelés.

— Voyez au ras du sol cette ouverture, dit Paulette, nous allons nous glisser là-dedans. Il y a un étroit passage, puis on débouche dans une cave naturelle que des fissures éclairent. Par ces fissures, nous verrons les maîtres, car au-delà, la chambre donne sur un terrain découvert que traverse la route de la Centrale Electrique ; d'autre part, une large fissure de roc fait couloir naturel et débouche à cent mètres d'ici, près d'un torrent, à vingt mètres de l'endroit où le lac se déverse dedans !

Rapidement, les trois vierges se glissèrent dans l'abri et Paulette leur fit les honneurs de ce refuge ignoré de leurs maîtres.

— Oui, dit Inès, tout cela est très beau, mais si nous voulions ne plus reparaître, il n’y aurait qu’à rester là !...

— Et manger ? dit Jo.

— Les bananes, des fruits... du menu gibier pris au collet !

— Et boire ?

— L’eau du torrent !

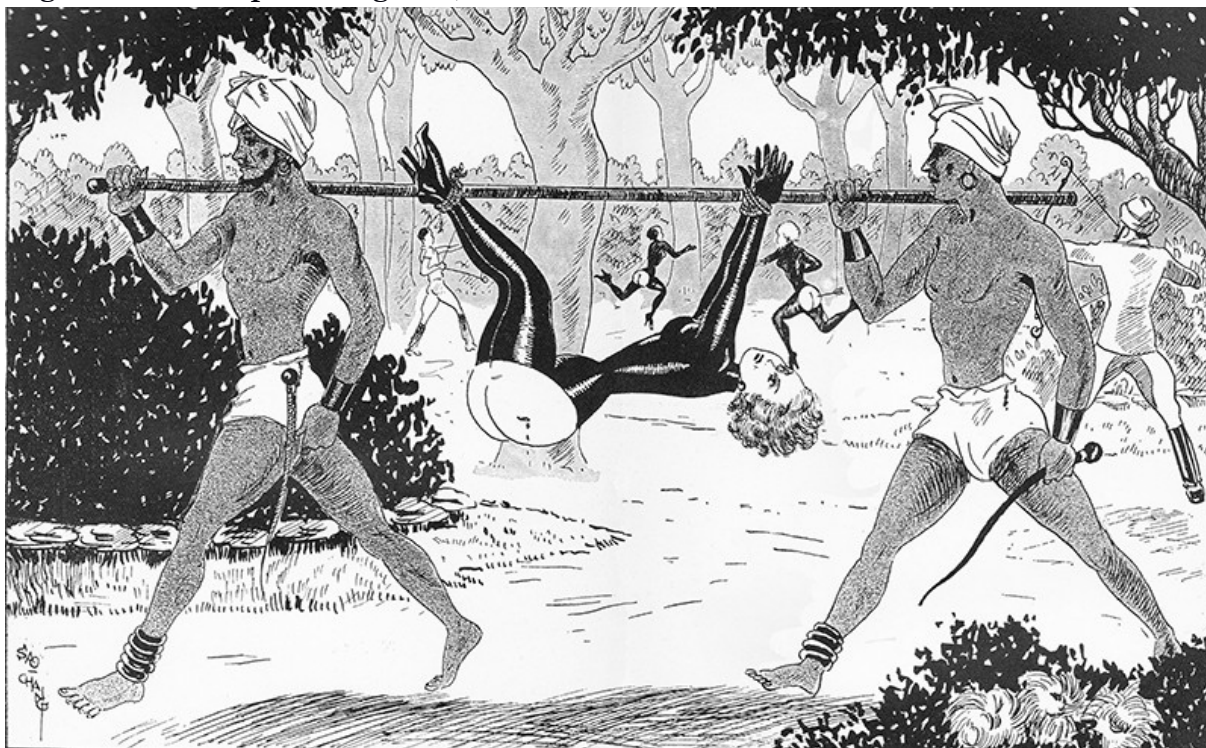
— Tant qu’il y aurait des bananes, ce serait parfait, interrompit Paulette, mais en dehors de la saison des fruits ! Non ! nous nous exposerions à un rude châtiment ! Evitons les punitions ! Pour moi, dès que j’apercevrai le prince, je sortirai et je me ferai prendre !

Une courte discussion suivit et toutes trois décidèrent de se faire prendre par Abdul Chukri Ganem, s’il passait à proximité ou par Monsieur d’Antemur qui, de tous les autres, paraissait le plus doux et le plus bienveillant.

Des heures passèrent.

Soudain, un bruit de course éperdue les fit se précipiter à une fissure pour voir.

Deux jeunes filles se sauvaient à toutes jambes devant Ernst Freudorf. Ce dernier banda son arc et décocha vivement une flèche. Il y eut un cri de douleur, suivi d’un cri de joie. Une esclave atteinte en pleine fesse se couchait sur le sol et son maître suivi de ses écuyers hindous s’élançait vers elles. La flèche fut retirée, la plaie pansée, puis la fille eut les chevilles et les poignets liés ensemble. Un des écuyers passa sa lance entre les chevilles et les bras et les deux hindous ayant mis la lance à l’épaule emportèrent la vierge comme une pièce de gibier, vers le rendez-vous de chasse.



Soudain, venant du côté opposé, parut le prince.

Paulette bondit vers la sortie, se glissa rapidement au dehors et se laissa apercevoir. Abdul s'élança sur ses traces. La jeune fille fuyait en prenant soin de décrire un cercle pour ramener son poursuivant vers l'abri où attendaient Jo et Inès. L'hindou se hâtait, car visiblement il gagnait du terrain sur la fuyarde et comme Paulette traversait la route, elle entendit un léger sifflement. Avant de réaliser ce qui lui arrivait, elle ressentit un coup à la fesse gauche, qui se prolongea en sensation de coupure.

Elle porta la main à la partie endolorie. Elle était fléchée en bonne place.

Elle se laissa tomber à terre et en quelques instants, le prince fut sur elle et il retira lui-même la flèche, car il était seul, ses écuyers rapportant une pièce déjà atteinte au rendez-vous de chasse. Puis il releva la tête de la jeune fille.

— Germaine ! dit-il, oh ! que je suis heureux !

Son nom, son vrai nom, fit frissonner la jeune fille à son seul prononcé.

— Maître, répondit-elle, mon bonheur est grand de vous savoir heureux !

— Tu te souviens donc de moi ?

— Oh ! maître, en doutez-vous ? dans mon dur apprentissage, j'ai souvent pleuré en murmurant votre nom !

Il l'avait enlacée et la soulevait. Il sourit à la jeune fille qui lui rendit sourire pour sourire et comme il se penchait davantage, leurs lèvres se joignirent :

— Je suis si heureuse ! si heureuse d'être à vous !

— Pour un an, Germaine !

— Oublions cela ! pourquoi m'appellez-vous Germaine ? Ne savez-vous pas qu'on a changé mon nom ?

— Si ! et tu te nommes Paulette ! En public, je te nommerai ainsi... mais quand nous serons seuls, tu seras Germaine, parce que c'est Germaine que j'aimais !

— Que vos paroles me sont douces, mon maître ! Oh ! vous ne me retrouverez plus révoltée comme autrefois ! J'accepterai volontiers de vous tout ce que vous désirerez !

— Même la fameuse...

— La fameuse ceinture de chasteté ? Vous me la mettez vous-même, mon doux seigneur, et ce sera pour moi une récompense que de la tenir de vos mains !

Un appel se fit entendre. Le prince se releva et répondit. Débouchant des fourrés, ses écuyers parurent.

— Conduisez cette esclave avec les autres qui m'appartiennent ! commanda-t-il. Non ! ne l'attachez pas ! C'est inutile, elle vous suivra et ne cherchera pas à s'enfuir, n'est-ce pas, Paulette ?

— Non, mon maître ! Je suis trop heureuse de vous appartenir !

Et elle suivit les deux hommes.

A peine était-elle partie que Jo et Inès se laissèrent voir et deux nouvelles flèches eurent raison d'elles.

Le soir, toutes les esclaves avaient été capturées et amenées directement aux palais des maîtres.

Avec Paulette, Jo et Inès, le prince avait fléché Lydia Smithson et Eva Meurville, ainsi que quatre autres jolies filles, tandis que Jeannine devenait la chose d'Ernst Freudorf et Polly Gibson celle de Ronald Erikson.

Un secrétaire du prince, Riza Khan, que nous avons déjà vu chez Wang Tchao Sek, réunit les dix captives et leur annonça que le prince leur accordait cinq jours de repos absolu qu'elles passeraient enfermées dans le gynécée du palais, où elles seraient servies par des eunuques. Ainsi elles seraient soignées de leurs blessures et pourraient se trouver en parfait état pour prendre leur service auprès du prince. Il les fit mettre toutes les dix entièrement nues, un eunuque médecin les pansa avec un soin touchant, puis celles qui n'étaient point infibulées durent passer une ceinture de chasteté semblable à celle que Paulette s'était vue imposer quand elle était encore Germaine de Lenthénac, ingénieur-électricien, directrice des travaux d'électrification de Slave Island.

Le second jour, les esclaves infibulées furent délivrées de leur odieux anneau, ainsi que celles qui en portaient un dans le nez, Abdul n'aimant pas cet ornement. Puis toutes reçurent la ceinture de chasteté. Quand Paulette mit la sienne, une étrange volupté perverse s'empara d'elle au souvenir de ce qui s'était déjà passé dans ce même palais quelques mois auparavant.

Le quatrième jour, le chef des eunuques les rassembla toutes les dix pour les mettre au courant du règlement intérieur décidé par le prince une fois pour toutes et qui serait appliqué avec une rigidité aussi grande que les prescriptions de l'étiquette fixées autrefois à la Cour du Grand Roi par Louis XIV en personne.

Lever à six heures du matin, immédiatement une demi-heure de culture physique, puis ablutions, douche, massages, premier déjeuner et mise du costume du matin, selon les indications qui seraient données chaque jour par le prince au chef des eunuques ; et à sept heures et demie, toutes devraient être prêtes pour se mettre à la disposition du maître, lui apporter son premier déjeuner et se mettre à ses ordres pour sa propre toilette.

A midi, elles serviraient le prince à table, dans un nouveau costume, puis le maître donnerait ses ordres pour l'après-midi. Vers trois heures, application des punitions s'il y avait lieu. A cinq heures, thé du maître, à sept heures dîner, puis à la disposition du maître pour le distraire jusqu'à son coucher. A ce moment, il désignera la favorite du jour. Pour les autres, coucher à dix heures.

En somme, à première vue, la vie ne serait guère pénible pour les dix esclaves, mais tout allait dépendre de la sévérité du prince et de la façon dont il châtierait les moindres fautes.

Pour le lendemain, les filles reçurent l'ordre de s'habiller avec leurs hautes bottines, leurs corsets de cuir verni, leurs gants de chevreau glacé, et dans les cheveux un bonnet de dentelle tuyautée, comme en Europe en portent les femmes de chambre.

Le chef des eunuques posa alors quelques questions aux esclaves pour voir si elles avaient suivi avec attention son petit discours. Paulette, Jo, Inès et plusieurs autres, dont Eva Meurville, répondirent clairement sans hésiter, par contre Lydia Smithson

bafouilla. En réalité, d'un caractère assez léger et distrait, la pauvre fille n'avait prêté qu'une médiocre attention à ce que disait le représentant du maître. L'eunuque ne marqua aucune impatience, recommença ses explications, puis ajouta :

— Pour cette première faute, Lydia, je ne te punis pas moi-même, mais je rendrai compte à Son Altesse le Sahib, que Dieu protège, ton manque d'égard pour ses paroles que je vous ai transmises à toutes ! Il fixera lui-même en sa sagesse la punition à appliquer ! Moi, je t'aurais condamnée à dix coups de cravache, mais je crains qu'il ne soit plus sévère !

Puis, tandis que Lydia fondait en larmes à l'idée d'être battue le lendemain, le chef des eunuques se retira. Pour la facilité du récit, nous dirons que c'était un Turc d'une quarantaine d'années, répondant au nom de Mehmed, grand, au crâne petit, au corps adipeux, à la démarche lourde, qu'il s'efforçait de rendre lente, la croyant plus majestueuse, d'intelligence peu rapide, mais fort infatué de son poste de confiance auprès du prince. Il adorait s'habiller à l'européenne et portait en général une culotte de cheval, des bottes superbes de cuir fauve, une jaquette noire et se coiffait du fez. Une silhouette en somme ridicule et grotesque dont les esclaves se moquaient dès qu'il avait le dos tourné. Et s'il n'avait point puni lui-même la jolie Lydia, ce n'était point par compassion, car il était foncièrement méchant, mais par horreur de l'effort physique qu'il lui eût fallu déployer pour frapper, car il avait une horreur complète de tout ce qui était violente action musculaire, avec cela paresseux et gourmand, mais d'une méticuleuse propreté et d'une grande exactitude dans son service. A cause de sa voix, Paulette, en espiègle parisienne, l'avait déjà surnommé Sixtin, en souvenir des chantres de jadis qui firent la célébrité de la Chapelle Sixtine. Le nom avait fait fortune au harem, et l'on parlait de Sixtin, même devant Mehmed, qui se serait cru déshonoré de paraître ignorer quel était ce mystérieux personnage et d'en demander l'explication à qui que ce soit.

CHAPITRE VII

PREMIER JOUR DE SERVITUDE. — LE LEVER ET LA TOILETTE DU MAITRE PAR LES ESCLAVES. — ORIGINALE TENUE DE CHEVAL POUR LES ASSERVIES. — PAULETTE FAVORITE. — LA VOLUPTÉ DE LA CRAVACHE. — LE MASOCHISME DE PAULETTE ET SES HEURES D'AMOUR SOUS LA CRAVACHE. — L'ABSENCE DES MAITRES. — EN CAGE.

Le lendemain, le règlement fut appliqué très exactement et Sixtin désigna un eunuque d'une vingtaine d'années pour diriger la séance matinale de culture physique, à laquelle il assista, confortablement assis à la turque sur un divan en suçant des pastilles de menthe ; puis, à sept heures et demie, les esclaves habillées selon les indications qu'il avait données la veille, il les conduisit à la chambre du maître.

L'Altesse était éveillée et quand les esclaves se présentèrent, elle désigna Paulette du doigt. Mehmed la fit alors coucher à plat ventre le long du lit princier afin qu'Abdul en se levant n'ait point à poser les pieds par terre et l'esclave faillit crier de bonheur en se sentant foulée par le prince dès son réveil. Son Altesse s'aperçut du contentement de la fille, mais ne lui fit aucune réflexion. Lydia lui apporta ses babouches en les portant dans sa bouche comme eût fait un chien fidèle et bien dressé, puis, quand il les eût passées, Jo et Inès lui retirèrent son pyjama de soie bleue. Eva dut alors tendre son dos, le prince s'y mit à cheval et la fille le porta à son cabinet de toilette où toutes s'empressèrent autour de lui pour sa toilette, son bain. Paulette lui fit les ongles des pieds, une autre ceux des mains, une troisième le peignait, tout ceci tandis qu'il était assis sur les reins d'une belle esclave brune à quatre pattes.

Avec le même cérémonial, il fut ramené dans sa chambre, où ses esclaves l'habillèrent.

Quand il fut prêt, il se tourna vers Mehmed :

— Rien à me signaler ? demanda-t-il.

— Si, Altesse !

Et le Grand Eunuque le mit au courant de l'incident de Lydia, espérant la faire punir cruellement. Mais le prince était charmé de la diligence que ses esclaves avaient mise pour le satisfaire et il déclara que pour cette fois, il n'y aurait aucune sanction, mais que c'était la première et dernière fois qu'il se montrait magnanime.

Toutes, prosternées, le remercièrent de sa mansuétude.

Alors, il demanda aux filles :

— Quelles sont celles d'entre vous qui montent à cheval ?

Elles étaient quatre, Eva, Paulette, Inès et une nommée Maud.

Le prince ordonna alors à Mehmed :

— Dans une demi-heure, trois chevaux sellés, Paulette et Eva en costume d'équitation pour esclaves ! Va les faire habiller, que les autres me servent mon déjeuner !

Tandis que les huit filles s'empressaient, Paulette et Eva suivirent Mehmed au harem, dans la salle du vestiaire.

Elles durent se mettre nues, puis elles chaussèrent des bottes à hauts talons, munies d'éperons d'or, longues bottes collantes, souples, de cuir verni noir, montant bien au-dessus des genoux et lacées par devant ainsi que les chaussures dites bottes-aviateur ; puis une ceinture de cuir noir, haute de trente centimètres serra leurs tailles déjà comprimés par la ceinture de chasteté et elles enfilèrent une tunique de soie bleu clair, couleur préférée du prince, tunique descendant aux genoux, largement décolletée dans le dos, moulant le buste en cachant cependant les seins, sans manches. Des gants de chevreau glacé noir, à larges crispins rigides et vernis noir, baguettés de blanc complétèrent la tenue, que finissait un casque colonial en cuir blanc, dont la visière était plus longue derrière que devant et presque inexistante sur le côté. Par devant, le casque était orné d'une longue aigrette blanche, fixée par un cabochon de diamants.

L'ensemble était d'une rare élégance, et les deux esclaves, se regardant dans une glace, ne purent que s'admirer et se complimenter mutuellement.

Mehmed leur remit alors à chacune un stick, puis il les amena devant le perron, où déjà trois chevaux, superbement harnachés, piaffaient, tenus en mains par trois hindous de la suite du prince. Celui-ci parut quelques instants après, botté de fauve, cravache en mains, vêtu à l'européenne avec la dernière élégance, coiffé du turban de soie blanche. Maud s'accroupit à côté du cheval du prince afin que le maître se servît d'elle comme d'un marchepied pour sauter en selle.

Déjà Eva et Paulette étaient prêtes ; le prince s'éloigna au pas, les deux esclaves suivant à dix mètres.

La journée s'annonçait splendide, le soleil déjà haut, chauffait durement, mais la brise du large adoucissait sa rigueur et cette promenade était pour les deux jeunes filles un véritable plaisir. Quand les trois cavaliers eurent franchi les grilles qui fermaient le parc du palais, le prince fit signe aux esclaves de se porter à sa hauteur et quand ils



chevauchèrent de front, la conversation s'engagea avec une cordialité inattendue de part et d'autre.

— Et vos ceintures d'acier ? demanda soudain le maître, vous les avez, je pense ?

— Oui, maître, puisque c'est votre désir !

— Elles vous gênent ?

— Cette gêne est tellement compensée par le plaisir d'être à vos côtés, répondit Paulette, qu'elle n'existe plus du tout... du moins pour moi !

— Pour moi non plus ! ajouta Eva Meurville.

Charmé, le prince leur sourit.

— Où allons-nous ? demanda-t-il au bout d'un moment. Voyons, toi, Paulette, donne-moi un but de promenade pour ce matin ! Tu connais Slave Island aussi bien, si ce n'est mieux que moi.

— Si Votre Altesse le veut, nous pourrions aller au promontoire nord, la vue y est magnifique !

— Un temps de galop, alors, car nous ne serions pas rentrés au palais pour déjeuner !

— Et Sixtin ne serait pas content ! déclara espièglement la Parisienne.

— Sixtin ? qui est-ce ?

— Votre Grand Eunuque, Altesse ! Il a tout d'un chantre de la Sixtine !

La comparaison amusa le prince qui promit aux jeunes filles de ne pas dévoiler à l'intéressé ce surnom amusant. Puis il mit sa monture au galop, suivi de près par les deux esclaves qui s'avéraient être des cavaliers de premier ordre.

Quand ils arrivèrent au promontoire, où un kiosque avait été élevé, Abdul Chukri Ganem mit pied à terre, imité par ses deux suivantes.

— Eva gardera les chevaux ! Paulette, viens avec moi ! ordonna-t-il.

La jeune fille désignée le suivit avec joie et tous deux pénétrèrent dans le kiosque.

— Pose ton casque et ton stick... viens t'asseoir près de moi sur le sofa... Alors, petite, regrettes-tu le temps jadis où tu étais libre ?

— Le sais-je bien moi-même ? Je me sens si bien près de vous !

— Même quand je te piétine, Germaine ?

— Votre Altesse a donc remarqué mon émoi ce matin ? dit-elle en rougissant.

— Oui... et j'en ai conclu à ta parfaite adaptation !

— Je suis prête à tout pour satisfaire mon maître, mais il y a neuf beautés autour de lui !

— Jalouse ?

— Je ne sais pas ! ! je ne sais pas ! Pourquoi mon maître me demande-t-il cela ?

Sans lui répondre, il la saisit dans ses bras, la renversant à demi sur ses genoux.

Les beaux bras nus de l'esclave lui firent un adorable et doux collier.

— Oui, tout ce que le maître voudra !

— Ce soir, tu demeureras dans ma chambre !

Elle frissonna longuement, les yeux clos.

— Oui, maître aimé !

— Je déferai moi-même cette ceinture d'acier...

— Et je me donnerai à mon seigneur !

— Oui, je te prendrai ! je te ravirai cette virginité que tu possèdes toujours ! car tu es vierge, je le sais !

— Oui, maître ! commandez ! j'obéirai avec joie, avec bonheur !

— Sois toujours ainsi, Germaine, et ton esclavage sera doux...

— Pour une année... mais après !

— Le sort décidera de toi !

— On peut ruser avec le sort !

— Je ne ruserai pas, j'ai donné ma parole à mes associés d'agir loyalement !

— Alors, l'autre jour, si un autre m'avait fléchée ?

— Tu serais dans ses bras ! j'aurais attendu mon tour de bonheur !

— Alors, c'est moi, qui n'ai nul engagement qui ruserai... comme je l'ai déjà fait... Non ! que mon seigneur ne me demande rien ! Il ne faut pas qu'il sache, il me défendrait de recommencer ce que j'ai fait pour être déjà fléchée par lui une première fois !

— Tu as fait cela !

— Oui, maître, vous m'en voulez ?

— Enfant ! dit-il en la baisant longuement aux lèvres, puis brusquement il la repoussa.

— Rentrons, dit-il, ce soir tu seras la première vierge que je prendrai parmi mes esclaves blanches !

Paulette frémit de plaisir à l'annonce répétée de ce bonheur.

Une heure après, les trois cavaliers rentraient au palais.

Prévenus téléphoniquement par les gardes de l'entrée du parc, Mehmed et les esclaves les attendaient à l'entrée du palais.

— Eva et Paulette mangeront à ma table ce matin ! dit le prince. Qu'elles soient vêtues à l'Européenne, et maintenant qu'on me laisse seul !

Les esclaves furent ramenées au harem, Paulette rayonnante de joie.

La journée entière se passa ainsi qu'il avait été prévu.

Le soir, Paulette seule fut conviée à la table du prince, et pour cela avait dû se vêtir selon des instructions précises. Sur sa blonde nudité, elle avait mis le corset à la fermeture éclair, avait enfilé de longs bas arachnéens de soie noire et s'était chaussée d'escarpins vernis noirs dont les talons de douze centimètres cambraient admirablement ses pieds menus. Puis elle avait mis une mignonne culotte de dentelle noire et une courte chemise semblable, très décolletée, afin qu'elle ne parût pas sous la robe du soir de satin bleu roi, qui la moulait à la perfection et ses bras nus avaient été gantés avec soin de chevreau glacé noir. Fardée avec soin, soigneusement ondulée, elle avait paru à la laide princière dans toute sa beauté.

Le repas du soir avait été servi par Eva Meurville et Inès seulement et quand il se termina, sentant l'heure approcher de l'amoureux sacrifice, Paulette se sentait délicieusement émue et troublée.

Enfin, après avoir causé un long moment avec ses trois esclaves, Abdul déclara qu'il désirait regagner sa chambre.

Il s'y fit accompagner de sa favorite et d'Eva Meurville, puis il congédia tout son monde, ne gardant auprès de lui que les deux femmes.

Brusquement, il ordonna à l'Américaine de se mettre nue entièrement. La jeune fille, craignant pour sa virginité, se désolait intérieurement, mais elle n'osa point désobéir, car sur une table ronde deux cravaches étaient posées. Elle craignait terriblement, n'ayant point pour céder à son dominateur les raisons amoureuses de Paulette que sa première humiliation avait, malgré ses révoltes, asservie dès le premier jour de façon peut-être latente, d'un asservissement en puissance dirait-on, mais non moins réel et absolu pour cela. Paulette en était arrivée à être heureuse de la domination qui pesait sur elle et les humiliations et les souffrances subies pour Abdul Chukri Ganem emplissaient de joie et de bonheur à la fois spirituel et sensuel son âme inconsciemment masochiste. Et une sorte de jalousie la faisait souffrir en voyant que le maître semblait ignorer sa présence tant il paraissait s'occuper uniquement de la belle Eva.

Quand cette dernière fut entièrement nue, le prince s'amusa un moment à la caresser, à la palper, à la mignarder, la mettant au comble de l'émoi et de la honte. La pauvre vierge, tremblant de tous ses membres, se laissait caresser et tripoter sans oser aucun geste de défense, mais des larmes rendaient ses yeux plus brillants et sa poitrine palpitait sous le coup de l'intense émotion qui la tenaillait. Elle eut un gémissement d'horreur lorsqu'Abdul, à l'aide d'une clef d'argent, détacha sa ceinture de chasteté et la lui retira.

Mais alors, il la conduisit devant une table de bois lourd, rectangulaire, aux pieds énormes et là, il lui lia les chevilles, écartées aux deux pieds de l'extrémité, puis ensuite les poignets derrière le dos. Ainsi attachée, elle faisait face au lit princier dont elle était à moins de trois mètres.

— Tu prendras ce soir une leçon d'amour, Eva, lui dit le prince, tu seras ainsi plus au courant lorsque je t'aurai choisie pour charmer une de mes nuits !

— Oh ! maître, gémit Paulette, nous ne serons donc pas seuls ?

— Qu'est-ce à dire, chienne ? lui répliqua son maître. Tu oses discuter mes décisions ? Je devrais te renvoyer au harem et en prendre une autre !

A ces mots, Paulette éclata en sanglots et se jeta aux pieds du prince en le suppliant de ne point lui infliger une telle humiliation qui serait la chose la plus propre à la désespérer à tout jamais.

— Pour cette fois, je te garde, mais tu seras punie, avant de partager ma couche !

— Oh ! oui, mon bon maître ! punissez-moi vous-même ! battez-moi ! je ne me défendrai pas ! Car je serai trop fière de souffrir par votre main adorée pour gagner mon pardon.

— C'est bien ! alors, à ton tour mets-toi entièrement nue ! monte sur la table pour te déshabiller afin que je voie mieux l'affriolant spectacle de tes dessous soignés !

Avec joie, la belle et charmante vierge lui obéit !

Abdul, en raffiné, la fit se dévêtir lentement, lui imposant certaines attitudes, certaines poses qu'il trouvait particulièrement charmantes ou affriolantes et Paulette, malgré la honte pudique qu'elle en éprouvait, se prêtait docilement aux étranges caprices de son maître et seigneur, domptant ses sentiments et son émoi par le bonheur qu'elle ressentait à lui être franchement agréable. Il la faisait tourner, s'agenouiller, s'asseoir sur les épaules nues d'Eva, à un moment il mit un disque sur son phonographe et à son commandement, Paulette, sans descendre de la table, se mit à danser, uniquement vêtue de ses bas et de ses chaussures. Enfin, il l'arrêta et lui fit retirer ces derniers vêtements et il lui dit, quand elle eut achevé d'obéir :

— Maintenant, tu vas être punie pour ton insolence de tout à l'heure !

A ces mots, elle pâlit légèrement, mais l'idée que sa correction lui serait administrée par les mains chéries de son maître la réconforta et lui fut même agréable.

Il la fit s'agenouiller en travers du lit, se prosterner en allongeant les bras entre les genoux, de façon à ce que ses mains touchassent ses chevilles. Alors, à l'aide d'une fine cordelette, il les lia ensemble. La jolie vierge se laissait faire, heureuse de sentir dans sa chair ces premières meurtrissures qui lui étaient presque une volupté. Alors le prince prit une cravache et se mit à cingler à petits coups la magnifique croupe nue étalée devant lui avec une plénitude de lune à son apogée.



Il procédait par petites cinglées, ne frappant que du bout de la cravache, ainsi que des caresses, mais pourtant, cela pinçait, mordait, laissant de petites marques roses, et sous cette flagellation savamment dosée, Paulette frissonnait, éperdue entre la douleur et la volupté, poussant de petits gémissements, sentant naître en elle des sentiments d'infinie reconnaissance envers celui qui la corrigeait, et un désir fou, irraisonné, étrange d'être frappée plus fort, de sentir dans sa chair pantelante s'irradier le bonheur de souffrir, la joie d'avoir mal grâce à cet homme dont la pensée emplissait son cœur.

Et brusquement elle cria.

Le prince s'était mis à cingler avec force, la croupe tendait ses muscles, les reins se creusaient, mais l'esclave, tendue de tous ses nerfs, ne faisait rien pour fuir les coups pourtant durement portés maintenant, puisque la flagellée criait à pleine gorge à chaque cinglade lui barrant les fesses et les empourprant.

Tandis qu'il se dévêtait, le prince laissa Paulette ligotée et gémissante, puis quand, à son tour, il fut nu, il la délivra de ses liens. D'un geste brusque elle lui échappa des mains et se jeta à ses pieds :

— Maître, maître, je suis en tes mains, j'y remets avec confiance mon bonheur et ma vie !

Son seigneur la releva, l'enlaça, la courba sous son baiser dans lequel l'âme de la vierge se donnait pour toujours, asservie à tout jamais jusqu'à sa plus intime fibre à celui qui l'avait fait vibrer de bonheur éperdu dans une adorable souffrance.

Ils roulèrent sur le lit.

Et dans son cœur, Paulette bénit son dresseur Jones de lui avoir appris les rites des gestes de l'amour sans l'avoir déflorée, car sa virginité, elle allait l'offrir avec joie, tout heureuse de savoir rendre caresse pour caresse, vertige pour vertige, et au besoin provoquer le bel amant aux jeux adorables qui sont toute la lumière et la beauté de la vie.

Sans plus s'occuper d'Eva, toujours nue et liée face à eux, ils se ruèrent avec fougue vers un ineffable bonheur partagé sans arrière-pensée.

Le jour revint les laissant brisés, éreintés mais non assouvis, enlacés l'un à l'autre, sans force pour dénouer leur étreinte.

Puis la vie reprit et durant un mois, Paulette connut les joies et le triomphe d'être la favorite, de vivre en véritable reine du harem, d'être servie comme une idole par ses anciennes compagnes.

Chaque jour, elle sortait soit à cheval, soit en automobile avec son amant princier aussi fou d'elle qu'elle l'était de lui, partageant ses repas et son lit, appelant avec joie l'heure de la voluptueuse flagellation, cherchant et inventant pour le plaisir du prince de nouvelles humiliations qu'elle subissait avec une joie sans égale, trouvant de nouvelles façons de se faire ligoter pour qu'il pût prendre en sa compagnie un plaisir toujours nouveau, sans cesse renouvelé.

La sage Germaine de Lenthénac était, par le masochisme, devenue la plus voluptueuse et la plus perverse des odalisques.

Ses compagnes ne comprenaient point ce qui se passait, mais toutes étaient reconnaissantes à Paulette d'absorber ainsi leur maître qui, hors des heures de service, semblait ignorer totalement leur existence, se félicitant entre elles de cet abandon et presque heureuses d'être servies à leur tour par des eunuques et défendues par leurs ceintures de chasteté.

Mais un matin, après avoir reçu un sans-fil, Abdul Chukri Ganem annonça à sa favorite qu'il allait être obligé de s'absenter quelque temps, « ainsi du reste, ajouta-t-il, que mon ami Jim Hopkins !... »

Les deux hommes quittèrent ensemble Slave Island, mais avant leur départ, leurs vingt esclaves enchaînées par le cou en une longue file, les poignets liés derrière le dos, furent conduites à la Rotonde et enfermées par deux dans les cages intérieures où elles furent enchaînées par le cou à des anneaux scellés dans les murs. Toutes portaient les ceintures de chasteté. Paulette dut subir le sort commun.

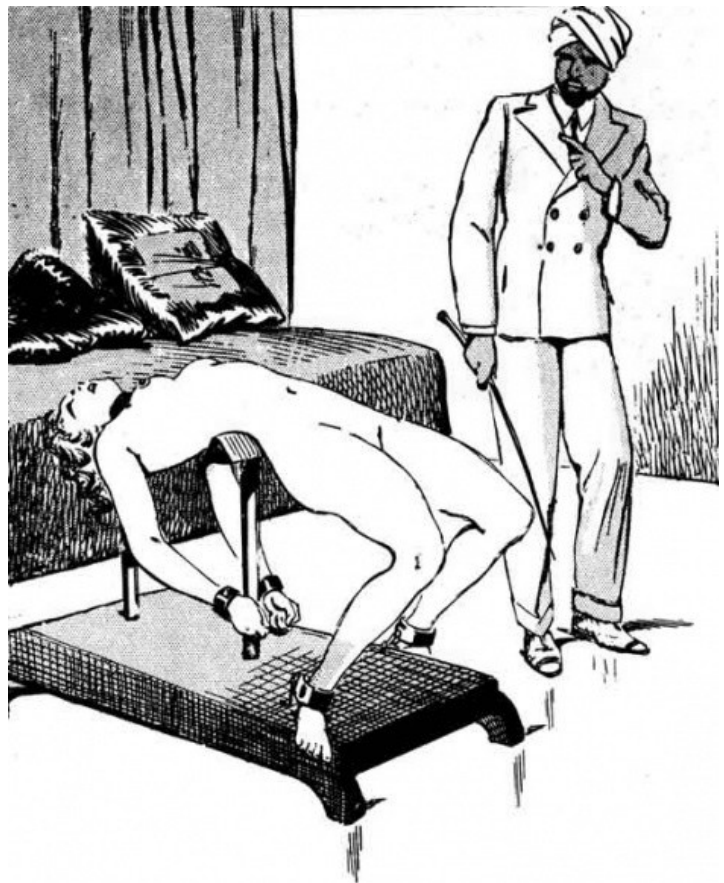
Ainsi les maîtres, en s'absentant, prenaient une triple précaution pour s'assurer de la fidélité de leurs belles odalisques : les murs de la rotonde, les grilles des cages et les ceintures.

Paulette partagea sa cage avec une jolie blonde aux charmes opulents avec qui elle ne tarda pas à se lier d'amitié. Cette compagne, nommée Marie-Louise, était Belge, et Paulette apprit d'elle avec stupeur que lorsqu'elle avait été amenée, elle n'était point vierge.

— Je suis probablement la seule dans mon cas : j'ai été mariée !

— Mariée ? et on vous a enlevée quand même !

— Oh ! c'est toute une histoire ! répliqua la Belge. Mon maître est Jim Hopkins et c'est lui qui m'a fait enlever après m'avoir déjà subjuguée alors que j'étais une femme libre et que j'aimais pourtant bien mon mari ! Depuis, sous le fouet, en cours de dressage, on m'a contrainte à écrire à mon époux une lettre lui demandant pardon d'être partie volontairement avec un amant. Plus tard on m'a montré des journaux : il a demandé le divorce contre moi, l'a obtenu facilement et comme nous n'avions pas d'enfants, il s'est remarié avec une de mes anciennes camarades de pension ! Il est bien perdu pour moi à présent et me voici la favorite d'une brute, car c'est une brute que ce Jim Hopkins ! Dans un an, ma petite, faites l'impossible pour ne pas vous laisser flécher par lui ! Pour moi, je ferai tout pour l'éviter. Pour un oui, pour un non, quelquefois uniquement pour son plaisir, il nous fait mettre nues par ses serviteurs et durement flageller... On dirait que nos cris de douleur lui sont agréables et qu'il y puise une nouvelle force ! Chaque jour l'une de nous est cinglée jusqu'au sang ! Moi-même sa favorite, je n'échappe pas à ces cruels traitements. Son grand



plaisir, quand il fume et que sa cigarette est presque terminée, est d'écraser son mégot brûlant en l'appuyant contre une fesse ou un sein nu ! Un jour qu'il était ivre, c'est à la pointe du sein gauche qu'il m'a brûlée. Oh ! j'ai hurlé tellement cela fait mal, alors comme je criais trop fort, il m'a fait attacher par un pied la tête en bas et j'ai reçu vingt-cinq coups de cravache dans l'entrejambe ! oui, je vous le dis, cet homme est un abominable bourreau ! Et vous ?

— Moi ? Oh ! loin de me plaindre, je suis heureuse de mon sort ! J'aime mon maître avec passion et quand il me frappe, il a une telle science de flagellant, que j'y trouve une véritable volupté ! Et c'est moi qui la plupart du temps le provoque pour lui donner l'occasion de me battre !

— Vous plaisantez ?

— Non ! et l'an prochain, je ferai l'impossible pour me faire encore flécher par lui !

— Ce n'est pas possible !

— Je vous le jure ! Et c'est lui qui m'a fait enlever, parce que je le connaissais déjà ; j'ai travaillé ici dans l'île à l'installation électrique, nous nous sommes vus souvent !...

Et Paulette conta sans en rien cacher son histoire à Marie-Louise.

Celle-ci n'en revenait pas d'avoir une compagne qui s'était éprise de son maître à un tel point qu'elle trouvait une jouissance indiscutable à être battue par lui et à porter l'infamante ceinture de chasteté parce que son seigneur la lui avait bouclée lui-même avant de partir, ce qu'elle considérait comme une preuve d'amour et une attention particulière.

CHAPITRE VIII

LA LAMENTABLE HISTOIRE DE MARIE-LOUISE. — EN PANNE. — LE VIOL DANS LA FORÊT. — L'AUDACIEUX AMANT. — LA CHAIR PLUS FORTE QUE LA PUDEUR ET L'HONNÊTÉTÉ. — LE RAPT. — LE RETOUR DES MAITRES. — DIFFÉRENCES DE TRAITEMENT. — LE PRINCE DEMANDE UNE LESBIENNE. — DEUX NOUVELLES ESCLAVE NON DRESSÉES.

Quand Paulette eut terminé le récit de ses aventures, elle demanda à Marie-Louise de lui conter comment elle avait été asservie à son tour par Jim Hopkins. Celle-ci accepta et raconta ce qui suit :

— Je suis née dans le Luxembourg belge et j'y ai été élevée par des parents très catholiques et jusqu'à mon mariage, qui eut lieu quand j'atteignais mes dix-neuf ans, je connaissais autant de la vie que peut en connaître une gamine de quatre ans. Les mots virginité, accomplissement du mariage, devoirs conjugaux me semblaient de redondantes sonorités sans signification précise. Sans aucune perversité, je n'avais jamais rien cherché à approfondir, me laissant vivre et trouvant belle la vie.

Mon mari, choisi par ma famille, avait quinze ans de plus que moi, c'était un gros industriel bruxellois, d'une rigoureuse austérité, sans cependant être nullement religieux.

Le mariage fut pour moi une sorte de rite douloureux d'abord, indifférent ensuite, sans autre intérêt pour moi que d'être l'obéissance due à l'autorité d'un époux que je craignais, tout en l'aimant à ma façon, mais en m'étonnant bien souvent, au cours de nos étreintes, de le sentir prendre un plaisir que je ne partageais jamais, aucune cause ne me poussant à la volupté. Il remplissait strictement son devoir conjugal sans chercher à émouvoir mes sens. Ignorant le reste, je me trouvais très heureuse avec lui, ayant en somme une vie mondaine de premier plan, fort agréable. Bref, rien ne manquait à mon bonheur.

Pourtant, après la lecture de divers romans, je m'enhardis un soir, après une étreinte qui pour moi avait été comme les autres sans résultat appréciable, jusqu'à lui demander comment il se faisait que certaines femmes éprouvassent un plaisir physique dans le mariage, et mon mari me fit une sorte de sermon où il fut question de diabliques folles de leur corps, qu'il n'y avait nul plaisir à chercher, mais uniquement le devoir de procréer. En tout cas, était-ce la faute à lui, ou à moi ? J'ignore, mais je demeurais stérile.

Bref, je n'en parlai plus, traitais en moi-même les romanciers de farceurs et la vie continua. Je vous l'ai déjà dit : je m'estimais la plus heureuse des femmes.

Cela dura trois ans, quand tout changea brutalement dans ma vie. Tout ! et de terrible manière !

Un jour, nous avons fait une longue course en automobile aux environs de Bruxelles. Mon mari, chauffeur habile, était au volant, quand brusquement à une vingtaine de kilomètres, sur le chemin du retour, ce fut la panne brutale. Mon mari ne parvint point à

réparer et au bout d'une heure la nuit commença à tomber, il était neuf heures et demie en fin juillet.

De guerre lasse nous nous décidons à aller jusqu'au village voisin demander du secours et nous marchions depuis quelques minutes quand, au croisement d'une route, nous sommes rejoints par une voiture particulière que le conducteur arrêta à notre hauteur :

— Vous êtes en panne ? demanda-t-il, j'ai aperçu une voiture abandonnée, est-ce la vôtre ?

— Oui, répondit mon mari, pouvez-vous nous aider à dépanner ?

— Je ne m'en crois guère capable, dit l'inconnu en riant, mais je dois rentrer d'urgence à Bruxelles, puis-je vous être utile ?

Mon mari le pria de me prendre dans sa voiture, de me reconduire jusqu'aux portes de la ville, où je trouverai un taxi avec lequel j'irai chez notre garagiste lui dire d'envoyer son dépanneur.

L'homme alors se présenta comme correspondant américain d'une grosse firme new-yorkaise et dit son nom : Jim Hopkins.

Sans défiance je montai dans sa voiture, il m'installa au fond derrière lui et tandis que mon mari revenait à son auto, la voiture de Jim Hopkins fila rapidement.

Je me laissais aller sans défiance et comme Jim Hopkins ne m'adressait point la parole, je me laissai gagner par une vague somnolence au mouvement berceur de la voiture. Brusquement je fus éveillée par un rapide arrêt où les freins crièrent. Nous étions en pleins bois.

Machinalement je demande : « Qu'y a-t-il ? Sommes-nous également en panne ? » Mais lui déjà a quitté son siège, est descendu, ouvre la portière près de laquelle j'étais assise et monte à côté de moi.

— Mais qu'y a-t-il ? répétais-je vaguement inquiète de cette étrange façon de faire.

— Ce qu'il y a ? fit-il en riant nerveusement, mais, petite madame, il y a que je vous trouve jolie à ravir et qu'il ne me déplairait point que nous nous amusions un moment ensemble !

Et voilà qu'il me prend dans ses bras, sans trop de brutalité, mais avec une force de beaucoup supérieure à la mienne, et je sens sa main droite s'agripper à ma poitrine, cherchant à dégrafer mon corsage et à caresser mes seins. Je me défends de mon mieux, le suppliant de me laisser tranquille, une sueur froide perle à mes tempes, j'ai peur, et cette peur, je le sens, paralyse ma défense. Malgré mes efforts, je ne puis réagir. L'homme devient de plus en plus entreprenant, se sentant le plus fort ; à nouveau je le supplie, mes prières le font rire, j'essaie de me relever, brutalement cette fois il me couche sur la banquette.

Avec terreur je pense qu'il veut me tuer pour me dépouiller de mes bijoux.

Je les lui offre en pleurant, ainsi que mon argent, alors il s'énerve et me demande si réellement il a la tête d'un voleur ou d'un assassin.

— Mais alors lâchez-moi ! lâchez-moi ! Que voulez-vous donc de moi ?

— Ce que je veux !... tiens !

Brusquement il me retourne sur le ventre, relève mes jupes et saisit mes fesses à pleines mains :

— M’amuser un peu avec ceci !

Alors je le menace de hurler, de crier, je veux me débattre ; mais il me tient ferme, durement :

— Rien à faire, petite, me dit-il, tu peux crier jusqu’à demain, nous sommes en pleine forêt, loin de la route nationale, loin de toute ferme et puis enfin je veux que tu y passes, tu y passeras.

Une rude bataille alors s’engage entre nous, j’essaie de griffer et de mordre et je parviens à me retourner à moitié. Voyant que je résiste sérieusement, il se met à me griffer et à me bourrer de coups qui pleuvent un peu partout et que je ne parviens pas à éviter.

Je crie, je pleure, car j’ai mal maintenant par tout le corps. Enfin il me maîtrise, me tient les mains dans une des siennes, m’appuie son genou au creux de l’estomac, je suis couchée sur le dos et je reçois de sa main libre encore une bonne douzaine de gifles rudement appliquées, je vous le jure, puis il se penche vers moi :

— Tu vas m’obéir, dit-il d’une voix rauque, ou bien je tape jusqu’à ce que tu en crèves !

Vaincue par la douleur et la crainte, je lui promets que je ferai ce qu’il voudra.

Alors Jim Hopkins me fait descendre de voiture et m’empoignant par les cheveux m’emmène dans les fourrés à une centaine de mètres de la voiture. Il fait nuit noire quand soudain un rayon de lune éclaire la toute petite clairière où nous sommes.

Sous la menace d’être encore battue, voilà qu’il me force à me laisser déshabiller et comme je suis en chemise et que je ne veux pas me laisser mettre toute nue, il me bat encore jusqu’à ce qu’enfin je cède.

Alors, de sa poche, il tire une fine corde, m’attache les mains et me jette à terre et cette brute se jette sur moi pour la plus odieuse des possessions.

Je pleure de honte et de rage en subissant l’abominable chose, je pense à mon honneur d’honnête femme, à mon mari, et soudain, malgré ma honte, mon dégoût, ma révolte, peut-être même à cause de cela, à cause de nos nerfs surexcités à l’extrême, pour la première fois de ma vie, voilà que je partage le plaisir de la brute humaine déchaînée ! Je râle à mon tour, perdue dans une extase inconnue et je demeure pantelante dans ses bras, sans force pour le repousser une deuxième fois et le subissant encore avec la même déroute de mes idées et de mes sens.

Et l’homme froidement se relève, rectifie sa tenue et me lance un grand coup de pied dans les flancs :

— Allons, garce, mijaurée qui faisait des manières, rhabille-toi ou je te laisse toute nue dans les bois !

En larmes je me relève, brisée par les coups reçus et par la volupté, je me rhabille.

Sans qu’une parole soit prononcée nous regagnons la voiture.

Il allume la lampe intérieure, prend mon sac d'autorité, le fouille, et trouvant mes cartes de visite, il m'en dérobe une en me disant :

— J'irai te rendre une visite un de ces jours !

Puis à nouveau, phares allumés, la voiture s'élançe à toute allure ; sans me laisser descendre, il me conduit au garage que je lui indique, me dépose et me quitte après m'avoir baisé la main devant le garagiste et prend le plus correct congé de moi devant tous, tant et si bien que je suis obligée de le remercier de m'avoir conduite au garage.

Un dépanneur partit, tandis que je rentrais chez moi à pied, mais devant une porte une voiture était arrêtée et sur le trottoir, Jim Hopkins m'attendait.

Railleur, il me dit :

— Nous nous sommes quittés un peu vite, chère madame, mais je tenais seulement à vous informer que demain, à cinq heures, je viendrai chez vous prendre une tasse de thé... non ?... mais si ! en remerciement de vous avoir conduite à Bruxelles, vous m'avez invité. Oh ! n'ayez crainte, je ne suis pas un gaffeur !

Et après m'avoir respectueusement saluée, il remonta dans sa voiture et démarra.

Cette fois, j'étais anéantie... me demandant ce qui allait advenir et si mon mari n'allait pas tout apprendre. Je rentrais chez moi et fis une toilette complète, comme pour me laver de toute la honte que j'éprouvais.

Une heure après mon mari rentrait, enchanté d'avoir été rapidement dépanné. J'osai lui annoncer la visite de Jim Hopkins et il m'approuva d'avoir prié à mon thé du lendemain cet obligeant gentleman. A ces paroles, je faillis fondre en larmes et tout avouer. Une crainte épouvantable et sotté me retint. Je me tus.

Pourtant le lendemain rien d'extraordinaire ne se passa. Jim Hopkins fut d'une correction parfaite et je commençais à me rassurer, quand, huit jours plus tard, comme je sortais de chez moi, sa voiture s'arrêtait devant ma porte et il m'invita à monter près de lui, d'un ton si péremptoire que, vaincue d'avance, je lui obéis.

Comme nous roulions vers la banlieue, je me décidai à lui demander où nous allions :

— Mais chez moi, chère madame, je vais vous rendre votre aimable invitation ! Je sais par un correspondant qui est également en affaires avec votre mari que celui-ci est absent et ne rentrera à Bruxelles que par un train de nuit. Donc, pourvu qu'à sept heures et demie vous soyez rentrée, ce sera suffisant !

— Je vous en prie, laissez-moi descendre, vous m'exposez à un terrible danger, si mon mari apprenait...

— Voyons, petite, tu pensais moins à ton mari l'autre soir dans le bois quand tu te pâmais sous mes caresses ! Des minutes comme celles-là ne doivent pourtant pas s'oublier si vite !

Puis comme il se taisait, je n'osais plus parler.

Nous arrivâmes chez lui, une villa au milieu d'un grand jardin.

Je fus introduite dans un magnifique salon où la première chose que j'aperçus fut une cravache posée sur un guéridon.

Quand nous fûmes seuls, il prit cette arme cinglante et m'ordonna :

— Maintenant retire ta robe, ou je te cingle jusqu'au sang !
— Par pitié, vous n'allez pas recommencer à me torturer !
— Je ferai ce qui me fera plaisir ! Tu n'as rien à dire ! Ote ta robe ou, foi de Hopkins, tu seras cravachée de telle manière que les marques t'en resteront huit jours !

Et son attitude était tellement menaçante qu'une fois de plus j'eus la faiblesse de lui céder.

— A présent que vous m'avez humiliée, lui dis-je, laissez-moi me rhabiller et partir !

— Partir ! partir ! Ah ça, tu es folle ! te laisser partir quand tu es là devant moi, en chemise, presque nue, que je puis admirer tes épaules, tes bras superbes, tes jambes fuselés ! Ah ! mais non !

— Oh ! c'en est trop ! fis-je dans une soudaine révolte, vous n'espérez tout de même pas recommencer ici ce que l'autre jour dans les bois votre brutalité m'a forcée d'accepter ?

— Petite, du moment que tu le prends sur ce ton-là, nous allons rire !... puisque tu ne veux pas de moi, je vais sonner mon valet de chambre, et ce sera lui qui te possèdera ! Seulement lui sera peut-être moins discret que moi et si un jour il te fait chanter, ce sera de ta faute !

J'éclatai en sanglots, le suppliant de n'appeler personne.

Comme il s'approche de moi, je veux reculer, mais il m'attrape par le bras, m'allonge une rude paire de gifles, m'attire contre lui et brutalement achève de me dévêtir. Folle de honte et de terreur, je ne me défends plus, je me laisse faire à sa guise, je me sens défaillir sous ses baisers et ses caresses.

Cet homme, que je hais de toutes mes forces à cette minute où je le subis, est le premier qui ait éveillé la sensualité de ma chair et je n'ai pas la force de me défendre contre lui ! Mon âme se révolte et mon corps lui cède, je me sens nue entre ses bras, devant moi une glace immense me dévoile à mes propres yeux et je n'ai plus de honte, ni de résistance quand il me pousse et me couche sur un large sofa.

Pourtant, à la dernière minute, ma pudeur a un geste de défense, je serre désespérément les genoux.

Sans rien dire, il allonge le bras, saisit une corde sur un coussin, me retourne à plat ventre et malgré mes prières, il me lie les mains derrière le dos, puis à nouveau il me retourne. Mes chevilles sont alors également attachées de chaque côté du sofa, un large coussin est sous mes reins et d'une main dure il claque mes seins à me faire crier, tandis que son genou appuyé sur mon estomac me contraint, impuissante, à subir la correction qu'il m'inflige. Je pleure, je supplie ! on dirait que mon désespoir l'affole et... à nouveau j'ai dû subir la loi du plus fort... Deux heures je suis demeurée son jouet, liée de diverses façons, pincée, mordue, fessée, cinglée un peu partout à coups de cravache... hurlant, râlant, défaillant tour à tour, sans que nul dans la maison ne prête attention à mes cris !

Le soir, brisée de fatigue, de douleur, de volupté, j'étais ramenée chez moi et sur son ordre, seule, la semaine suivante, je suis allée chez lui me livrer à ma honte, comme une prostituée... ce que j'ai souffert moralement durant ces jours est abominable...

Puis, quelque temps plus tard, mon mari absent, j'étais allée au théâtre. A la sortie, Hopkins m'attendait, mais dans sa voiture il y avait deux autres hommes.

Comme je ne voulais pas le suivre, afin que mes domestiques ne pussent me trahir en constatant que j'avais découché, les deux hommes me saisirent, contenant une révolte, un mouchoir imprégné d'un anesthésiant quelconque me fut appliqué sur le visage et j'eus vaguement l'impression avant de perdre connaissance que l'on dénudait ma poitrine et qu'on me piquait sous le sein droit.

Un moment, la douleur que je ressentais combattit l'effondrement de ma pensée due à l'anesthésiant, puis je perdis entièrement connaissance.

Que firent-ils de moi ? je l'ignore.

Mais quand je repris connaissance, je me trouvais dans une cellule, étendue sur une couchette, seulement vêtue de ma chemise. J'étais aux mains d'un dresseur d'esclaves et au bout de deux mois, au cours desquels je dus, sous la menace, écrire à mon mari, la lettre dont je vous ai parlé, je fus amenée ici, à nouveau droguée et sans connaissance !



Pour mon malheur, j'ai été fléchée par Jim Hopkins, malgré tous mes efforts pour lui échapper ! En effet, j'avais aperçu le maître Jean d'Antemur et je me dirigeais vers lui pour me faire prendre, quand d'un buisson où il était caché, Jim Hopkins me tira à bout portant !

— Mais vous êtes sa favorite ? risqua Paulette.

— Ah oui ! sa favorite ! parlons-en ! cela consiste à ne le quitter presque jamais et de me trouver toujours à porter pour calmer un de ses moments de mauvaise humeur ! sans conteste, je suis la plus battue de tout son harem ! Il y a des moments où si je trouvais un revolver, je l'abattrais comme un chien et me tuerais ensuite pour échapper à la vengeance de ses complices !

— Ne faites jamais ça ! dit l'autre avec épouvante.

— Je le ferai quand je le pourrai ! Ma décision est arrêtée !

— Vous ne connaissez donc pas toute leur loi ? Hopkins ne vous l'a donc pas dit ?

— Non !

— Eh bien, nous, les esclaves, dans ce cas nous sommes solidaires les unes des autres et votre délivrance livrerait vos neuf compagnes aux tortionnaires et aux bourreaux chinois !

— Mon Dieu ! gémit Marie-Louise, même l'évasion par la mort m'est défendue, car mourir sans me venger avant m'est impossible ! Et je ne peux pas condamner mes pauvres compagnes à d'horribles tortures ! Que faire ? Que faire ?

— Prendre patience encore quelques mois, ma chérie, et lui échapper cette fois avec plus d'habileté ! d'autres maîtres sont certainement moins durs ! Tenez, le mien est sévère, mais il est juste et n'admet pas de punitions et de souffrances autres que celles qui donnent la volupté, et nous l'aimons toutes pour cela ! oui, nous l'aimons, car il sait nous récompenser et une nuit dans ses bras est une chose inoubliable !

Marie-Louise demeura un moment silencieuse et pensive.

— Ah ! dit-elle enfin, si j'avais un maître tel que vous me dites qu'est le prince Abdul, je suis sûre que malgré mon désespoir, je reprendrais goût à cette vie qui n'est pour moi qu'un martyre quotidien !

.....

L'absence des maîtres dura une dizaine de jours durant lesquels leurs vingt esclaves furent relativement bien traitées. Chaque jour, le matin, elles étaient lâchées dans la cour de la Rotonde durant deux heures, sur lesquelles était pris le temps nécessaire à la toilette, qui se faisait dans une vaste salle en sous-sol, installée d'après les principes de la plus moderne hydrothérapie, et le temps de la gymnastique suédoise.

Puis le repas était pris dans les cages et vers quatre heures de l'après-midi, menottes aux mains, enchaînées par le cou en groupe de cinq, avait lieu pour elles une promenade sous bois qui durait jusqu'à l'heure du repas, promenade faite dans les coins ombrés de l'île, avec repos sur l'herbe et permission de causer librement tout le temps. Malgré leurs liens, elles adoraient toutes cette promenade qui, faite chaque jour en une direction différente, leur rendait moins dures leurs heures d'encagement.

Le retour du prince Abdul Chukri Ganem fut accueilli avec joie par ses esclaves, mais avec terreur celui de Jim Hopkins.

L'altesse hindoue vint à pied chercher son harem et les filles, entièrement libres, rentrèrent avec lui au palais.

Par contre, Hopkins fit ligoter les siennes étroitement, mains liées derrière le dos par une corde qui, passant entre les jambes, se fixait par devant aux colliers, tandis qu'une autre corde leur liait ensemble les coudes et le corps, enfin une entrave leur était mise aux jambes, au-dessus des genoux, ne leur permettant guère des pas de plus de quarante centimètres. En sus de cela, elles furent enchaînées les unes aux autres par le cou et regagnèrent le palais de leur seigneur, stimulées par les cravaches de gardiens impitoyables.

— Le maître Hopkins est dur pour ses esclaves ! osa dire Paulette au prince Abdul.

— Il fait ainsi qu'il l'entend, et c'est son droit le plus strict !

— Oh ! maître, je n'ai point dit cela pour vous fâcher, mais parce que toutes, autant que nous sommes, nous apprécions la différence de traitement et nous sommes sensibles à votre bonté et à votre équité ! Mais je n'en parlerai plus jamais si cela déplaît à mon maître !

Le prince lui sourit.

— Tu es toujours aussi belle, aussi charmante, aussi désirable ! lui dit-il. Quelle bonne fessée je te donnerai ce soir avant de me coucher !

— Maître, il me tarde d'arriver à cette heure-là, pour votre plaisir et pour...

— Et pour quoi donc ?

— Et pour le mien ! acheva-t-elle en rougissant.

Au bout d'un moment de silence, le prince fit signe à Paulette de demeurer près de lui et il éloigna les autres.

— Mon seigneur désire-t-il quelque chose de moi ? dit la jeune femme, qu'il parle et j'obéirai avec joie ! il y a si longtemps que je n'ai pas subi son joug adorable !

— Voici ce dont il s'agit ! De mon voyage j'ai ramené deux nouvelles esclaves non dressées, celles-là ! deux vierges ! deux jolies filles... de l'une, je veux faire une maîtresse, de l'autre, avant de la plier à mes fantaisies, je veux faire une lesbienne ! De la première, je me chargerai avec toi comme aide ! Mon sexe m'interdit de diriger le dressage de l'autre. Une de tes compagnes pourrait-elle, saurait-elle contraindre pour notre plaisir la nouvelle esclave aux jeux de l'amour à la Sapho ?

— Oui, maître ! plusieurs d'entre nous sauraient, moi, Inès, Jo par exemple, mais celle qui se tirerait à merveille et le mieux sans contestation possible de ce dressage serait Jo ! Jadis, j'ai partagé ses amusements, mais elle aimerait y plier une mondaine qui résisterait... elle a absolument la passion de dominer les autres femmes, du moins celles qui, libres, lui seraient livrées ! avec nous, elle procède par la câlinerie, la douceur, la persuasion, mais je crois qu'elle serait également une magnifique dominatrice ! elle est lesbienne dans l'âme !

— Et je ne l'ai point encore possédée ! la courber, elle, à la loi de l'homme, doit être un plaisir sans égal et une joie serait sans doute de lui livrer une victime sur laquelle elle puisse se venger !

— Je pense comme vous, maître, mais si vous la prenez, ne me rejetez pas de vous ! je vous le demande comme une grâce !

— Est-ce par hasard, tu m'aimerais, Germaine ?

— Comme une folle, mon maître, et durant votre absence, j'ai souvent pleuré le soir en pensant à vos fessées et à vos caresses qui me manquaient tant !

— Tu seras toujours ma favorite, Germaine, toujours ! surtout si tu continues à ne point te montrer jalouse des minutes que je puis consacrer à tes compagnes !

— Je ne serai point jalouse, parce que je sais qu'entre mon maître et elles il n'y a pas ce qu'il y a entre moi et toi, mon bien-aimé ! Elles, elles font les gestes de l'amour, moi, c'est l'amour lui-même que je te donne !

— Appelle Jo, veux-tu ? tu la mettras au courant de ce que j'attends d'elle !

Et tandis que Paulette allait rejoindre Jo, le prince appela Inès près de lui.

Quand on arriva aux grilles d'entrée du parc princier, Son Altesse réunit ses femmes autour de lui et d'un ton enjoué leur donna ses instructions sur le rôle qu'elles auraient toutes à jouer pour son plaisir à lui, celui de Paulette et de Jo, et pour aider à l'asservissement des deux nouvelles venues. Parce que le maître était doux en comparaison des dresseurs qui les avaient asservies, elles lui étaient toutes dévouées et prêtes à le servir. D'autre part, Paulette avait su le subjuguier charnellement et toutes les neuf demeuraient encore vierges, quoique toutes, comme Eva Meurville, eussent souvent assisté aux ébats amoureux de la favorite et du maître. De plus, Paulette avait usé de la faveur princière pour adoucir leur sort de son mieux. Du moment que le prince et sa maîtresse demandaient quelque chose, elles étaient prêtes à le faire de bon cœur.

Quand ils arrivèrent au palais, tout était décidé entre l'Altesse et son étrange harem, étrange en effet, puisque sur dix femmes, on y pouvait compter neuf filles authentiquement vierges, au physique s'entend...

CHAPITRE IX

MEHMED N'EST PAS SATISFAIT. — LES NOUVELLES CAPTIVES DU PRINCE. — CONFIANCE MAL PLACÉE. — JO ENTRAINE JEANNINE VERS LES PLAISIRS DE LESBOS. — LA FÊTE EST TROUBLÉE BRUSQUEMENT. — YANKA ET LE PRINCE. — QUERELLE DE FEMMES. — YANKA SERA FLAGELLÉE.

En arrivant au palais, les esclaves gagnèrent en silence et rapidement la partie qui leur était réservée et Mehmed fut étonné de voir leurs mines joyeuses.

Il en fit la réflexion à Paulette, une fois qu'elles eurent regagné leur salle commune et l'espiègle jeune femme se permit le geste irrévérencieux de taper sur le ventre du Grand Eunuque en lui disant ironiquement :

— Ça te la coupe, hein, mon gros !

Un éclat de rire accueillit cette insolence d'un à-propos douteux, et Mehmed, dit Sixtin, blême de colère, leva la main sur la favorite :

— Bas les pattes, raccourci ! fit-elle, Son Altesse t'a défendu de nous toucher ! Fais-lui ton rapport et laisse-nous en paix. Ta raison d'être est de nous garder ! garde-nous ! Mais épargne-nous tes réflexions et délivre-nous de ton incomplète présence !

Le chef des eunuques pâlit, verdit, rougit et se retira en menaçant les esclaves des pires traitements. Paulette venait de se faire là un terrible ennemi, d'autant plus monté contre elle, que lorsqu'il rapporta à son maître les propos insultants qu'il avait endurés, le prince lui éclata de rire au nez et le renvoya quinaud, trop heureux lui-même de voir rabrouer le gros homme par cette femme qu'il s'était mis à adorer. Il n'avait du reste jamais aimé son Grand Eunuque, mais il en avait besoin, et c'était la seule raison pour laquelle il l'avait conservé auprès de lui. Ses femmes eussent couru trop de risques à être gardées par des hommes qui eussent pu devenir des amants. Il sentait sa propre faiblesse devant un sourire aimé et craignait qu'une sédition pût être fomentée du fait de l'empire qu'une ou plusieurs femmes pourraient prendre sur des serviteurs aptes à connaître toutes les joies de l'amour. Uniquement à cause de ces idées, il gardait ses femmes jalousement enfermées dans son harem sous la surveillance des eunuques, ne leur laissant avoir presque aucun contact avec le reste du personnel. En effet, même au cours de leur service au palais, les esclaves demeuraient sous la surveillance d'un de ceux que Paulette appelait, les raccourcis.

Quand les femmes étaient rentrées dans le harem, il était dix heures du matin.

Elles retrouvèrent avec plaisir leurs confortables chambres, leur grande et spacieuse salle commune, d'où par des fenêtres grillagées, on avait une vue magnifique sur la mer et le port de Slave Island dans lequel on apercevait à l'ancre le yacht princier. Quant à l'hydravion, il devait être dans son hangar ou en expédition, car on ne le voyait pas.

Vers onze heures, Paulette et Jo se rendirent au vestiaire, où elles s'habillèrent selon ce qui avait été convenu avec leur maître.

La favorite enfila de très longs bas noirs qui montaient au haut des cuisses et que fixèrent d'adorables jarrettières ornées d'un nœud de soie noire garni d'authentiques

brillants, puis elle chaussa de très élégants escarpins vernis noirs, aux très hauts talons, et sans s'embarrasser d'autre lingerie que d'une chemise de dentelle noire, passa une robe de satin noir sans manches lui cachant le cou et les épaules, sanglant étroitement le buste, marquant les seins de la plus exquise façon et dont la jupe était fendue à gauche à hauteur de la mi-cuisse. Quand la jeune femme marchait, la jambe bien gainée par les fins bas de soie apparaissait nettement jusqu'aux genoux et la cuisse se devinait dans l'ombre, à travers le volant de la chemise de dentelle.

Jo adopta une autre tenue plus en rapport avec ce qu'on attendait d'elle.

La taille étroitement sanglée de cuir noir, elle se botta de cuir verni, également noir. Ses chaussures avaient des talons de seize centimètres et les tiges souples collaient à la jambe jusqu'au-dessus des genoux. Elle enfila par-dessus une robe de soie blanche, ornée dans le bas d'une large bande de chevreau glacé noir, puis une blouse de soie également, avec manches longues. Un faux-col rabattu, une cravate également noire, retenue par une épingle en brillants, des manchettes aux boutons ornés de diamants, coiffée à plat de la façon que Joséphine Baker rendit célèbre, le visage fardé audacieusement, sa longue et fine silhouette, tout en elle était fait pour troubler et trahir son âme de lesbienne.

Elle prit un soin extrême à réussir sa tenue, car le prince lui avait mis le marché en mains : ou dompter celle qui lui serait désignée, ou être violente par deux serviteurs hindous du prince. Or, elle eût accepté d'être déflorée par l'Altesse elle-même, mais son orgueil se révoltait à la pensée de l'humiliante possession des serviteurs et de l'horreur des violences et des sévices qui accompagneraient certainement la chose.

Abdul Chukri Ganem pouvait donc, à cette heure, se féliciter d'avoir épargné la virginité de la belle Jo. Certes, il ne l'avait fait qu'inconsciemment, sous l'emprise charnelle de Paulette, amante inlassable et adorablement dévouée à tout ce qui lui plaisait, mais en fin de compte, Jo était vierge et tenait à le demeurer le plus longtemps possible, ayant de l'homme un dégoût irraisonné.

Quand elles furent prêtes toutes les deux, Paulette et Jo furent amenées dans le fumoir du prince et à leur conversation, il semblait qu'elles fussent ses égales.

Comme on servait l'apéritif, le prince ordonna :

— Qu'on amène immédiatement les deux nouvelles prisonnières. C'est le moment !

Peu après deux belles jeunes filles furent introduites, libres de tout lien, mais visiblement révoltées et inquiètes du sort qui les attendait et au sujet duquel on les avait tenues dans l'ignorance la plus complète.

Tirées d'un cachot, relativement inconfortable, elles se trouvaient soudain libres dans un cadre d'une richesse inattendue et d'une élégance raffinée. Le prince était habillé à l'Européenne, sauf sa coiffure, en blanc des pieds à la tête et il portait cette tenue avec la plus aristocratique distinction.

Quand les deux prisonnières eurent avancé de quelques pas, l'Altesse hindoue, qu'elles n'avaient encore jamais vue, fit deux pas vers elles :

— Permettez-moi, mesdemoiselles, de me présenter : Abdul Chukri Ganem, prince rajpoute, radjah de Sialpur ! Et voici deux de mes amies, dans l'intimité Paulette et Jo... deux Françaises ! Maintenant voulez-vous être assez aimables pour nous dire à qui nous avons l'honneur de parler ?

Le ton courtois et parfaitement sympathique du prince rassura soudain les captives qui à leur tour déclinerent leurs noms :

— Jeannine Le Quesnec, Française aussi ! dit l'une, jolie brune, pas très grande, mais solide, bien plantée, aux formes nettement accusées, taille mince, croupe large, poitrine gonflant superbement le corsage.

— Et moi, Yanka Sipienova, de Lodz, en Pologne.

— Mesdemoiselles, soyez les bienvenues parmi nous et veuillez nous faire l'honneur de partager nos rafraîchissements d'abord et notre repas ensuite !

— Soit ! dit la Polonaise, grande et plantureuse fille de vingt-deux ans environ. Mais me sera-t-il permis quelques questions ?

— Faites, dit Paulette, s'il est possible Son Altesse y répondra certainement.

— Où sommes-nous ? Pourquoi nous y a-t-on amenées de force ? Qu'attend-on de nous ?

— Mon Dieu, mademoiselle, fit Abdul Chukri Ganem, vous êtes à Slave Island, dans la mer de Banda, dans l'est de Bornéo ; cette demeure est mon palais et vous êtes remise à ma garde, comme ces demoiselles !

— A votre garde ? Vous êtes donc un geôlier ?

— Oh ! quel vilain mot ! Un hôte forcé plutôt ! Du reste, demandez à ces demoiselles ce qu'elles pensent de leur séjour ici ?

— Un vrai paradis terrestre, quand on prend l'existence avec philosophie !

— C'est que jusqu'ici, interrompit Mlle Le Quesnec, nous n'avons guère eu à nous louer des traitements subis ! Enfermées dans d'obscurs cachots, droguées pour être changées de prison, ligotées, souvent même frappées... nous avons été traitées de la plus odieuse manière ! Aujourd'hui cependant, nos prisons étaient claires et nous avons pu pour la première fois, moi du moins, faire une toilette soignée ! Rien ne m'a manqué !

— A moi non plus ! confirma la Polonaise.

— En somme, dit le prince en riant, aujourd'hui vous semblez vous réconcilier avec l'existence ?

— Liberté en moins, oui !

— J'espère que votre séjour parmi nous vous donnera toute satisfaction, surtout si vous y mettez du vôtre !

— Cela veut dire ?

— Oh ! peu de choses, fit vivement Jo, vous soumettre comme nous à la règle générale ! Je dois vous dire qu'elle n'a rien de terrible !

A ce moment un serviteur parut et annonça que le repas du Sahib était servi.

Le prince offrit le bras à Paulette et l'on passa à table.

La bonne chère, les vins généreux, la gaîté de l'Altesse, tout concordait à établir une ambiance de gaîté et de franche sympathie, pourtant parfois certaines bouffées de sang montaient au visage des deux nouvelles captives ; c'est qu'à leur insu, les serviteurs chargés de les servir à table avaient mélangé des aphrodisiaques à leur boisson.

Le repas terminé, il était notoire que Yanka et Jeannine étaient étrangement énervées. Un instant, pendant que, revenus dans le fumoir, on allait prendre le café, Jo s'approche du prince et lui dit à voix basse :

— Laquelle me réservez-vous, maître ?

— La gentille Jeannine Le Quesnec ! Je désire que Paulette amène la Polonaise dans mon lit d'abord. L'autre y passera plus tard !

— Il sera fait ainsi que vous le désirez, seigneur ! répondit Jo en le quittant.

La lesbienne attira la Bretonne sur un canapé et toutes deux se mirent à causer à voix basse, tandis qu'une autre conversation s'engageait entre le prince, Yanka et Paulette.

Or, tandis que l'Altesse parlait de visiter l'île en voiture, Jo invitait la Bretonne à monter dans sa chambre, où elle lui montrerait diverses photos qu'elle prétendait avoir prises dans l'île. Des deux côtés on se sépara en toute confiance.

Les deux captives ignoraient que leur dressage allait commencer avant peu.

La chambre, soi-disant de Jo, était une chambre inoccupée, quant aux fameuses photos, c'était celles que le prince avait prises lui-même et qu'on avait apportées là par son ordre.

Quand les deux jeunes filles furent entrées, Jo referma la porte à clef et mit celle-ci dans sa poche :

— Ainsi, dit-elle à sa compagne sans défiance, personne ne viendra nous déranger !

Puis toutes deux s'assirent côte à côte sur le sofa-lit et se firent à feuilleter l'album de photographies. Au bout d'un moment, voyant au front de la Bretonne perler quelques gouttes de sueur, Jo lui dit :

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait abominablement chaud ici ?

— Si ! répondit la jeune fille, il fait terriblement chaud aujourd'hui !

— Eh bien ! vous en ferez ce que vous voudrez, mais moi, je vais me mettre à mon aise ! Nous sommes entre femmes ici, personne ne viendra nous déranger !

Et brusquement, elle commença à se dévêtir, ne gardant sur elle que son corset de cuir verni et ses bottines à hauts talons et à longues tiges. La gentille Jeannine Le Quesnec ne put se retenir de lui marquer l'étonnement qu'elle éprouvait de la voir ainsi vêtue.

— Oh ! répliqua Jo avec un sourire étrange, c'est que vous ignorez encore la douceur de sentir les peaux fines et souples frôler votre épiderme... il y a là une insoupçonnée volupté... être ainsi enserrée dans une gaine douce et collante, sentir sa chair caressée sans arrêt par le chevreau glacé donne de véritables frissons...

— Mais vos talons si hauts doivent mettre vos chevilles au supplice ? Il me semble que jamais, pour ma part, je ne pourrais les endurer !

— Je vous ferais essayer quand vous le voudrez !

— Non ! je n’oserais pas ! je ne dis point que ce ne soit fort élégant et charmant à voir, mais il s’en émane quelque chose de trouble et de pervers ! Il me semble que je serais impudique !

— Mais, mon petit, je ne désire qu’une chose ! c’est de vous rendre vous-même aussi impudique que je le parais à vos yeux !

— Pardon ! je n’ai pas dit que vous l’étiez ! je vous trouve au contraire absolument charmante ainsi parée, mais moi, il me semble que je le deviendrais si je portais de tels dessous !

— Il vous semble, dites-vous ? vous n’en êtes donc pas tout à fait sûre en ce moment ? Il faut donc que nous essayions !

Tout en parlant ainsi, elle avait tourné une page de l’album de photographie et elle montrait à Jeannine, de plus en plus énervée et troublée, une photo où elle-même, Jo, était gainée de cuir dans les bras d’une autre esclave parée de même façon. En regardant l’étrange et impudique attitude des deux femmes, la Bretonne rougit violemment. Sous la poussée des aphrodisiaques absorbés, une étrange et troublante chaleur lui montait au visage... de brefs frissons lui couraient sur l’échine... un émoi inconnu d’elle jusqu’à ce jour lui donnait des vapeurs et des tremblements dans les membres... tout à la fois elle eût voulu pleurer et rire, mordre ou dispenser des caresses, elle ne savait plus.

Jo la sentit à point. Posant brusquement l’album à côté d’elle, elle enlaça la jolie fille et la renversant à demi, la baisa longuement aux lèvres. La Bretonne voulu se dérober, mais Jo était vigoureuse et elle la maintint avec une douce fermeté... le baiser se prolongea longuement, tendre, passionné, pénétrant, laissant les sens et la volonté de Jeannine en déroute.

— Oh ! pourquoi m’avez-vous embrassée ainsi ?

— Est-ce donc si désagréable ?

— Je ne sais pas... mais il me semble que ce serait terriblement mal si je vous permettais de recommencer !

— Alors, nous allons nous en rendre compte immédiatement ! répliqua Jo en la courbant sous son étreinte.

Mais cette fois la lesbienne ne se contenta pas d’un simple baiser. Maintenant Jeannine renversée sur le sofa, de sa main droite demeurée libre, elle caressa la jeune poitrine de la vierge affolée, dégrafant la blouse légère et glissant sous la fine chemisette de soie à la recherche des seins fermes et bien développés que depuis longtemps Jo avait devinés sous l’étoffe qu’ils tendaient et gonflaient abondamment.

— Non ! Non ! Pas ça ! c’est très mal !

— Au contraire, je veux ! je veux te sentir frissonner dans mes bras, je veux que tu connaisses à ton tour les voluptés du chevreau glacé et du cuir verni ! je veux te faire goûter aux délicieuses ivresses que l’homme, dans sa brutalité, est incapable de nous donner, à nous femmes, qui connaissons mieux qu’eux les recoins du corps féminins où se nichent les plus adorables sensibilités... laisse-moi faire ! tu verras, tu goûteras les réels vertiges de la passion ! de la seule qui soit absolue et qu’on puisse éprouver en

toute liberté sans la crainte d'une maternité qui déforme les corps que Vénus nous a donnés !

Elle parlait d'abondance, affolant la vierge par ses paroles et ses caresses de plus en plus précises et de plus en plus perverses, parvenant à dégrafer les vêtements de Jeannine, dont les sens exacerbés n'avaient plus la force de résister, l'amenant presque au contraire à désirer d'autres baisers et d'autres caresses.

Un à un, sans qu'elle sût ce qui lui advenait au juste, la Bretonne sentit ses vêtements s'en aller... bientôt elle n'eut sur elle que sa ceinture étroite qui maintenait ses bas.

Sa nudité sentit contre elle la tiède douceur des cuirs qui gagnaient le corps de son initiatrice et ce lui fut brusquement comme une révélation.

Affolée, gémissante de volupté, la Bretonne se rua littéralement aux jeux pervers de Lesbos, ne sachant plus ce qu'elle faisait, toute tendue dans un désir éperdu de caresses qui, dans son énervement, la laissaient inassouvie et prête à y convier sa compagne en de nouvelles et plus épuisantes sensations.

Jo, adorant ces jeux lubriques, s'y donnait avec toute sa science et tout son goût.

Que dura leur mutuel affolement ? Elles n'auraient pu le dire ! Mais brusquement tout changea.

Certes, Jeannine, sûre que sa compagne avait fermé à clef la porte de la chambre, ne pensait point que quelqu'un pût apparaître en ce moment. En réalité, une autre porte demeurait ouverte, dissimulée sous une tenture, et, par ordre du prince, cette porte était simplement poussée. Jo avait reçu l'ordre de se livrer à ses penchants jusqu'au retour des promeneurs, et comme Jeannine gémissait de plaisir sous les baisers de sa compagne, cette porte s'ouvrit et le prince, d'une voix sévère, dit brusquement :

— Eh bien ! c'est du beau !

Jo se releva, prenant une attitude faussement contrite, tandis que la pauvre petite Jeannine était absolument affolée à l'idée d'être prise en flagrant délit de lubricité par le prince, suivi de Paulette et de Yanka Sipienova. Et brusquement, pour grandir sa honte, atroce déjà, elle se sentit nue entièrement.

— C'est ainsi, reprit Son Altesse, que vous me récompensez de ma confiance ? en vous livrant sous mon toit au plus éhonté des dévergondages qui se puisse trouver ?

Jeannine, prête à pleurer, voulut balbutier une excuse. Le prince ne la laissa pas parler. D'un geste bref, il lui imposa silence et ce fut encore lui qui parla :

— Non ! c'est inutile ! ce que je vois me suffit ! je ne puis laisser passer un tel outrage aux plus élémentaires lois de la pudeur et de l'hospitalité !

Et, s'approchant d'un gong, il frappa deux coups. Presque immédiatement quatre serviteurs parurent, qui, de toute évidence, avaient dû attendre dans le couloir voisin l'ordre de Son Altesse.

— Ces deux femmes au cachot ! ordonna-t-il sèchement, et avant que Jeannine Le Quesnec eût le temps de réaliser ce qui lui arrivait, elle était saisie violemment et entraînée, nue, au dehors de la chambre, ainsi du reste que Jo, mais tandis que la Bretonne était réellement jetée dans un cachot noir, la lesbienne était reconduite au

quartier des esclaves, où elle raconta à ses compagnes les scènes que nous venons de décrire.

En quelques mots maintenant résumons ce qui était arrivé aux promeneurs. Le prince, Paulette et la Polonaise avaient parcouru l'île en voiture, et l'Altesse Hindoue en avait profité pour faire une cour très poussée à Yanka, qui, ainsi que Jeannine, avait été droguée et se sentait presque affolée par les déclarations de son compagnon et les quelques caresses qu'il avait osées, pourtant bien timides, ainsi qu'il sied à un amant violemment épris, mais sans grande audace.

Après une courte promenade à pied sur une falaise où l'automobile princière ne pouvait passer, Paulette, sous un prétexte quelconque, déclara préférer



continuer la promenade en se plaçant aux côtés du chauffeur. Le prince, comprenant qu'elle désirait ainsi le laisser plus libre dans son flirt, acquiesça volontiers et la voiture repartit très lentement sous les grands arbres du boulevard circulaire de l'île.

Alors Abdul Chukri Ganem se fit plus empressé tout d'abord, puis plus entreprenant quand il se rendit compte que la Polonaise, sous l'emprise des aphrodisiaques, commençait à perdre tout contrôle de ses nerfs et de ses gestes. Il l'avait prise par la taille et la serrait contre lui. D'abord, elle essaya une faible, oh ! très faible, défense, puis sans forces, elle accepta de laisser ses lèvres recevoir les plus ardents et les plus troublants des baisers. Sans cesser de la serrer contre lui, le prince, d'une main insidieuse, risqua des caresses plus audacieuses, plus précises et les jeunes seins de la vierge palpitérent quand une main les effleura, faisant surgir et pointer turgides les pointes juvéniles... Puis, tandis que Yanka gémissait de bonheur sous cette très habile caresse, la main frôleuse quitta la ferme poitrine pour caresser les genoux, se glissant sous la jupe, effleurant les cuisses nues, remontant plus haut. Dans un éclair de lucidité, la vierge effarouchée eut un brusque recul, mais maintenue, elle ne put fuir et se renversant en arrière, vaincue, elle s'abandonna à tout ce que le prince tenta, honteuse et heureuse à la fois de tant de douceur et d'impudicité qui n'arrivait cependant pas à soulever en elle le moindre dégoût, ce qui n'eût point manqué de se produire si la jeune fille n'avait pas été droguée et se fût trouvée en pleine possession de son *self control*.

Tout a une fin... même les plus adorables frissons sous les savantes caresses et l'automobile arriva devant le château du prince. Celui-ci proposa de rejoindre Jo et Jeannine ; un serviteur, interrogé, déclara que les deux jeunes filles étaient dans « la chambre de Mademoiselle Jo » ; le reste, nous le savons maintenant.

Quand les deux délinquantes eurent été entraînées hors de la pièce, Yanka, encore toute frémissante des caresses reçues et au fond encore inapaisée dans sa chair en déroute, tenta de prendre la défense des jeunes filles, terrifiée qu'elle était de voir jeter ces deux jolies compagnes dans quelque affreux cachot.

Le prince lui sourit et se contenta de répondre :

— Elles seront punies surtout parce que les caresses qu'elles ont échangées ont été en somme volées au plaisir d'un homme... celles que vous m'avez laissé vous donner étaient normales, donc il n'y a rien à y redire !

— Vous avez échangé des caresses ? demanda Paulette d'un air étonné.

— Oui, répondit l'Altesse hindoue, et je suis heureux de pouvoir affirmer que les seins de Yanka sont doux et fermes à souhait et aussi qu'elle répond aux caresses avec d'exquises pâmoisons !

Paulette, à ces paroles, parut absolument offusquée et se mit à accuser la malheureuse Polonaise de vouloir lui enlever son amant.

L'autre voulut protester, dire la surprise de ses sens, l'incompréhensible de son aventure, jurer ses grands dieux que tout s'était passé sans qu'elle se rendît un compte bien exact de ce qui était arrivé, tout fut inutile ; Paulette ne voulait pas être convaincue et ne pouvait l'être, puisque tout ce qui s'était passé avait été convenu d'avance entre elle, Jo et le prince.

La querelle s'envenima, grâce à la mauvaise foi de Paulette, désireuse de complaire à son amant en lui donnant une occasion de violence contre la nouvelle captive, violence qui devait aller jusqu'au défloremment de la pauvre fille, inconsciente encore du danger terrible que courait sa vertu maintenant qu'elle avait été amenée à Slave Island.



Paraissant à bout d'arguments, Paulette frappa sur le gong. A nouveau, quatre serviteurs parurent. La furie déchaînée s'avança vers eux :

— Qui commande ici ? leur demanda-t-elle.

— Le Sahib Chukri !

— Et après lui ?

— C'est toi, ô lumière de mon œil !

— Cette fille m'a outragée !

— Ce n'est pas vrai ! clama Yanka.

— Si ! elle m'a insultée et voilà qu'à présent elle ose me traiter de menteuse devant vous tous !

— Punis-la ! dit un des Hindous.

— Oui ! et immédiatement ! Conduisez-la à la salle des punitions !

Yanka, hurlant au secours et se débattant follement, fut entraînée par les quatre serviteurs, tandis que Paulette, demeurée près du prince, lui demandait humblement :

— Le maître est-il satisfait ?

— Oui ! tu as très bien joué ton rôle d'amante offensée !

— Je ne l'ai pas joué ! Je hais cette femme qui a attiré ton attention, mon maître aimé !

— Alors, quelle punition allons-nous lui infliger ?

— Je veux qu'elle soit flagellée sérieusement d'abord, puis tu la défloreras et ensuite tu pourras l'oublier et ton amour me reviendra !

Le prince sourit et l'embrassa :

— N'aie pas peur, Germaine, tu demeureras toujours ma bien chère préférée, ma douce favorite, puisque tu as si bien accepté ton esclavage !

— Dans tes bras, mon maître, l'esclavage est si doux !

— Pourtant, quelquefois tu es battue ?

— De ta main ? c'est encore une volupté !

— Allons, descendons à la salle de punitions ! Je te laisse le choix du châtiment à infliger à cette jolie dévergondée et ensuite nous punirons ton obscène Bretonne !

CHAPITRE X

JEANNINE VIOLÉE ET PROSTITUÉE SOUS LES COUPS. — YANKA, LIVRÉE À PAULETTE PAR LE PRINCE, POUR ÊTRE DRESSÉE À L'AMOUR. — LES CORDES VERTICALES. — ABOMINABLES MENACES. — TERRIBLES FLAGELLATION. — YANKA CAPITULE.

Quand il fut près des cachots, le prince ordonna à Paulette de l'attendre et pénétra seul dans une des salles du sous-sol aménagée pour y appliquer avec facilité tout genre de punitions ou de supplices. Sur son ordre, la pauvre Jeannine, toujours nue, y fut amenée et comme elle se jetait à ses pieds, le suppliant de lui faire rendre ses vêtements, il se contenta de la saisir aux cheveux et de l'entraîner, malgré qu'elle se débattît avec vigueur, vers un sofa en lui disant froidement que pour la punir de s'être livrée à son dévergondage lesbien, il allait sans plus tarder lui faire subir la loi de l'homme et la violer sur l'heure.

La menace terrible d'une pareille chose révolta la jeune fille, qui se mit en devoir de lui résister avec la dernière énergie. Le prince ne fit que s'amuser des efforts de la pauvre qui, certes, ne pouvaient durer bien longtemps et peu à peu en effet la résistance de la malheureuse s'affaiblit, chose attendue par le prince, qui en profita pour la renverser sur le dos.

Un moment ils luttèrent corps contre corps, enlacés dans une sauvage étreinte... puis Jeannine se sentit immobilisée ; le désespoir au cœur, elle faiblit quelques secondes et cela suffit à son tourmenteur pour parvenir à ses fins. Dans un cri horrible de détresse, la jolie bretonne devint femme, vaincue autant par la force brutale que par la drogue qui déjà l'avait laissée sans volonté devant les désirs lesbiens de Jo.

Mais le but qu'avait cherché l'Altesse Hindoue n'était pas atteint, loin de là au contraire. Abdul Chukri Ganem avait pensé que sous l'influence excitante de ce qu'elle avait bu et des caresses de la lesbienne, Jeannine allait violemment réagir entre ses bras et que la pauvre vierge, dans son affolement, serait prise elle aussi par la volupté et serait ainsi doublement vaincue pour le double plaisir de son tourmenteur. La douleur du défloremment, pensait-il, serait annihilé par la tension des nerfs surexcités au-delà de l'imaginable et il pensait qu'il tiendrait dans ses bras une amante palpitante qui frissonnerait à l'unisson de sa propre volupté à la dernière seconde de la consommation de l'ignoble attentat. Au fond, depuis des jours, il désirait cette fille avec une ardeur violente comme seuls les Orientaux en éprouvent en amour ; mais ce même désir lui avait nui, car la brutalité employée, la terreur épouvantable qui emplissait l'âme de sa victime ; la honte abominable qu'elle conçut à la seconde de l'irréparable outrage, tout fut contre lui au moment où il comptait parvenir à ses fins.

Et loin d'avoir sous son étreinte une amante, révoltée moralement peut-être, mais vaincue physiquement par la sensualité, ce ne fut, au moment où se réalisa la chose sans nom qu'une pauvre loque humaine à peine pantelante qu'il serra contre lui.

Et maintenant qu'il l'avait abandonnée, la pauvrete demeurait immobile sur le sofa témoin de la consommation du crime, frissonnant parfois d'effroi et d'horreur impuissante, soulevée par saccades de lourds sanglots de désespoir immense et de douleur tant morale que physique.

Comme un flot submerge les châteaux de sable que les enfants édifient sur la plage, un flot de rage et de colère déferla dans l'âme du prince sous l'échec de sa tentative et de la déception de ses désirs inassouvis. Il appela. Deux serviteurs parurent.

— Cette fille au banc !... pour être fouettée !

Les Hindous s'inclinèrent devant leur maître, puis ils s'approchèrent de la malheureuse Jeannine, toujours prostrée et à demi inconsciente de ce qui se passait à présent autour d'elle.

Avec une brutalité froidement calculée, ils s'emparèrent d'elle, la soulevant dans leurs bras puissants et la portèrent, aveuile, sans force, vers un lourd banc de bois massif, et l'y étendirent à plat ventre.

La pauvre fille voulut se relever, mais les deux hommes ne lui en laissèrent pas la possibilité, car déjà ils s'affairaient pour l'y attacher solidement à l'aide de lanières minces de cuir tressé.

Les beaux bras nus furent allongés dans le prolongement du corps et les liens multiples furent rudement tendus et serrés à l'extrême, afin qu'eux-mêmes constituassent déjà une souffrance ; ils s'enfonçaient en la meurtrissant dans la chair délicate, arrachant de vagues plaintes à la pauvre fille.

Jeannine pourtant se laissait manier, toucher, lier sans opposer aucune nouvelle résistance, pensant avec candeur qu'en s'abandonnant ainsi elle s'éviterait de nouveaux sévices, bien qu'elle crût qu'à présent elle avait atteint le plus profond de la souffrance et de la détresse humaine et qu'il ne pouvait plus rien lui advenir de plus abominable, de plus odieux, de plus atroce que les ignominies qu'elle venait d'endurer dans les bras du tourmenteur qui la venait de déshonorer sans nul remède au monde.

Hélas pour elle ! la malheureuse n'allait point tarder à se rendre compte qu'en fait de souffrances elle aurait encore bien des choses à apprendre et à endurer.



Maintenant les liens l'avaient immobilisée à peu près complètement contre le banc, la prenant aux épaules, à la taille, aux genoux et aux chevilles qui étaient liées de chaque côté du banc, jambes repliées, la contraignant ainsi à bomber la croupe au maximum, fesses le plus écartées possible, afin que lorsqu'on la frapperait on pût atteindre sans trop de difficultés le plus intime de son être douloureux.

Tandis que les deux serviteurs du prince l'avaient attachée de cette manière, l'Altesse avait soigneusement choisi dans une armoire une longue et fine cravache en cuir tressé, arme redoutable, car elle était faite du cuir épais du rhinocéros, assoupli au marteau et convenablement huilé.

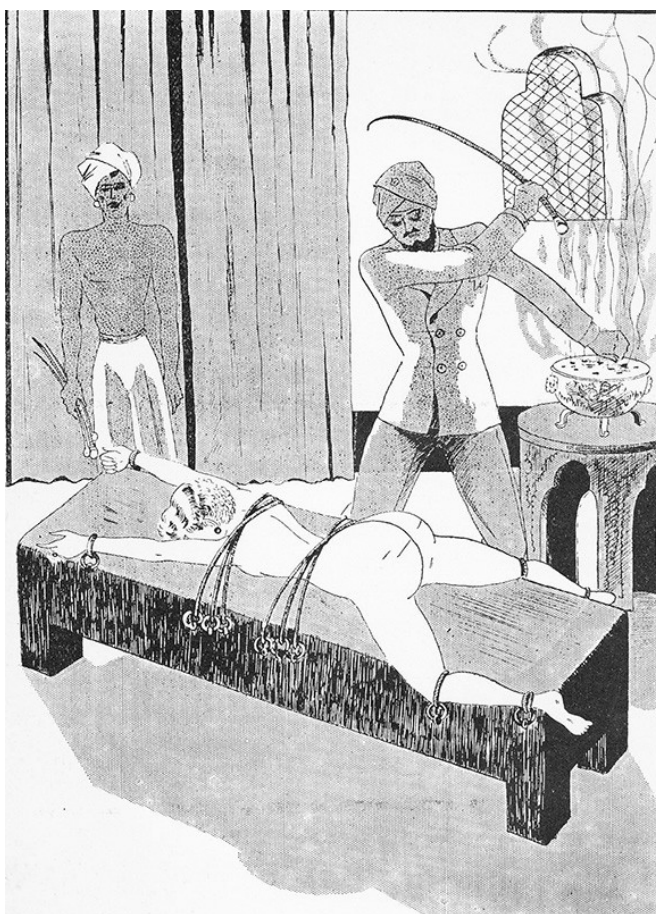
Puis, brusquement, sans qu'aucune parole eût été échangée et pût faire prévoir à la pauvre Jeannine le sort qui lui était réservé, le prince cruel fouailla les fesses nues qui s'offraient à lui dans toute leur juvénile amplitude, puis sans une seconde d'intervalle, il frappa un second coup qui atteignit presque le même endroit.

Sous ce double choc terriblement douloureux, qui lui parut pénétrer dans ses chairs et la déchirer profondément, la malheureuse fille ne put retenir un long hurlement de douleur poignante :

— Au secours !... ah... on me tue !

Et en même temps tout le corps meurtri de si soudaine façon eut dans les liens tendus une affreuse crispation. Les lanières parurent entrer dans les chairs qu'elles endolorissaient déjà et le corps tourmenté s'agita follement et vainement, tendant les nerfs et les muscles à l'extrême.

Heureux de faire souffrir celle qui lui avait refusé la satisfaction de son bestial et charnel appétit, le prince Abdul eut un sinistre ricanement devant les impuissants essais de sa victime pour échapper à ce nouveau supplice et satisfait ignoblement de la meurtrir violemment il se mit à frapper avec une violence accrue, mêlant aux han ! de l'effort les injures et les menaces les plus immondes et les plus abjectes qu'il pût trouver en français afin que la pauvre pût bien comprendre et en vît l'horreur de sa situation largement décuplée.



Et les fouaillées rapidement lancées s'abattirent en douleurs sèches et rapides, se succédant sans arrêt ni pause.

Fervent de la flagellation féminine qu'il cultivait à l'égal d'un art, raffiné et foncièrement cruel, le prince poursuivait la terrible flagellation dont l'horreur monta bien vite à son paroxysme. Dans sa science, il cherchait à obtenir le summum de la douleur, portant ses coups sans aucune régularité, pour défier l'attente angoissée de sa victime et lui faire mieux savourer la souffrance qu'il se plaisait à faire naître, mêlant savamment l'angoisse épuisante et torturante à un haut degré de l'attente du coup et la douleur que ce même coup faisait naître et irradiait par tout le corps de la fille torturée.

Maintenant, la malheureuse petite Bretonne hurlait à pleine gorge, cherchant par de terribles contractions de ses membres à s'arracher aux liens qui la livraient sans défense à l'épouvantable flagellation sans autre résultat que de resserrer ces mêmes liens sur ses membres délicats et déjà meurtris ! puis par instants les coups s'espçant, Jeannine avait une détente marquant visiblement une sorte d'apaisement à demi-inconscient et alors son bourreau en profitait pour, d'une fouaillée nouvelle, la rejeter dans son abîme de terreur et de souffrance. A nouveau elle se tordait en hurlant, vaine révolte du pauvre corps empli de révolte inutile et désespérée.

Les jolies fesses à l'épiderme délicat et satiné étaient rapidement passées du rose au rouge vif puis au brun brique et sans arrêt l'affreuse correction se poursuivait et la croupe se marquait de stries violacées, bordées de meurtrissures verdâtres et aussi traversées de cloques sombres sous lesquelles le sang s'amassait prêt à jaillir à la première écorchure.

Sous une cinglée plus violente, plus rude, plus sèche, ce fut ce qui arriva. La peau soudain se fendit sur plusieurs centimètres et le sang noir et visqueux jaillit en fines gouttelettes.

La douleur de cette atteinte fut horrible. Jeannine eut un tel sursaut, une contraction tellement effroyable, que tordue littéralement dans ses liens, cambrée presque, ses poignets et ses chevilles furent comme sciées et de la peau déchirée, là aussi le sang perla.

On eût dit que la vue de ce sang affolait le tourmenteur. Avec une rage qui parut soudain portée à sa plus grande exaltation, il se mit à frapper cette chair sanglante avec une virulence épouvantable comme s'il eût voulu déchiqueter absolument ces fesses offertes à sa colère.

Puis son exaltation parut s'apaiser et soudain il cessa de frapper et contempla la croupe ensanglantée que sa cravache avait littéralement saccagée.

Plusieurs minutes passèrent durant lesquelles la contemplation de ces fesses martyrisées parut l'absorber... peu à peu, les cris et les sanglots poignants de la pauvre petite Jeannine décreurent et elle sembla s'apaiser, ne cessant cependant de geindre et de gémir doucement.

— Tu vas être délivrée des liens qui te meurtrissent, lui dit le prince, d'une voix que la passion rendait sourde, et comme de t'avoir vue gigoter de la plus impudique façon sous

la caresse de ma cravache m'a mis en appétit, je pense que tu voudras bien, et cette fois de bon gré, satisfaire mes exigences et calmer mes bienveillantes ardeurs amoureuses ! Tu vas donc m'appartenir encore, mais je veux que cette fois tu te donnes vraiment à moi ! Ce n'est pas un corps sans réaction que je veux en mes bras ! Je veux que tu répondes à mon étreinte ! je veux que tu sois une maîtresse diligente, une amante digne de cette appellation, ou alors je te fais rattacher et je recommence sur tes seins ce que je viens de faire sur ton postérieur frémissant ! Tu as compris ?

— Oui ! Oui ! tout ce que vous voudrez de moi, je le ferai, mais pas... pas sur la poitrine ! j'en mourrais !

Le prince jeta un ordre. Ses serviteurs délièrent la jeune fille et l'aiderent à s'étendre sur le sofa où précédemment son déshonneur avait été si sauvagement consommé.

Abdul Chukri Ganem l'y rejoignit ; mais cette fois, son exaltation violente étant passée, il s'attarda à caresser sa victime affreusement honteuse, et sous l'empire des caresses, de la flagellation, de la drogue, Jeannine vibra comme une harpe sous des doigts habiles, et ce ne fut pas une chose inerte dans les bras du prince, mais une femme affolée de luxure et une amante râlant de plaisir.

Abdul Chukri Ganem se déclara entièrement satisfait, puis il ajouta :

— Je ne veux point te sevrer de ce plaisir sensuel auquel tu viens de prendre un plaisir non dissimulé, ce dont, pour ma part, je n'ai qu'à me louer grandement, aussi je te laisse avec mes braves serviteurs auxquels je te prie de rendre les mêmes services qu'à moi !

A ces affreuses paroles, la pauvre petite Jeannine poussa un cri de désespoir. Elle se redressa brusquement, voulut supplier, mais un voile couvrit sa vue et elle retomba en arrière évanouie.

Le maître s'étant retiré, les deux Hindous profitèrent à leur tour amplement de l'autorisation qui venait de leur être donnée. Le calvaire de la captive se poursuivit dans l'ignominie, les rôles d'amour, les caresses et les profanations d'une pudeur et d'une candeur adorables.

.....

Cette infamie accomplie pour la plus grande satisfaction du prince, celui-ci s'en vint rejoindre Paulette dans la salle où il l'avait prié de l'attendre. La belle esclave avait entendu les cris et les appels de sa malheureuse compagne et, dans l'amour asservi qu'elle avait voué à son maître, elle était heureuse que Jeannine eût résisté et ne se soit pas donnée de bon cœur. Ainsi le prince aurait senti la différence entre cet amour imposé et subi et celui, pur et sincère, qui la liait à lui. Car peu à peu, Paulette, l'ex-Germaine, si fière et si indépendante, avait pris un goût morbide à son propre esclavage, quand le prince levait la main sur elle, un frisson la saisissait toute, la pâmant déjà à moitié et les coups reçus la laissaient râlant de volupté masochiste. La force et les coups avaient fait pour sa conquête plus que jamais amant dévoué et attentionné n'eût réussi.

— Eh bien ! dit-elle en voyant paraître son amant, mon maître a-t-il été pleinement satisfait ?

— Peuh ! j'ai dû employer la cravache pour arriver à en tirer des réactions intéressantes ! Elle a subi le viol sans me donner l'impression même d'une révolte !... Non ! j'ai été déçu !

— J'espère te livrer une Yanka mieux préparée à l'honneur que tu lui réserves, maître aimé !

— Ah ! petite Germaine ! Si tu fais cela, je suis capable de te rendre ta liberté et de te faire ramener en Europe !

— En Europe ! toute seule ? mon maître plaisante ! Que ferais-je d'une liberté qui me tiendrait loin de lui et des cinglées émouvantes qu'il sait, seul, me prodiguer pour notre mutuelle volupté ?

— Es-tu sincère ?

— N'ai-je pas prouvé souvent déjà le plaisir que tes fessées me procurent ? Ne m'as-tu pas senti défaillir sous ta cravache ?

— Allons, Germaine, ne t'attendris pas ! va ! je te laisse libre de me préparer Yanka à ta guise ! Pour moi, j'ai commandé ma voiture et je vais prendre le thé au château de mon ami Ronald Erikson !

Et le prince laissa Paulette toute frissonnante à la pensée des minutes troublantes qu'elle venait d'évoquer.

Mais ses réflexions ne durèrent que quelques instants, et se décidant, elle se rendit dans la partie des sous-sols où, sur son ordre, la belle Polonaise avait été enfermée. Le prince avait donné des instructions à ses serviteurs pour qu'on obéît à Paulette comme à lui en tout ce qui toucherait la punition et le dressage de Yanka. Paulette emmena donc avec elle deux robustes Hindous, spécialisés à Slave Island dans le dressage des filles les plus rebelles. Ils se nommaient Moktar et Singh, tous deux originaires de la province de Sialpur, dont Abdul Chukri Ganem était maharadjah souverain.

Sur les indications de Paulette, les deux hommes, ayant tout préparé pour punir Yanka, allèrent tirer celle-ci du cachot où on l'avait jetée peu avant, puis, lui ayant lié les mains derrière le dos, malgré ses véhémentes protestations, ils la conduisirent dans la pièce où Paulette se tenait et où devait avoir lieu la séance de dressage sous la direction de la favorite qui faisait ce jour-là ses premières armes comme dominatrice et dresseuse d'esclaves.

Quand les deux femmes furent face à face, elles se défièrent d'abord du regard, puis ce fut Yanka qui la première rompit le silence :

— Est-ce que cette infâme comédie va durer longtemps encore ? demanda-t-elle avec une singulière arrogance de ton et d'attitude qui contrastait fort avec les liens qui lui immobilisaient les mains.

Paulette sourit et se tourna vers les Hindous, auxquels elle s'adressa en anglais, langue parlée et comprise par la nouvelle captive.

— Comment trouvez-vous cette fille ? leur demanda-t-elle en désignant Yanka d'un geste de la tête.

— Elle est très belle ! répondit Singh.

— Et comment vous plairait-elle le mieux ?

— Par Siva ! nue ! entièrement nue !

— Singh a raison ! appuya Moktar, nue, elle doit être magnifique et ses fesses doivent être admirables !

Yanka, à ces propos insultants, protesta avec énergie contre leur inconvenance et pria Paulette de bien vouloir revenir à une plus juste compréhension de la bienséance.

— Comment penses-tu trouver ces paroles insultantes ? Ces deux braves serviteurs de notre maître commun te trouvent à leur goût ! Pourquoi n'auraient-ils pas le droit d'exprimer leur opinion à haute voix ?

— Leurs paroles m'outragent !

— Que diras-tu de leurs gestes alors ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ils te préfèrent toute nue, ont-ils dit. Tu vas donc les satisfaire et te montrer ainsi à eux !

Yanka rougit à ces mots, comme si elle sentait, déjà posés sur sa nudité, des regards lubriques des deux hommes, et elle répliqua :

— Vous ne pensez pas que je consente jamais à une telle ignominie ?

— Tantôt, sale petite prostituée, sous les caresses du prince, tu montrais moins d'intransigeance... oui ! est-ce que tu crois que je n'ai pas vu sa main se glisser sous ta jupe ?... tu gémissais alors comme une chienne en folie, sale garce !

— Vous mentez ! Je n'aurais jamais toléré...

— Ah ! ah ! laisse-moi rire de tout mon cœur !... puisque je te dis que je t'ai vue ! Est-ce que tu crois que le rétroviseur de la voiture ne te trahissait pas ? Allons ! maintenant trêve de plaisanteries ! veux-tu, oui ou non, te mettre toute nue pour le plaisir des yeux de nos braves amis, qui, je t'assure, ne demandent pas mieux ?

— Non ! et mille fois non !

— Parfait ! Vous avez entendu, vous autres ? Elle ne veut pas ! Il faut donc que vous en preniez votre parti ! puisqu'il lui déplait tant de se déshabiller devant vous, que vous reste-t-il à faire ?

— La déshabiller nous-mêmes ! répliqua Moktar en riant.



— Je vous interdis de me toucher ! cria Yanka.

Les deux Hindous levèrent les yeux vers le plafond, comme s'ils prenaient le ciel à témoin des ennuis que leur causait l'attitude de la nouvelle esclave.

— Que devons-nous faire alors ? interrogea Singh d'un air ennuyé.

— Partageons la poire en deux ! répondit Paulette. Voilà ce que vous allez faire ! Au lieu de la mettre entièrement nue, vous lui retirerez tous ses vêtements, mais vous la chausserez de bottines à tiges montantes et vous la ganterez de chevreau glacé jusqu'aux épaules ! De cette façon, vous verrez son corps sans aucun voile et pourtant elle ne sera pas entièrement nue ! Je pense que cette solution donnera satisfaction à chacun et que nul ne trouvera à dire à ma décision ! Et maintenant faites vivement, puis vous me l'attacherez à la double corde verticale ! C'est compris ?

— Oui ! répliquèrent les deux Hindous joyeusement.

Et ils se tournèrent vers la prisonnière qui, les voyant s'approcher d'elle, eut un haut-le-corps et voulut reculer. Une table massive retint son mouvement en arrière et les Hindous portèrent la main sur elle. Elle voulut se dégager et se débattit, mais elle avait affaire à deux gaillards experts dans la répression des révoltes féminines et leurs poignes solides ne lui permirent aucune évasion, d'autant qu'elle avait toujours les mains étroitement liées derrière le dos. D'une poussée, elle fut renversée sur la table où l'un d'eux la maintint en lui appuyant durement sur les épaules, tandis que l'autre malgré ses cris et ses appels lui relevait les jupes et se mettait en devoir de lui détacher sa culotte, puis de lui défaire son étroite ceinture qu'elle portait à même la peau et qui n'avait d'autre utilité vestimentaire que de retenir les longs et fins bas de soie noire qui gantaient — c'est le mot — ses jambes admirables et nerveuses jusqu'au haut des cuisses.

Lentement, prenant un évident plaisir à son travail, Singh arrachait à Yanka les légers et élégants dessous qui étaient les siens.

La pauvre fille se débattait de son mieux, pleurant maintenant de honte en se sentant tripotée par les mains impudiques de Singh qui, encouragé par les sourires de Paulette, s'en donnait à cœur joie pour la plus grande honte et la plus avilissante confusion de la malheureuse qui lui était livrée. Enfin il eut terminé. Alors il retira les chaussures de Yanka, les fins bas soyeux, puis la jupe elle-même. Mais il dut s'arrêter là, car Paulette commanda alors :

— A Moktar maintenant de retirer le reste ! On lui mettra ses bottes et ses gants quand elle sera toute nue !

Sur les indications de Moktar, Singh lia les chevilles de la pauvre prisonnière à un pied de la table, afin que lorsqu'elle aurait les bras libres elle ne puisse opposer de sérieuse résistance.

Cela fait, Moktar dégrafa la blouse légère et fine que portait Yanka, puis à l'aide de son poignard, il trancha les épaulettes de la chemise et, quand tout cela eut été fait, il ramena la blouse en arrière, la faisant glisser à hauteur des coudes. La chemise elle aussi glissa en même temps, découvrant deux seins admirables, quoiqu'un peu forts, mais la jeunesse aidant, ils demeuraient fermes et bien en place, érigeant sous la complexité des

sentiments qui étreignaient Yanka deux pointes fines et roses, adorables à contempler. Moktar détacha les poignets et d'un geste adroit et précis, retira d'un seul coup la blouse de soie, puis, sans s'occuper des efforts de sa victime, remonta la chemise vers les épaules.

— Non ! Non ! pas ça ! pas ça ! pas toute nue ! Pitié ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! comme j'ai honte ! Non ! Laissez-moi ma chemise ! Oh ! il... il me l'enlève... oh !... pitié ! pitié !... oh !

Et toute nue maintenant aux regards de chacun, elle éclata en sanglots.

— Tu peux lui détacher les chevilles ! dit Moktar à Singh avec un sourire entièrement satisfait ; et tandis que l'autre obéissait, il avait à nouveau renversé la jeune fille en arrière et s'amusa à la torturer à la fois moralement et physiquement en lui pinçant douloureusement la pointe des seins tout en lui faisant d'obscènes déclarations.

Ses liens étant défaits, les deux hommes la lâchèrent. Egarée, elle se redressa, s'assit et, se cachant le visage dans les mains, elle éclata à nouveau en sanglots, murmurant par moments :

— Que j'ai honte ! mon Dieu, que j'ai honte !

Mais déjà sur un signe de Paulette, les Hindous s'approchaient d'elle, tenant en mains les bottes souples qui allaient gagner ses belles jambes au galbe impeccable et aux formes admirablement proportionnées. Sans résister, elle se laissa chauffer et lacer les bottes qui lui serraient étrangement chevilles, mollets, genoux et montaient à mi-cuisses. Ces bottes étaient faites, pour les tiges, de chevreau glacé noir et pour l'empêche de cuir verni également noir et elles avaient des talons de seize centimètres de haut, d'une finesse extrême, vernis eux aussi et très brillants.

La laissant toujours assise, les serviteurs du prince la gantèrent alors de chevreau souple et glacé. Les gants montaient presque aux épaules et se fermaient à l'aide de boutons de jais noir, très brillants, qui semblaient des diamants sombres étincelant sur la peau souple et noire qu'ils maintenaient très collante et sans un pli le long des bras superbes et fins de la belle Polonaise.

Pendant les longues minutes que demanda ce gantage raffiné et élégant, Paulette s'était saisie d'une fine et longue cravache souple de jonc, à pomme d'or aux armes du prince Abdul.

Quand Moktar et Singh se reculèrent, en ayant terminé pour le moment avec Yanka, Paulette, sans dire un mot, lança une fouaillée au ras de la table, cinglant durement les fesses de la pauvre esclave. Sous la surprise et la douleur, portant les mains à l'endroit endolori, Yanka fit un bond en avant, en poussant un cri de douleur, mais inhabile à se tenir debout sur des talons si hauts, elle trébucha et tomba à genoux.

— Debout, sale chienne ! cria Paulette en lui cinglant les fesses une seconde fois. Avec une plainte lamentable, la Polonaise obéit en disant d'une voix désespérée :

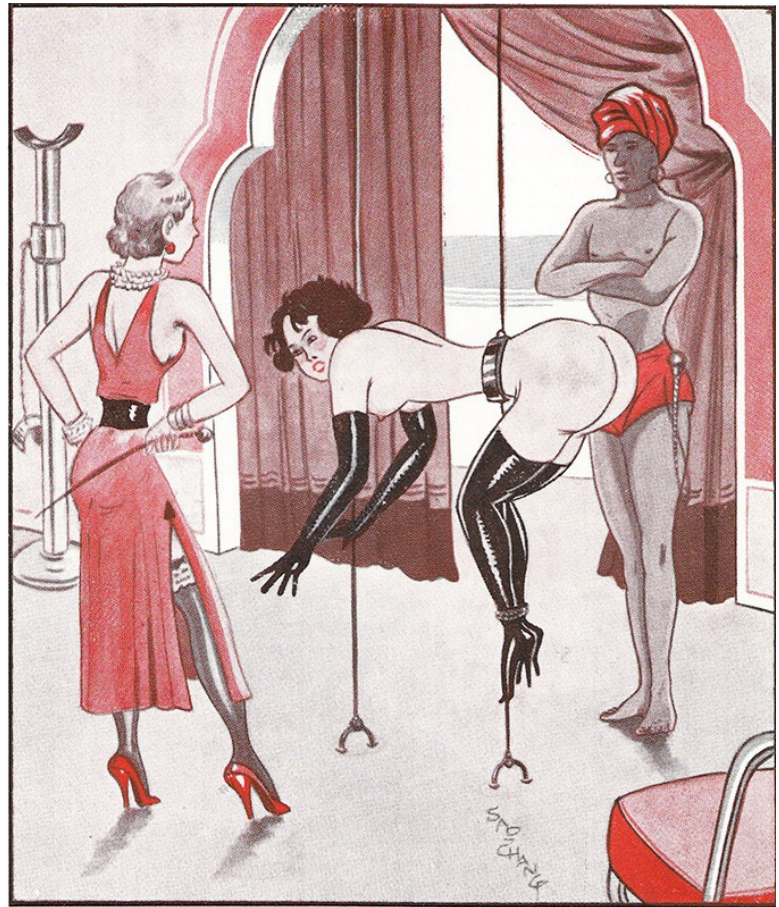
— Pourquoi êtes-vous si cruelle ? Que vous ai-je fait ?

Mais Paulette se détourna d'elle et s'adressant aux Hindous, commanda d'un ton sec :

— Cette esclave aux cordes doubles !

Avant qu'elle eût pu songer à résister, Yanka était à nouveau saisie et entraînée dans une autre partie de la salle vers les cordes doubles dont on venait de parler.

Ces deux cordes, en réalité deux filins d'acier, étaient tendues verticalement du plafond au sol même de la salle et fixées à des anneaux scellés dans la pierre. Elles étaient distantes l'une de l'autre de quarante-cinq centimètres environ et portaient à un mètre vingt du sol l'une un collier, l'autre une étroite ceinture d'acier. Ces deux objets s'ouvraient sur le côté, car il fallait que les filins demeuraient rigides et tendus, et un dispositif spécial permettait d'ouvrir ceinture et collier sans diminuer la tension des cordes métalliques.



Courbée de force en avant, Yanka eut bientôt le cou pris dans le collier qui lui fut bouclé soigneusement. Alors, Singh saisit la jeune fille à hauteur des cuisses, la souleva et passa sa taille dans la ceinture que Moktar boucla avec le même soin qui avait été mis pour assujettir le collier ; cela fait, ils la lâchèrent.

Ainsi attachée, la Polonaise avait le buste horizontal, face contre terre, les jambes pendant vers le sol, la croupe offerte sans défense possible à qui voudrait la cingler.

Pour se débattre dans cette position, aucun point d'appui n'était donné au corps qui était ainsi ligoté. Cette demi-liberté des mouvements, l'impossibilité d'en profiter, la position totale en un mot, tout était bien fait pour permettre d'appliquer une rude correction, puisque pour un flagellant adroit, aucune partie du corps n'était protégée et de plus l'effet de la pesanteur obligeait la fille à laisser les jambes tomber vers le sol, offrant la croupe bombée pour la plus grande efficacité des cinglées qu'on pourrait lui destiner, tout en permettant en même temps à d'autres flagellants d'atteindre facilement à leur guise les reins, les épaules, les seins, le ventre, bref tout le corps, sans avoir besoin de déplacer la victime.

Mais cela ne suffisait point à Paulette. Elle trouvait que l'esclave possédait encore trop de liberté. Elle prit une fine cordelette de chanvre solide et lia les chevilles de Yanka à la corde verticale qui fixait la ceinture au sol. Ainsi la croupe se bombait à son

avantage et se développait dans toute son ampleur, elle était vraiment fascinante et Paulette se promet de faire un bon usage d'un terrain aussi bien présenté.

Sous les liens qui meurtrissaient ses chevilles, Yanka gémit.

Paulette se releva et s'approcha de la tête de sa victime :

— Ainsi, lui dit-elle, tu as voulu m'enlever mon amant !

— Ce n'est pas vrai ! Je vous jure que vous vous trompez ! s'il m'avait demandé d'être à lui, je ne l'aurais pas écouté !

— Pourtant tu l'as laissé te dire que tu étais jolie, qu'il te désirait ! Et tu pensais rouler cette bonne Paulette comme une imbécile que tu la croyais, hein ?... Non ! inutile de protester ! je vous ai vus tous les deux ! ne mens pas !

— J'avais perdu la tête ! Je ne savais ce qu'il voulait de moi ! j'ai été folle quelques minutes ! Je vous jure sur le ciel que j'ignore ce qui s'est passé en moi ! Je n'étais plus maîtresse de mes actes !

— A d'autres ! Non ! non ! tu t'es conduite comme une gamine pleine de présomption... Eh bien, console-toi ! Quand je me serai bien vengée de toi, et parce que malgré tout je suis une bonne fille, je te rendrai à ton amoureux et vous pourrez vous livrer librement à vos ébats ! Que dis-je, librement ? Plus encore, je vous y aiderai ! Tout à l'heure, ou ce soir, ou demain, le sais-je ? quand j'en aurai assez de te faire souffrir, je t'attacherai sur un lit et il pourra te prendre à sa guise et lorsque tu



auras perdu dans ses bras ta stupide virginité, je te dresserai moi-même à coups de fouet ou de cravache à lui rendre les devoirs d'une maîtresse diligente et expérimentée ! La cravache me sera garante de ton ardeur, de ta bonne volonté...

— Lâche !... c'est affreusement lâche, ce que vous voulez faire !

— Et tiens ! j'irai plus loin en la faveur de votre réunion amoureuse, car je vais te battre jusqu'à ce que tu me supplies de te livrer à son étreinte, hein ! que dis-tu de mon idée ?

— Vous me tuerez sous les coups, mais je n'accepterai jamais ! vous entendez ? jamais de me livrer à un homme que je n'aimerai pas, et encore l'aimerais-je que je me refuserais à toute autre chose hors le mariage !

— Ces bons principes t'honorent grandement, mais le fouet te fera changer d'idées et cela avant peu !

— Vous pouvez me tuer ! vous me tuerez même avant que je vous aie cédé sur une telle ignominie !

— Bah ! tu verras ! tu réfléchiras quand le fouet te déchirera les fesses que tu étales en ce moment avec une rare impudicité ! Et ta raison te dira avant peu qu'il est préférable de se prostituer au prince d'abord, à ses amis et à ses serviteurs ensuite plutôt que de m'obliger à me fatiguer longuement à te cingler durement ! Tu verras ! Ah ! Yanka, c'est vrai que tu es belle, et combien je comprends un homme de désirer posséder une telle beauté ! Et ce soir, grand sera le bonheur du prince de réaliser une telle possession ! car il te prendra à sa guise, vaincue et pantelante physiquement et la chair et l'âme en révolte impuissante sous l'outrage que rien ne peut effacer ! Il aura ta chair et non ton esprit ? Qu'importe à cette minute pour l'homme qui prend ce qu'il désire ! Et cette première étreinte qui te fera femme, tu la subiras, révoltée, pleine d'un effroyable dégoût, dans une indicible angoisse de la chair et puis après, à nouveau, la cravache nous sera un sûr garant encore de tes futures soumissions à nos caprices !

— Non ! non ! puisque vous êtes femme, vous m'épargnerez une telle horreur ! vous ne laisserez pas s'accomplir pareille abomination ! dites ? vous aurez pitié de moi ! Vengez-vous sur mon corps, puisque vous croyez, bien à tort, je vous le jure, avoir à vous venger ! mais si vous me sauvez d'une telle épouvante, je vous bénirai encore, quelque punition que vous m'ayez infligée ! Non ! non ! pas cette torture !

Paulette fit un signe. Moktar s'approcha.

— Tu peux la caresser, lui dit la favorite du prince.

Et se penchant vers sa victime, la jolie fille reprit :

— Crois-tu que tu puisses échapper au sort que je t'ai fixé ?

— Pitié ! pas... pas... pas cette... torture !

Mais déjà sous les savantes caresses de Moktar la pauvre Yanka frissonnait malgré elle, tendue en un suprême effort pour échapper à ce sort ignominieux de se donner en spectacle à ses bourreaux. Mais le trouble qui naissait et grandissait en elle emporta sa volonté comme un flot puissant balaye tout sur son passage, et elle battit l'air de ses bras, se tordant, tête ballante, reins creusés, muscles de tout son être spasmodiquement tendus.

Paulette, elle-même haletante à pareil spectacle, ne voulut point qu'il continuât et brusquement elle saisit la pointe d'un sein et avec une violence inouïe la pinça en la tordant. Un hurlement monta de la gorge de Yanka.

— Laisse-la maintenant ! commanda Paulette à Moktar, qui obéit avec un regret évident. Et maintenant, poursuivit la Favorite, tu vas souffrir à ma guise ! Oui ! tout à l'heure, tu te tordras en hurlant inutilement, et quoique ton cœur ne soit que haine,

révolte, dégoût affreux, tu accepteras... tu réclamera les caresses qui déshonorent une vierge comme toi pour ne plus souffrir... car dis-toi bien cela, il n'y a pas une énergie, pas un courage, pas une force au monde qui puisse résister longtemps à ce que je te réserve ! Tu vois, je ne te prends point en traître ! Je te préviens très charitablement à l'avance ! Tu es belle, Yanka ! tu es désirable et désirée, tu le sais ! tu frémis d'horreur à la pensée de ce que je vais exiger de toi... **ET TU CEDERAS !... TU CEDERAS !**

— Non ! vous me tuerez ! je ne céderai à aucun prix !... à aucun !

—Tu vas voir ! c'est assez discuter ! quand tu seras lasse de souffrir, tu me diras... tu me crieras, car tu crieras : j'accepte tout ! Alors, mais alors seulement, je cesserai de te supplicier !

Puis Paulette se redressa, reprit la longue et souple cravache de jonc et frappa de bas en haut.

Une effroyable douleur atteignit Yanka, qui crut avoir les seins déchirés sous ce premier coup merveilleusement distribué. Tout son être révolté sous tant de mal se débattit avec violence, son corps se cambra à ce choc terrible et elle porta les mains à sa poitrine, hurlant :

— Pas sur les seins ! pas sur les seins ! c'est trop affreux !

Mais à peine sa phrase était-elle achevée qu'à nouveau elle poussa une clameur aiguë se terminant par un long râle, né d'une fouaillée nouvelle en travers du ventre.

Et les coups se mirent alors à pleuvoir sur la croupe étalée, sur les reins, encore le ventre, les bras ou les seins, au hasard, selon la fantaisie de la flagellante et la superbe nudité se striait de pourpre et les cris se coupaient de longues plaintes et de sanglots déchirants. Avec des crispations sauvages, elle avait d'épouvantables révoltes de sa chair douloureusement meurtrie. Comme une seconde ses mains ne protégeaient plus sa poitrine, Paulette, prenant mieux ses mesures, l'atteignit de biais, semblant faucher les pointes que la souffrance faisait s'ériger depuis un moment. Le coup fit jaillir du sang d'une pointe fragile touchée à toute volée. Le hurlement de Yanka fut tel que Paulette demeura un instant immobile, interdite. A nouveau la flagellation reprit, sur les fesses exclusivement cette fois.



Yanka se débattit, se tordant sous cette nouvelle rafale d'atroces souffrances :

— Mais pourquoi ?... pourquoi me torturer de telle manière ?

— Pour que tu acceptes les caresses du prince !

— J'accepte ! J'accepte tout ce que vous voudrez !

— Tu acceptes ? ce n'est pas suffisant ! Quand tu supplieras d'être conduite dans sa chambre pour te prostituer à tous ceux qui voudront de toi, ton supplice cessera !

Et deux nouvelles fouaillées atteignirent la croupe, passée maintenant au rouge brique et marquée de stries violacées.

— Conduisez-moi au prince !... je suis prête !... mais ne me battez plus ainsi !... par pitié ! prostituez-moi comme bon vous semble !... je vous le demande... prostituez-moi ! ne me torturez plus !

— Soit ! Détache-la ! puis conduis-la à Son Altesse, Singh !

Et il en fut fait ainsi.

CHAPITRE XI

UNE ANNÉE PASSE ! — LES NOUVELLES LOIS DE SLAVE ISLAND. — ÉLEVAGE HUMAIN. — LA NOUVELLE CHASSE AUX ESCLAVES. — PAULETTE CHANGE DE MAITRE. — AUX MAINS DE JEAN D'ANTEMEUR. — PAULETTE APPELLE LESBOS À ELLE. — LES GOUTS RAFFINÉS DU NOUVEAU MAITRE.

Plusieurs fois de pareilles scènes se répétèrent. Paulette, masochiste qui s'ignorait jadis, tenait à son esclavage avec une espèce de ferveur malade, et pour conserver l'amant qui l'avait su si bien amener à cet état de servage dans lequel elle trouvait tant de volupté, elle n'hésitait pas à lui préparer des maîtresses d'une heure ou d'une nuit, certaine qu'il lui reviendrait plus tard pour trouver en elle la femme si rare à découvrir qui prenne un goût profond et sincère à la servitude complète, y compris aux flagellations lentes et voluptueuses.

Afin que nulle concurrente ne lui vienne de la même façon disputer l'affection de son amant princier et lui arracher sa place de favorite, elle procédait elle-même aux flagellations d'asservissement et faisait de ces corrections de telles tortures que nulle esclave ne pouvait penser qu'une jouissance quelconque en pût être tirée et chaque fois que l'Altesse voulait tenter la chose, la fille, déjà rudement battue par Paulette, suppliait, hurlait et la chose ne donnait aucun résultat intéressant. Alors le prince, furieux, brutalisait l'esclave et revenait ensuite plus amoureux vers sa favorite, qui sous son nom était parvenue à régner réellement dans le château, se rendant de plus indispensable lorsque quelque chose n'allait pas dans l'installation électrique de Slave Island. Et ce fut ainsi que des mois passèrent... des mois relativement heureux pour des filles comme Jo, que Paulette protégeait manifestement, tant et si bien qu'au bout de dix mois de présence dans l'île, la lesbienne, comme du reste plusieurs autres, était demeurée vierge.

Mais le temps allait arriver où les filles seraient chassées des châteaux, ramenées à la Rotonde Centrale pour y être enfermées jusqu'à l'heure des nouvelles chasses, tant les esclaves des premiers jours que celles qui avaient été amenées ultérieurement, comme Jeannine Le Quesnec et la belle Yanka Sipienova.

De ses conversations avec les autres maîtres, Abdul Chukri Ganem avait retiré ce fait que tous avaient possédé toutes leurs esclaves et que, sauf dans son propre château, il ne restait aucune vierge. Bien plus, deux filles avaient déjà accouché et plusieurs étaient enceintes.

A ce sujet une grande réunion des maîtres fut décidée.

Ils se réunirent au château du prince Abdul et prirent les décisions suivantes, qui le lendemain furent promulguées comme loi :

Les enfants nés d'une esclave appartenaient à la communauté.

Les mères garderaient leurs enfants jusqu'au sevrage, puis ils leur seraient retirés et élevés à part, dans une île voisine, dépendant de Slave Island, île qui fut nommée la Réserve. Ces enfants seraient destinés, du moins ceux du sexe féminin, à être élevés en

vue de l'esclavage. Quant aux enfants mâles, de longues discussions eurent lieu, trois thèses se trouvant en présence.

Certains, comme Freudorf, voulaient que les mâles fussent jetés à la mer dès leur naissance.

Hopkins opinait pour une mise à l'engrais afin d'être servis à la table des maîtres, les jours de grandes fêtes.

Jean d'Antemur proposait pour sa part qu'ils fussent castrés et destinés à devenir plus tard les gardes eunuques de leurs sœurs en servitude.

Enfin, au bout d'un moment, Ronald Erikson pensa aussi au cas où un maître serait désireux de s'assurer une descendance pour lui donner plus tard sa propre place dans l'île.

Il fut enfin décidé ceci.

On attendrait que dix mâles fussent au monde. Les pères pourraient alors se réserver le droit de sauver UN fils, avec cette restriction que ce sauvetage ne pourrait avoir lieu qu'une fois tous les cinq ans, et ce, afin de ne pas trop multiplier les héritiers, tous les garçons restants seraient tirés au sort : un serait réservé comme eunuque et quatre mis à l'engrais et tous les choix ultérieurs seraient basés sur cette proportion de un eunuque pour quatre engraisés pour la table.

Quant aux mères qui seraient par trop abîmées par leurs maternités, elles passeraient devant le conseil des maîtres qui les examineraient tous les ans au moment des chasses et qui statuerait sur le sort qui leur serait réservé : la mort immédiate ou l'engrais pour être servie comme nourriture aux garçons à l'engrais eux-mêmes.

Et cette loi terrible fut notifiée dans chaque château aux esclaves par les chefs des eunuques.

Les deux premières accouchées ayant eu des filles, les pauvres innocentes furent arrachées à leurs mères désespérées et conduites à la Réserve, où des Hindous se chargeraient de les élever selon la Loi.

Quelques jours après cet important conseil, le prince Abdul décida de prendre aux vierges qui lui restaient cette chère virginité et de ne livrer par suite aux chasseurs que du gibier qui aurait déjà tout connu au point de vue sexuel, tout comme le gibier livré par ses amis et associés qui n'avaient point eu dans leurs harems les faiblesses du prince vis-à-vis de l'amour et du charme d'une favorite.

Enfin vint le moment de la grande chasse annuelle.

Paulette, Inès et Jo pensaient renouveler une fois encore le même jeu que l'année précédente et se faire flécher par le prince pour retrouver auprès de lui leur vie heureuse et échapper à des esclavages plus rudes.

Mais cette fois la règle du jeu fut changée et les filles massées non aux environs de la Rotonde furent amenées de celle-ci à la pointe nord de l'île et poussées vers les chasseurs par des rabatteurs hindous armés de fouets et de cravaches, ce qui allait gêner considérablement la combinaison de nos trois amies.

Pourchassées avec vigueur, les filles s'enfuirent en courant, vêtues de leurs combinaisons rembourrées qui protégeaient les corps, sauf les croupes.

Néanmoins, Jo, Inès et Paulette ne se quittaient pas, conservant dans leur fuite une très courte distance entre elles. S'avançant très rapidement, elles distancèrent bientôt les rabatteurs et se trouvèrent en avant de la ligne des fuyardes.

Au-delà d'une clairière, elles ne tardèrent pas à apercevoir la ligne des chasseurs, dissimulés à l'orée d'un bois dans les buissons. Toutes trois hésitèrent un moment, puis Paulette, ayant cru reconnaître le prince, poussa un cri d'appel et s'élança en courant dans sa direction, suivie de ses compagnes. Mais, caché par un tronc d'arbre, un chasseur se démasqua soudain à proximité et lança une flèche qui atteignit Inès. Selon les ordres, la jeune esclave se laissa tomber à terre avec un gémissement de désespoir, car elle venait de reconnaître Ernst Freudorf dans le chasseur qui l'avait touchée. Devant cette attaque inattendue, les deux autres se replièrent vers le bois qu'elles venaient de quitter un instant auparavant et l'Allemand put encore leur décocher une nouvelle flèche, mais les fuyardes se jetèrent à terre et la flèche les manqua. Elles se redressèrent d'un bond et s'enfoncèrent dans le bois. Au loin derrière elles, elles pouvaient entendre les cris des rabatteurs et déjà quelques esclaves parvenaient à leur hauteur.

Un long moment elles hésitèrent à se joindre à leurs compagnes. Pourtant Paulette se décida et repartit vers les chasseurs, toujours suivie de Jo ; mais en évitant la direction où elle savait que Freudorf se trouvait en embuscade.

Puis en groupe elles foncèrent en avant sur la ligne d'affût. Une volée de flèches fut lancée sur le groupe. Jo et quatre esclaves furent touchées, mais Paulette et une dizaine d'autres avaient franchi la ligne dangereuse et elles se mirent en marche vers les châteaux du sud. Paulette se laissa distancer, fit demi-tour et prudemment, en se dissimulant de son mieux, se rapprocha des chasseurs, à la recherche du prince Abdul. Soudain un bruit la cloua sur place. A quelques mètres devant elle un chasseur se retournait et la visait, c'était Jim Hopkins. Presque aussitôt elle recula et comme elle se croyait à l'abri de la flèche de Hopkins, elle poussa un léger cri de douleur. Tirée à quelques pas derrière elle, une flèche venait de l'atteindre ; elle se retourna et se laissa tomber à terre, attendant son vainqueur qu'elle n'avait pas reconnu. Il ne tarda pas à sortir de sa cachette, c'était Jean d'Antemur, et à sa vue, Paulette poussa un soupir de soulagement, car le Français passait pour un maître plutôt bon, quoiqu'il fût souvent très exigeant et d'une imagination raffinée, ce qui au fond n'était pas trop pour déplaire à Paulette qui, conduite au parc à gibier, eut la joie de retrouver Jo, Eva Meurville et Marie-Louise, la Belge, qui avait eu tant à souffrir de la part de Hopkins.

Toutes trois étaient heureuses d'avoir échappé pour une année encore à Freudorf et à Hopkins, les maîtres les plus durs de Slave Island, dont les cruautés et les violents accès de colère étaient connus de toutes les esclaves.

La chasse se termina vers quatre heures de l'après-midi et après le thé, que les maîtres prirent au parc à gibier, servis par leurs nouvelles esclaves, ils regagnèrent avec celles-ci leurs châteaux, où les filles devaient prendre leurs nouvelles habitudes.

Dans son affût, Jean d'Antemur avait eu la chance de ne flécher que des esclaves ne lui ayant jamais encore appartenu. Avec les nouvelles acquisitions de l'année, il possédait quatorze esclaves, ainsi que chacune de ses associés.

Abdul Chukri Ganem regrettait fort la perte de Paulette et il pensa offrir deux esclaves contre elle à son heureux rival, mais à la dernière minute il s'abstint, car la chose était contraire aux lois de l'île, qui interdisaient ce genre de troc. Le hasard et la chance devaient seuls départager les maîtres au cours des chasses. Mais il se jura de communiquer avec Paulette, afin de s'entendre avec elle pour la flécher sûrement l'année suivante.

Une nouvelle vie commença de ce jour pour l'ancienne favorite du prince hindou.

Le soir même, Jean d'Antemur réunit toutes ses nouvelles esclaves dans le hall de son château, ordonnant qu'elles se présentassent à lui entièrement nues, sans aucune parure, ni fard, afin qu'il fût en mesure de les évaluer à leur juste valeur physique.

Le chef des eunuques les réunit donc, les fit laver soigneusement, puis les amena dans le hall, où elles durent se tenir debout, sur un rang, la plus grande à droite. Par ce rang de taille, Paulette se trouvait la cinquième, ayant Jo à sa gauche et à sa droite une blonde magnifique aux seins très développés et à la croupe un peu forte, mais néanmoins ferme et très agréable à voir.

Le maître entra, suivi d'un secrétaire hindou, un carnet de notes à la main. D'Antemur, passant devant chaque esclave, celles-ci se prosternaient devant lui et quand il les avait relevées, il demandait à chacune son âge, son nom d'esclave et son nom réel. Le secrétaire notait soigneusement les réponses, puis le maître donnait sa main à baiser et passait à la suivante quand il s'estimait suffisamment renseigné sur celle qu'il avait devant lui.

Puis elles furent ramenées au quartier des esclaves, on leur indiqua leurs cellules respectives et elles furent avisées qu'elles demeureraient libres d'agir à leur guise jusqu'au lendemain matin, où elles prendraient leur service auprès de leur nouveau propriétaire.

Paulette rentra tôt dans sa cellule et allongée sur son sofa, elle se mit à réfléchir sur sa nouvelle destinée.

Quel changement soudain dans son sort ! Cette fois, elle aurait devant elle, non un Hindou, mais un Européen, plus même, un compatriote en somme, pour autant qu'une esclave puisse encore avoir une patrie... Certes, elle pensait avoir aimé le prince Abdul Chukri Ganem et quand elle lui avouait son amour, elle se croyait sincère, mais voici que soudain elle le sentait devenir lointain, s'estompant presque dans sa pensée comme un très vieux pastel qui lentement perd ses teintes admirables. Et elle se demandait si vraiment les sentiments qui l'avaient unie au prince étaient bien de l'amour ?... Lui, indiscutablement, avait été fou d'elle, mais malgré tout, ce n'était qu'un homme de couleur, et elle éprouvait comme une fierté d'appartenir maintenant à un Européen, dût-elle n'en être jamais la favorite.

Tout ce qu'elle demandait à son nouveau maître, était de lui imposer encore les fessées où elle trouvait tant de volupté, de lui faire porter des équipements de ce

magnifique cuir verni dont elle aimait à gainer son corps splendide, d'être serrée encore dans des corsets miroitants et de connaître la douce et pourtant puissante contrainte des longues bottines de chevreau glacé aux talons démesurés... déjà, elle se voyait, pour plaire, et pour y chercher une jouissance profonde, à chercher et à établir d'étranges et voluptueuses tenues où le cuir verni et le chevreau glacé joueraient le principal rôle...

Elle se ferait voluptueuse et sensuelle, elle rechercherait les plus troublantes caresses pour que son maître lui permît de satisfaire ses goûts de fétichiste du cuir verni et de masochisme pervers... elle se voyait liée étroitement par les mains rudes et douces de Jean d'Antemur, et elle sentait sur son corps courir les frissons d'épouvante pleins de palpante volupté, précurseurs des cinglées amoureuses qui mettent les nerfs à l'épreuve, vous soulèvent de désirs inassouvis et vous jettent, pantelante et râlant de plaisir dans les bras d'un vigoureux amant.

Jo entra à cette minute dans la cellule de son amie et d'un regard comprit le trouble qui étreignait l'âme de Paulette. Elle vint à elle, la prit dans ses bras et la baisa longuement sur les lèvres.

Défaillant presque de volupté, Paulette gémit, suppliante :

— Oh ! Jo, fesse-moi ! J'ai besoin de frémir sous tes caresses !

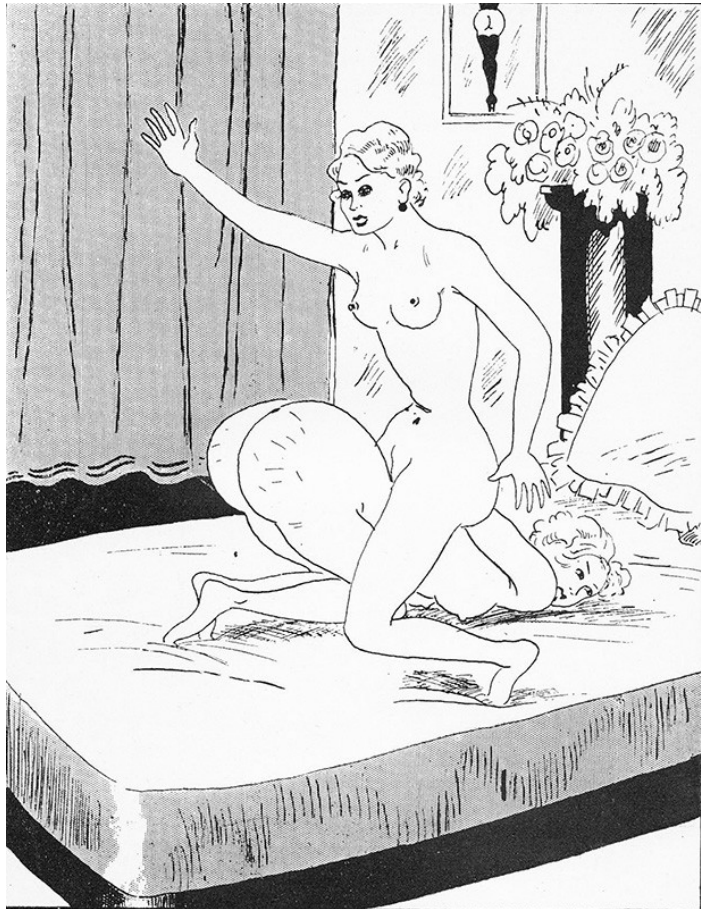
Jo sourit, la retourna à plat ventre et à l'aide d'une embrasse de rideau, lui lia les mains derrière le dos.

Frémissante, Paulette se laissait faire avec une troublante docilité qui ne manqua point d'émouvoir la lesbienne.

Quand elle eut lié les mains de sa compagne, elle l'enfourcha, s'asseyant au creux des reins de Paulette, tournée vers le magnifique postérieur qui ondulait déjà dans l'attente de la correction sollicitée.

Pendant quelques instants Jo s'amusa à tapoter la croupe frémissante et à l'exciter par des pinçons légers, puis brusquement, sans prévenir Paulette, lui appliqua une claque retentissante. En cambrant les reins, la patiente gémit de plaisir sous cette plutôt rude caresse.

Alors, sûre d'avoir une partenaire à point, Jo frappa lentement à larges coups sous lesquels Paulette se tordait et se pâmait à moitié, murmurant doucement des mots



d'amour et sans nullement chercher à fuir la troublante fessée qui lui rougissait les fesses.

Jo, certaine de se préparer par ce traitement une amante tout à fait perverse et difficilement apaisable, poursuivait sa fessée avec calme, tout en sentant quand même monter en elle au creux des reins les frissons précurseurs de désirs précis.

Et les claques se faisaient à chaque instant plus sèches et plus précipitées et dans l'exquise créature qui haletait de plaisir sous cette grêle de coups, nul au monde qui l'eût jadis connue n'eût pu reconnaître la belle et orgueilleuse Germaine de Lenthénac.

Mais bientôt Jo elle-même s'énerva... ses claques retombèrent avec moins de précision... des bouffées de sang lui montaient au visage, des frissons voluptueux lui creusaient les reins l'obligeant à un effort véritable pour continuer à frapper les fesses splendides et opulentes qui palpitaient et rougissaient sous sa main rapide au doigts écartés qui se marquaient en rouge de plus en plus vif sur les parties atteintes.

Une dernière claque arriva... Jo croula sur sa victime, cherchant des lèvres que l'autre ne cherchait point à lui refuser, et dans un gémissement, Paulette murmura :

— Ah ! si seulement nous avions des maillots de cuir verni !!!

Le lendemain, le chef des eunuques parut assez tard, Jean d'Antemur n'étant point matinal et préférant s'attarder le soir avec une ou deux esclaves choisies, plutôt que de les avoir autour de lui dès le petit jour, ainsi que le faisait le prince Abdul Chukri Ganem. Le Français trouvait, en effet, que les formes féminines, les visages fardés, les cuirs vernis, les étoffes précieuses gagnaient, et beaucoup ! à n'être contemplés et admirés que sous l'éclat d'éclairages électriques soigneusement étudiés, et cela dans un cadre approprié à ses désirs changeants et raffinés. Il aimait la danse et souvent, alors qu'il caressait une belle fille gainée de chevreau glacé, bottée et gantée, il faisait danser devant lui d'autres filles diversement parées, soit dans le hall du château, soit au clair de lune, dans le parc ou sur une terrasse au rythme de sanglotants tangos, dont la lente et troublante cadence l'émouvait profondément.



Rarement, Jean d'Antemur frappait ses esclaves. Les punitions corporelles étaient données, hors de sa présence par ses eunuques ou ses serviteurs hindous, selon la gravité du cas, mais par contre, il se plaisait à réaliser des ligotages ingénieux et il était passé maître dans l'art de parer une salle de festin en y disposant de nombreuses esclaves nues ou gainées de noir brillant et liées habilement dans des postures à la fois plaisantes à l'œil et fatigantes, voire même douloureuses pour les esclaves qui les subissaient.

Il aimait aussi, car tout raffiné qu'il se trouvait être, c'était un sportman, il aimait donc se faire porter nu par ses esclaves jusqu'à la plage et là il se laissait glisser à l'eau pour une bonne heure de natation. Ensuite, il était ramené au château avec le même cérémonial et c'était toujours une esclave qui le massait après le bain et l'aidait à s'habiller.

Parfois, il jouait au tennis avec des esclaves soit en simple, soit en double, et il avait trouvé un ingénieux moyen de marquer les points. A mi-court, exactement à hauteur du filet, une esclave était liée à un poteau les bras ramenés en arrière afin qu'elle bombât du mieux possible la poitrine et à côté du poteau, sur un guéridon on lui mettait une boîte de punaises de différentes couleurs.

Chaque fois qu'un point était marqué, plus exactement à chaque jeu, il enfonçait une punaise dans un sein, par exemple, pour lui dans le sein droit, pour son adversaire dans le sein gauche, puis pour les sets, les punaises étaient plus grosses et d'une autre teinte. Ainsi, d'un seul coup d'œil sur la poitrine de l'esclave, on pouvait voir où la partie en était. Si celle-ci était interrompue, il était interdit à l'esclave de se démarquer et elle devait attendre avec les seins nus, endoloris par les piqures.

De même lorsqu'il jouait au bridge. Il employait alors des chiffres montés sur pointe comme les punaises et il se servait pour la marque soit d'une poitrine, soit d'une croupe, l'esclave toujours attachée dans une étrange position.

Pour ses promenades dans l'île, il se servait de filles dressées, toutes y passaient du reste, et ces filles qu'il appelait ses « ponettes », il les attelait à deux ou à quatre ou encore



à la daumont⁷. Il avait un jeu important de harnais de cuir, de brides avec mors et chanfrein aux gourmettes d'argent et il cinglait ses ponettes à l'aide d'une longue et fine chambrière.

Aux jours de grande chaleur, quand la sieste lui devenait nécessaire, il se servait d'un hamac humain constitué par trois ou quatre esclaves liées qu'on suspendait à son coin favori aux basses branches d'un énorme magnolia et il s'étendait sur elles pour reposer, en en gardant à ses côtés deux autres, l'une pour éventer son sommeil, l'autre accroupie qui lui était utile pour monter et descendre de son hamac et qu'il utilisait ainsi comme un marchepied.

Et c'est devant ce maître, qu'à nouveau entièrement nues, les esclaves furent amenées le lendemain de la partie de chasse au cours de laquelle il s'en était rendu possesseur...

FIN

La suite des *Asservies de Slave Island* paraîtra ultérieurement dans la même collection sous le titre de :

« La Reine de Slave Island »⁸

Pittoresque récit des aventures de Celle qui sut s'imposer par le Corset, les Bottes à Hauts Talons et les Cuirs Vernis.

⁷ Atteler à la d'Aumont consiste à faire tirer une voiture par quatre chevaux conduits par deux postillons. Du nom de celui qui mit cet attelage à la mode : le duc d'Aumont (1762-1831). NDNQ.

⁸ Malheureusement, cet ouvrage n'a jamais été publié. NDNQ.

Pour nous joindre

Les Éditions Biblio Curiosa

www.editionsbibliocuriosa.com

La bibliographie Biblio Curiosa

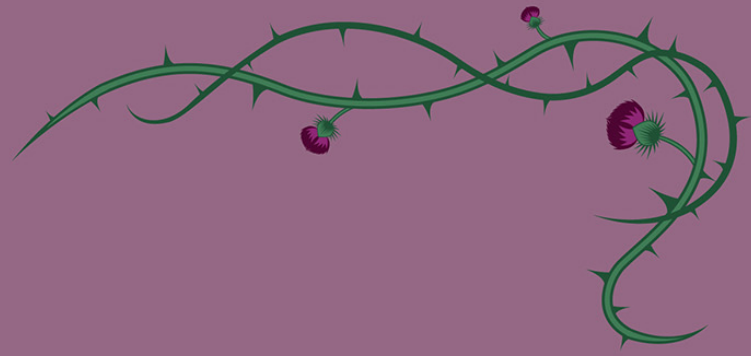
www.bibliocuriosa.com

Réseaux sociaux

Facebook : www.facebook.com/BiblioCuriosa

Twitter : @Bibliocuriosafr (en français)

@Bibliocuriosa (in English)



Le prince indien Abdul Chukri Ganem a fait venir à Slave Island l'architecte française Germaine de Lenthénac afin qu'elle réalise des travaux d'envergure sur son île. Mais une fois les travaux terminés, le prince désire garder la belle blonde auprès de lui... et en faire son esclave. En plus de la belle Française, le radja va réunir tout un harem de jolies jeunes femmes qu'il va se partager avec ses collaborateurs. Ces hommes sont friands de chairs fraîches et aiment à dominer, chacun à leur façon : certains se révèlent plus cruels que d'autres.

Alors que Chukri Ganem est sévère mais juste avec les beautés de son harem, qu'il aime voir vêtues de costumes de cuir verni et moulant, l'Allemand Freudorf et l'Anglais Hopkins se montrent particulièrement sadiques et impitoyables. Violées, torturées et flagellées jusqu'au sang, certaines esclaves regrettent de ne pas être sous le joug d'un maître aux goûts plus raffinés mais sensuels comme le Français Jean d'Antemeur.

Découvrez les supplices troublants et pervers auxquels sont soumises *Les Asservies de Slave Island* !

16\$

ISBN 978-2-924839-16-4 (ePub)

ISBN 978-2-924839-17-1 (PDF)



Éditions Biblio Curiosa
www.editionsbibliocuriosa.com